



Photo de la page couverture
Conrad Toussaint



Cet ouvrage est publié par
le comité du tricentenaire de
Saint-Jean Port-Joli.

La plupart des photos marquées:
collection privée font partie de
la "cueillette été '76" de Solange
Deschènes

Conception graphique

J.-Guy Bernier

Composition typographique

Société du Stage en
bibliothéconomie de La Pocatière

Impression

Imprimerie Fortin Ltée



GENS DE MON VILLAGE

...qui avez hâte de parcourir les pages de ce volume-souvenir, puissiez-vous au rappel de nos "vieilles choses", de nos "vieilles gens", ressentir en Vous, les sentiments d'une légitime Fierté...

Que les vertus de Vaillance, de Ténacité, de Courage qui ont édifié notre monde d'Aujourd'hui se perpétuent pour bâtir le monde de Demain!

Hommage
et
Reconnaissance
à la
FONDATION CHANOINE FLEURY
pour leur
généreuse contribution financière
à la publication du présent ouvrage

Don de

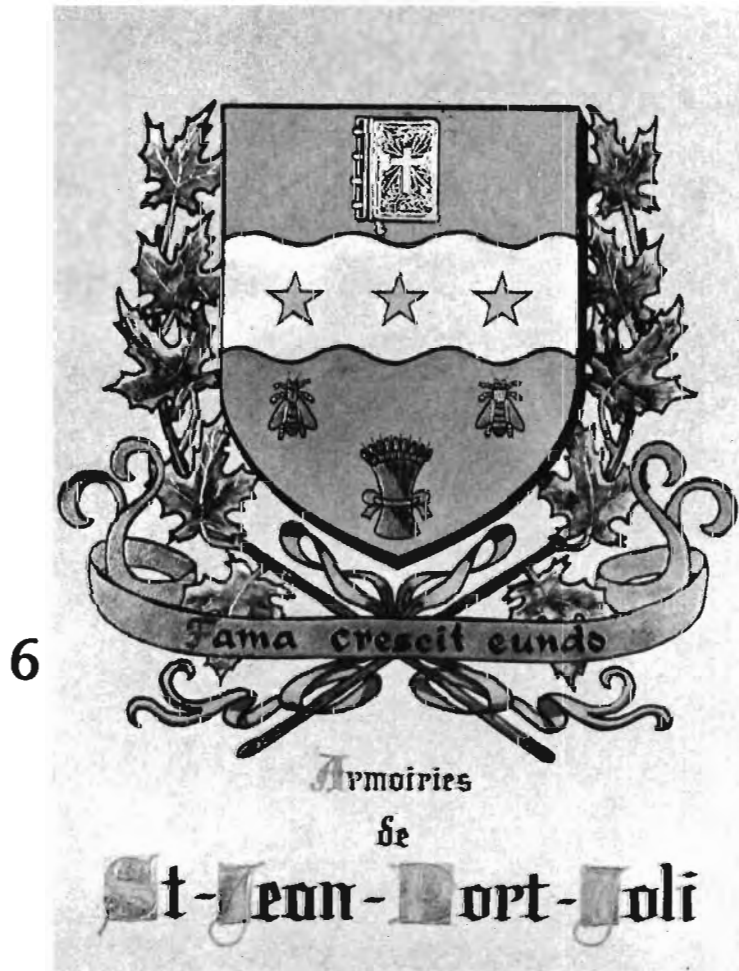


Fondation Raymond-Beaudet

**449, rue Notre-Dame
Drummondville
(Québec) J2B 2K9
(819) 478-2519**

MUNICIPALITE DE SAINT-JEAN PORT-JOLI EXPLICATIONS DES TERMES HERALDIQUES

De gueules, couleur rouge - charité, justice, foi et force.
Fasce ondulée, mouvement des eaux au bord du fleuve.
Trois étoiles, tirées des armes de Philippe-Aubert de Gaspé.
Evangile de Saint-Jean, municipalité portant ce nom.
Deux abeilles - travail ardu de tous les citoyens.
Gerbe de blé - les premiers agriculteurs de la région.



LA DEVISE

“LA RENOMMEE GRANDIT AVEC LA DISTANCE”

Cette municipalité devient connue de plus en plus, loin dans le monde par cet esprit d'artisanat et ses industries qui font l'orgueil de notre place.

Chaque citoyen devrait tenir compte de cette renommée et faire tout ce qui est humainement possible pour conserver nos belles traditions.

Saint-Jean Port-Joli

202

Cédé Par

BIBLIOTHÈQUE PRIVÉE
COLLÈGE SAINT-BERNARD
25, AVE DES FRÈRES
— MONDVILLE — P.Q.

Situé sur la rive droite du Saint-Laurent, à 60 milles de Québec, Saint-Jean Port-Joli, chef-lieu de comté, 3500 âmes, déroule sa plaine, selon les courbes capricieuses du grand fleuve.

Ainsi, naissent les Anses à Pierre Jean, l'Anse-aux-Sauvages, l'Anse Caronet, l'Anse de la Demi-lieue, l'Anse de la Plage Victor, l'Anse Saint-Jean.

Deux rivières sillonnent son territoire; pendant que la Port-Joly laisse couler ses eaux discrètement, la Trois-Saumons, elle, plus tumultueuse, se déverse dans la chute, près du moulin banal.

On retrouve peu d'espace boisé, sauf les belles érablières qui, vers Saint-Aubert, rejoignent les contreforts des montagnes du Lac Trois-Saumons.

De l'Islet-sur-Mer, à l'ouest, vers Saint-Roch-des-Aulnaies, à l'est, l'ancienne route 2 se dénomme maintenant Avenue de Gaspé.

Parcourant ce village, vous circulerez sur le Chemin du Roi, la Route de l'église, la côte des Chênes, la route Trois-Saumons, comme artères principales.

Des rues rappellent les noms d'hommes et de femmes célèbres: Caron, Durand, Langlois, Bourgault, Faucher, Fleury, Fournier, Fortin, Verrault, Jean Leclerc, Jacques Chouinard, Charles Bélanger, Gérard Ouellet, Lionel Groulx et Blanche d'Haberville.

D'autres noms sont évocateurs du passé: des Anciens Canadiens, des Pionniers, Seigneuriale, de l'Ermitage, du Bocage, du Moulin.

Il y a aussi, celles d'appellation populaire: rue du Quai, des Artisans, du Faubourg, de la Station, des Charlots, route Caronet, à Marichon, des Natton, la Branlette.

Héritière d'un riche patrimoine religieux, culturel, artistique, vous retrouverez surtout, dans cette localité, une population fière de ses origines, de son passé historique.



MESSAGE DE LA PRESIDENTE DU TRICENTENAIRE

En feuilletant ces pages, vous ferez avec nous le passionnant voyage dans notre passé, vous vivrez avec le narrateur, nos trois cents ans d'histoire. Nous partagerons ensemble, avec nos pionniers, leurs difficultés, bien sûr, et leurs luttes pour la survie, mais aussi, nous goûterons avec eux les moments enrichissants, vécus dans cette bonhomie et cette simplicité qui caractérisaient si bien nos défricheurs. Et à travers ce mode de vie, nous percevrons l'évolution religieuse et économique de notre paroisse.

Religieuse, car on sent, qu'à travers ces difficultés, nos gens étaient soutenus par une foi profonde vécue dans un simple abandon.

En jetant les bases de ce petit bourg, nos premiers colons donnaient naissance au beau territoire rural que nous habitons. Géographiquement choyé par la nature, Saint-Jean Port-Joli avait au départ une vocation agricole, mais nous constatons, qu'assez tôt, prirent naissance de petites industries. Vinrent les artisans aux mains pleines de talents et à la tête remplie de rêves, qui en maniant le fil et le bois, ont donné à notre patrimoine, une renommée artisanale qui n'a plus de frontières.

Si tous ces gens, sans le savoir, ont tant fait pour la grandeur et l'épanouissement de notre paroisse, nous nous devons de ne pas les trahir.

Même si la science et la mécanisation nous ont apporté un progrès dont nous sommes fiers, il y aura toujours place pour des hommes droits et généreux qui donneront un sens à ces valeurs.

Saint-Jean Port-Joli a grandi, c'est à nous, gens d'aujourd'hui et générations de demain, de continuer ensemble, dans l'harmonie, ce travail si bien commencé.

Mme Albert Lebel,
Présidente.



MESSAGE DU CURE

Célébrer un tricentenaire, c'est une chance et une grâce peu communes. C'est l'occasion rêvée d'"une grande fête de famille", qui se veut un hommage au passé, un attachement au présent et une promesse pour l'avenir.

Quant à moi, je me sens fier d'être dans la lignée de ces prêtres au caractère bien typique parfois, mais qui ont partagé les préoccupations de survie et de croissance de leurs paroissiens. A tous ces ancêtres généreux, nous devons notre identité, à la fois culturelle et religieuse.

Ne serait-ce pas toutes ces valeurs de sagesse, de volonté et de coeur que nous sommes à vivre ensemble depuis le tout premier désir de faire la fête? C'est l'expression de sentiments d'une authentique fierté qu'il nous fait bon à tous de partager.

Je demeure assuré que ces fêtes nous laisseront des sentiments tonifiants. Nous y trouverons des énergies nouvelles, en vue d'une fidélité toujours possible aux valeurs humaines et chrétiennes qui sont à la base de notre vie paroissiale. Voilà ce que les jeunes générations nous réclament à bon droit!

Gilles Bernier prêtre curé
Gilles Bernier prêtre, curé



MESSAGE DU PASTEUR DU DIOCESE

Nous soupçonnons à peine la richesse de nos différents milieux de vie. Une fête de tricentenaire est un moment privilégié dans une communauté paroissiale qui, évoquant le souvenir des personnes et des événements qui ont façonné son histoire, retrouve le sens profond de la vie et de ses valeurs.

La famille comme la société est aujourd'hui à la recherche de paix, de développement, d'équilibre, de santé, et on se demande où trouver les orientations et les forces vitales qui vont assurer cet objectif. Si les paroissiens de Saint-Jean Port-Joli, fidèles aux leçons de l'histoire et à leur riche passé culturel, savent en exploiter les valeurs, ils pourront continuer à humaniser et à christianiser les cadres de la vie familiale et sociale. Les changements si profonds de notre époque laisseront le vide en nous et autour de nous s'ils ne reposent sur les valeurs essentielles du passé. Il y a une constance dans le déroulement de l'histoire: ce sont les hommes courageux et croyants qui sont la pierre d'angle de tout progrès tant humain que chrétien et qui donnent le goût de progresser dans l'optimisme.

Je souhaite à tous les paroissiens de Saint-Jean Port-Joli de se rappeler et de vivre les valeurs qui ont fait et qui assureront pour longtemps encore le progrès à la fois temporel et spirituel de cette communauté, qui jouit déjà d'une grande renommée.

Charles-H. Lévesque

Charles-H. Lévesque,
Evêque de Sainte-Anne.

MESSAGE DU PREMIER MINISTRE DU QUEBEC

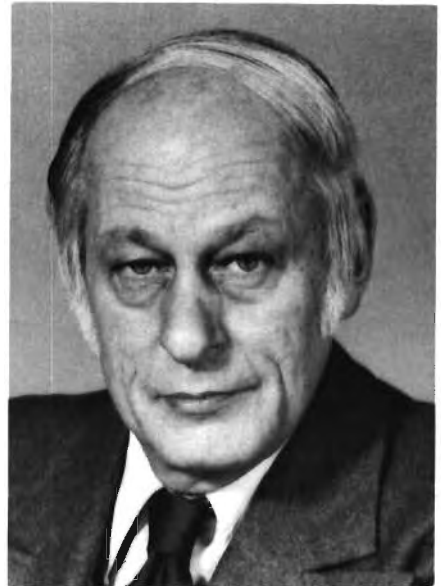
Les fêtes du tricentenaire de Saint-Jean Port-Joli doivent remplir de fierté tous les citoyens de ce merveilleux coin du Québec.

Bâti par des gens franchement tenaces et remplis d'un idéal qui devrait encore vous inspirer, Saint-Jean Port-Joli a su garder le charme et la valeur de l'authenticité. Les Québécois d'aujourd'hui qui participent à l'élan que vit le Québec, se doivent d'être dignes de nos ancêtres, et relever les défis qui mènent vers un avenir chargé d'espoir.

Je souhaite à tous et à toutes, le succès et le bonheur.



René Lévesque

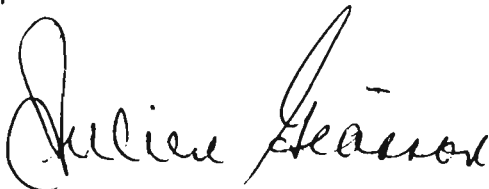


MESSAGE DU DEPUTE A L'ASSEMBLEE NATIONALE

Les citoyens de Saint-Jean Port-Joli auront le bonheur de vivre en juin 1977, un événement assez particulier dans l'histoire d'une communauté paroissiale. En effet, ils se retrouveront dans un esprit de grandes fêtes, pour marquer dans le temps, le rappel de TROIS CENTS années d'histoire au cours desquelles plusieurs générations ont édifié ce lieu connu maintenant comme la "Capitale de l'Artisanat" du pays.

Un TRICENTENAIRE constitue en lui-même le témoignage de la capacité des hommes et des femmes à bâtir le monde. Faut-il rappeler la foi inébranlable que possédaient ces gens qui ont eu le mérite exceptionnel d'avoir su durer, en dépit de l'adversité qui, à ses heures, a jalonné la route de leur vie. Le courage, la ténacité et l'espoir les ont animés sans cesse et c'est là, je crois, la meilleure leçon de vie qu'ils nous aient léguée.

A toutes ces personnes de Saint-Jean Port-Joli qui contribueront, chacune à leur manière, au plein succès de l'organisation et de la réalisation des fêtes de juin prochain, je veux exprimer mes félicitations chaleureuses, à la population de la paroisse et aux visiteurs, je demande de goûter pleinement la joie des festivités par une participation de tous les instants.



Julien Giasson





MESSAGE DU MAIRE

Il y a trois siècles, des hommes courageux guidés par un clergé dévoué et clairvoyant jetaient les bases de la paroisse de Saint-Jean Port-Joli.

Ces premiers colons ont mis leur confiance dans la terre de chez-nous. Elle ne les a pas trahis. Autour de l'Eglise paroissiale, la Capitale de l'Artisanat s'est développée progressivement. Notre avenir devra s'inspirer des leçons du passé. L'esprit de travail, le respect de l'autorité et la charité chrétienne furent les grandes vertus qui animèrent nos ancêtres.

Puisse la célébration de ce tricentenaire éveiller dans nos coeurs l'amour de cette magnifique petite patrie qu'est Saint-Jean Port-Joli.

Fernand Lizotte. M.D.

Fernand Lizotte, m.d.
Maire de Saint-Jean Port-Joli

12



MESSAGE à l'occasion du tricentenaire 1677-1977

A notre époque d'évolution et de surprises, la célébration d'un tricentenaire dans une partie du Canada à laquelle l'histoire a donné le nom de Saint-Jean Port-Joli, est un événement qui motive une participation agissante en harmonie avec le développement artisanal du milieu.

Situé sur les rives du Saint-Laurent à l'endroit choisi par la nature pour transformer les eaux du grand fleuve.

Les artisans de Saint-Jean Port-Joli ont construit, grandi et réussi.

"Ses valeurs sont tellement précieuses que les efforts faits pour les conserver sont justifiées".

Mes souhaits sincères de succès vous accompagnent.

Chs Eug. Dionne

Chs-Eug. Dionne, M.P.,
Député de Kamouraska-L'Islet.



LE CONSEIL MUNICIPAL

Richard Caron
 Albert Lebel
 René Bélanger
 Mme Doris Gagnon (assistante
 secrétaire)
 Roland Pelletier
 Laurent Saint-Pierre
 Roger Bourgault
 Le maire, le docteur Fernand
 Lizotte n'apparaît pas sur la
 photo.

LES MAIRES DE 1855 A NOS JOURS

Charles-François Fournier,
 1855-1871, arpenteur, député

Michel Fournier,
 1871-1880, cultivateur

Pamphile-Gaspard Verrault,
 1880-1892, notaire, député

Charles-François Leclerc,
 1892-1896, cultivateur

Antoine-Gustave Verrault,
 1896-1911, notaire, registrateur

Salluste Deschênes,
 1911-1921, cultivateur

Boniface Bélanger,
 1921-1941, cultivateur

Honorius Leclerc,
 1941-1951, cultivateur

Jean-Baptiste Toussaint,
 1951-1959, industriel

Fernand Lizotte,
 1959-1960, médecin

Maurice Chouinard,
 joaillier 1960-1965

Fernand Lizotte,
 médecin



**LE CONSEIL
DE LA FABRIQUE**

M. Raymond Giasson
M. Henri Gamache
M. le Chanoine Gilles Bernier
M. Julien Dupont
M. Gabriel Caron

Mme Rita L. Dubé
Mme Marie-Paule R. Caron
Mme Suzanne D. Picard



notre église

16

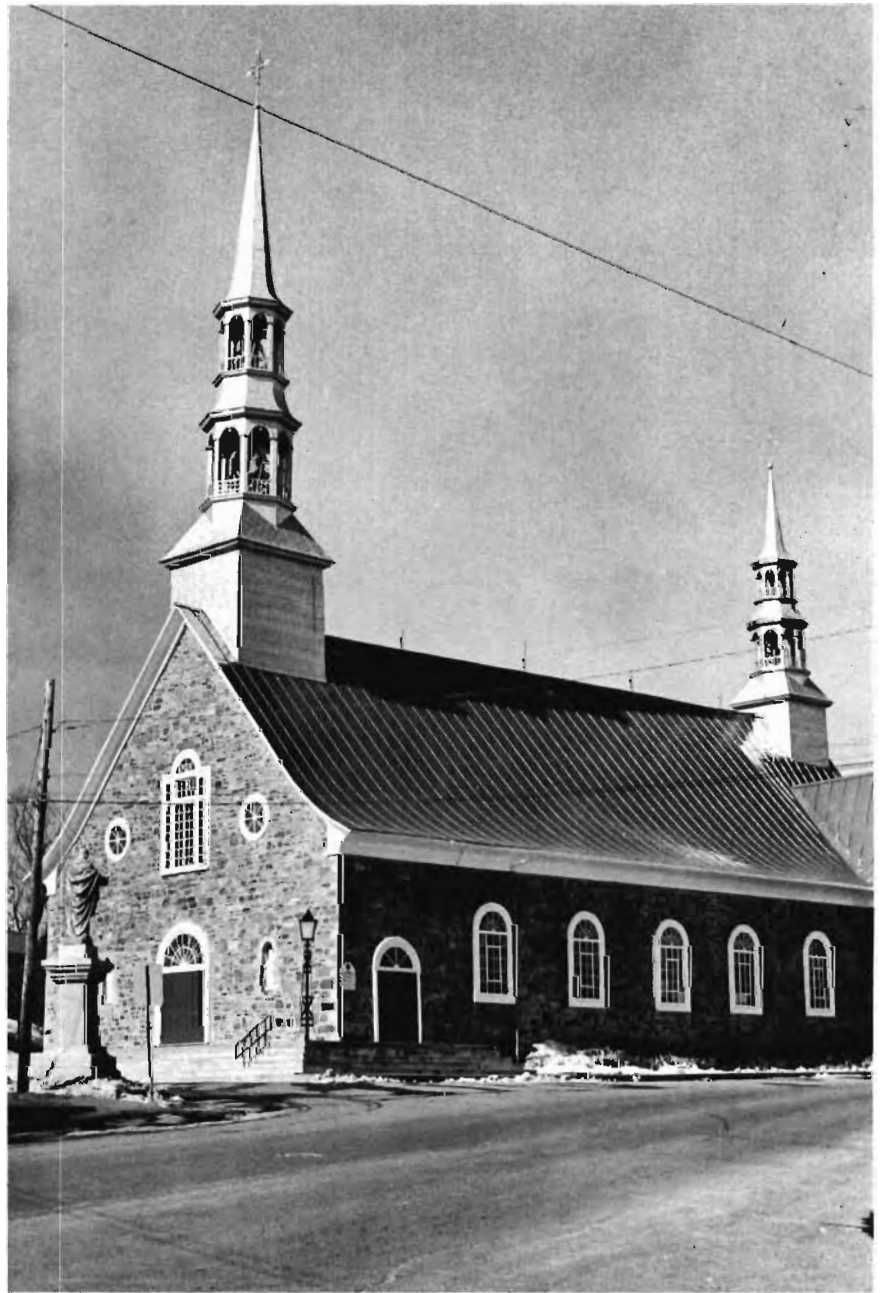


Photo Conrad Toussaint

Construction de l'Eglise en 1779 sur un terrain concédé par le seigneur Ignace Aubert de Gaspé, le 14 novembre 1756.

Presbytère érigé en 1872, celui-ci a été rénové en 1966.



Photo: collection privée



Des prêtres qui se sont dévoués au service de la paroisse comme curés, nous rappelons le souvenir de:

J.-Télesphore Lachance, curé de 1908 à 1936, décédé à Lévis en 1952, à l'âge de 92 ans. (11^e curé)

Chanoine Joseph Fleury, 1936 à 1964, décédé à Saint-Jean Port-Joli, en juillet 1969.

Louis-Philippe Morneau, 1964 à 1974, retiré.

Depuis, septembre 1974, le Chanoine Gilles Bernier dirige la paroisse.

La liste des vicaires est longue, nous retenons les noms suivants:

L'abbé Léopold Plante, 1929 à 1937

L'abbé Marc Couillard Després, 1937 à 1943

L'abbé Georges Dumais, 1943 à 1946

L'abbé Charles-Eugène Lapointe, 1946 à 1948

L'abbé Lionel Nadeau, mars 1948 à septembre 1948

L'abbé Armand Nadeau, septembre 1948 à février 1949

L'abbé Georges Pelletier, 1949 à 1968

L'abbé Alphonse Fortin, 1968 à 1969

Depuis 1969, l'abbé Georges Michaud se dévoue avec un grand zèle auprès des paroissiens.

Les élèves à la récréation. Remarquez les "limandes", poteaux installés pour attacher les chevaux.



Photo: collection privée

1913, les environs de l'église: la maison Jules Ouellet, au premier plan; le moulin à vent qui fournissait l'eau; la cabane pour la criée.

18



Photo: collection privée



Photo Conrad Tousaint



Photo Conrad Tousaint



Photo Conzatti Toussaint



Photo Conrad Toussaint



Photo Conrad Toussaint

Chaire sculptée par les frères Médard et Jean-Julien Bourgault (1937)



Photo Conrad Toussaint

Banc seigneurial.



Photo Conrad Toussaint



Photo Conrad Toussaint



Photo Conrad Toussaint



Photo Conrad Toussaint

vues du village

Photo Conrad Toussaint



Photo: collection privée



Les trottoirs de bois dans le village, vers 1905.

Photo prise du clocher, 1950, la partie est du village. La salle municipale fut démolie en 1965.

26



Photo: collection privée

Une vue du village prise de chez
Barthélemy Chouinard.



Photo: collection privée

Prise du quai, une vue de la grève,
après 1903.



Photo: collection privée



28

La jonction de la route du Moulin
et de la route 2 (1976)



Photo: collection privée

Anse aux Sauvages, photo prise du fleuve après 1948.

BIBLIOTHÈQUE PRIVÉE
COLLÈGE SAINT-BERNARD
25, AVÉ DES FRÈRES
DRUMMONDVILLE — P.Q.

Vue aérienne du village de la Station avant la construction de l'autoroute 20 (vers 1970)

29



Photo: collection privée



Photo: collection privée

Scène d'hiver en 1941. Esso Impérial chez Jean-Thomas Lavallée.

Le chemin du roi avant la construction de la route 2. Après 1916-avant 1936.

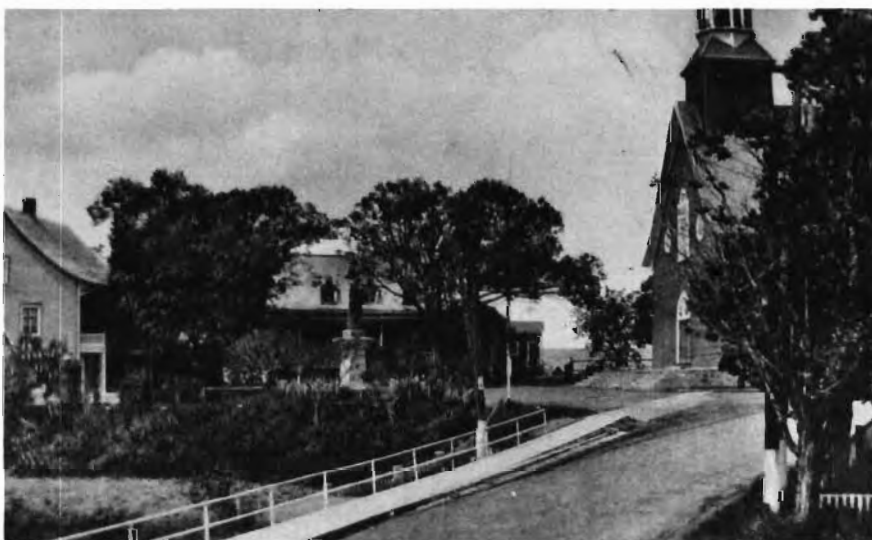


Photo: collection privée

à la SOURCE...



Photo Conrad Tousaint

LA VIE SCOLAIRE

Retracer la vie scolaire de notre paroisse exigerait à elle seule, tout un livre, tant elle a été active.

Rappelons le souvenir des dix derniers présidents: Pamphile Dupont, Albert Laurendeau, Wilfrid Richard (période où se sont construits le Collège Fleury et le nouveau Couvent), Gaston Verreault, Jean-A. Morin, Simon Fortin, Raymond Giasson.

Le notaire Emile Dechêne, fut le secrétaire de 1930 à 1953, alors que Patrice Caron le remplace. Celui-ci occupe encore la fonction dans la Commission Scolaire regroupée.

Que de souvenirs surgiront, au rappel de nos inspecteurs d'école!

M. J.-Z. Dubeau, Vital Veilleux, François Cloutier, Robert Prémont, Odilon Chabot, J.-Léonard Bourgault, Alphonse Lebel.

De nombreuses et vaillantes institutrices se sont dévouées pour assurer l'instruction "chez nous"; qu'elles trouvent ici, l'expression d'une profonde gratitude.

Que les Frères Clercs Saint-Viateur qui, pendant près de 15 ans, ont dirigé l'Ecole Fleury, reçoivent, eux aussi, l'hommage d'une sincère reconnaissance.

Le couvent, cinquante ans après sa construction. Les religieuses Saint-Joseph de Saint-Vallier y donnent l'enseignement élémentaire et secondaire.



Les filles de Saint-Jean Port-Joli,
religieuses de la Congrégation Saint-
Joseph de Saint-Vallier. (1953)

Photo: collection privée



LES SOEURS DE SAINT-JOSEPH DE SAINT-VALLIER

Nous sommes en 1928. Vingt-cinq ans ont passé depuis l'ouverture du couvent. Il est tout à fait à propos de faire une halte et de célébrer ce quart de siècle où se sont succédé les douces joies de l'accueil, les labeurs ardues des commencements, les premiers succès scolaires, les espoirs d'une relève dans les vocations qui surgissent, etc.

Mère Marie Théophane avec les élèves
de 1903 à 1913.



Photo: collection privée

Les 25, 26 et 27 juillet marqueront ce jubilé d'argent. Les fêtes se déroulent dans la joie et l'action de grâce. C'est toute la paroisse qui est en fête le couvent n'est-il pas l'oeuvre de la paroisse? La présence de Mère François d'Assise et de Mère Marie-Théophane, toutes deux témoins de la fondation, cause une joie profonde chez ceux qui naguère ont collaboré à l'oeuvre du début. Au cours du banquet, une paroissienne religieuse, Adrienne Verreault, adresse le compliment de circonstance, de même qu'elle l'avait fait vingt-cinq ans auparavant, à l'arrivée des soeurs.

Les années se poursuivent. Le progrès va croissant. Avec beaucoup de dévouement, l'enseignement se dispense à des élèves avides de savoir et qui répondent à l'attente de leurs professeurs.

Le couvent s'achemine vers un nouveau jubilé. Les 30, 31 août et le 1er septembre 1953, c'est la "Fête du Souvenir". On s'ingénie à faire revivre dans les esprits comme sur la scène, les événements des anciens jours. Elèves actuels, anciens et anciennes exécutent avec art ballet, choeurs, pageant (composition de Charles-E. Harpe), pendant qu'à l'église de solennelles célébrations, sous la présidence de Monseigneur Bruno Desrochers, réunissent paroissiens et religieuses dans une commune action de grâce.

34 La gent écolière devient de plus en plus nombreuse. Le couvent manque d'espace pour accueillir tous les enfants d'âge scolaire. En outre, il n'a plus sa solidité primitive et ne peut offrir la sécurité qu'on en attend. La commission scolaire songe à un nouveau bâtiment. En 1959 commencent les travaux de construction de la future école, laquelle sera à proximité du vieux couvent. C'est le présage d'une douloureuse destruction qui ne saurait être très éloignée!

En août 1960, la nouvelle école est debout et prête à recevoir son personnel. Onze classes y sont aménagées. Les soeurs, au nombre de huit, y ont aussi leur logement. L'année sui-

vante, l'école devient "Ecole Régionale Secondaire". Les paroisses avoisinantes y envoient leurs élèves (cent quatre-vingt-quinze). Bien vite, l'école est remplie et ne peut suffire. Par la force des choses, il faut revenir au "vieux couvent". Tel un bon serviteur jamais lassé de servir, il abritera, quelques années encore, les élèves du cours primaire que l'école ne peut recevoir.

C'est en 1972 que le coup fatal devait être porté à l'ancien couvent. Le 15 mars, un avis public décrète sa démolition dans un délai de quelques mois. En fin de juillet, l'ancienne bâtisse n'est plus. . . C'en est fini de notre cher couvent. . . son histoire est révolue!

Pour assurer aux élèves du cours primaire leur place à l'école de la paroisse, la Commission scolaire fait l'acquisition de l'ancienne Ecole Normale de L'Islet. Les étudiants du Secondaire de toute la région y trouveront leurs locaux. L'année scolaire 1976 débute avec une inscription de cinq cent soixante-quinze élèves à l'Ecole Secondaire L'Islet.

Ces différentes mutations, la diminution des soeurs enseignantes et d'autres circonstances amènent les Soeurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier à quitter définitivement l'école de la paroisse, en septembre 1976. Toutefois, reconnaissant ce qu'elle doit à la population de Saint-Jean Port-Joli, la communauté s'occupe aussitôt de trouver un nouveau logement pour les

soeurs. En décembre de la même année, une maison se construit sur la rue Jean-Leclerc, non loin de l'église. Une nouvelle équipe y résidera l'été prochain, heureuse de poursuivre, sous des formes différentes peut-être, l'oeuvre des devancières et de témoigner ainsi de la reconnaissance que les Soeurs de Saint-Joseph gardent à la paroisse de Saint-Jean Port-Joli. En plus de leur avoir fourni un premier poste en terre canadienne, cette paroisse leur a encore donné quarante-sept de ses filles devenues membres de la Congrégation.

Rachel Dupont, s.s.j.

15 mars 1977



Photo: collection privée

Les élèves du Couvent, 1912.

Les élèves du Couvent, 1912. Titulaire: Mère Saint-Victor.



Photo: collection privée

La classe de la Côte des Chênes en 1911. Ecole no 6.



Photo: collection privée

36



Photo: collection privée

L'école no 6 à la Côte des Chênes.
Titulaire: Stella Fortin.

Photo: collection privée



L'école no 10, à la station de Trois-Saumons, 1948. Fermée en 1955, elle fut acquise par la Société Coopérative agricole d'amélioration des terres, pour y aménager un atelier de réparations.

loisirs loisirs



Le Centre Paroissial, construit à l'automne 1948, il abrite la Salle du Conseil, le bureau de la Municipalité et de la Commission Industrielle, la salle de quilles, le Cinéma.



Les "Anciens Canadiens", présentation théâtrale réalisée sous la direction de Charles-E. Harpe, lors de l'inauguration du Centre paroissial, août 1949.



40





Photo: collection privé



Photo: collection privé



Le Jeu Sacré de la Passion, joué en
1950 et 1951.
Sainte Thérèse (Rita Fortin)
L'homme du siècle (Jacques Lavoie)
Le démon (Achille Chamard)

L'entrée triomphale à Jérusalem.

42





Photo: collection privée

Le procès de Jésus.

La crucifixion.

43



Photo: collection privée



L'ARCHE DU DOMAINE DE GASPE:

La magnifique arche qui orne l'entrée du Domaine de Gaspé est une initiative de la Jeune Chambre de Commerce, en collaboration avec l'Ecole de sculpture sous la direction de Pier Bourgault.

Réalisé en 1964, ce monument est un hommage à nos deux écrivains: Philippe Aubert de Gaspé et Gérard Ouellet qui, grâce à leur imagination et à leur plume alerte ont immortalisé les principaux faits de notre histoire.



Photo: collection privée

L'édifice du Domaine

LE CONSEIL DES LOISIRS DU PORT JOLY INC.:

Fondé en février 1963, il continua l'oeuvre commencée par l'OTJ: organiser des loisirs, l'hiver et l'été.

Ce Conseil aida à la tenue d'un camp de jour qui réunit environ 200 jeunes, sous la direction de l'abbé Georges Pelletier, aidé de moniteurs dont les pionniers furent Hélène Normand, Pierrette Chouinard, Justin Picard.

Il stimula l'achat et le développement du Domaine de Gaspé, acquis par la Corporation du Centre Paroissial et cédé à la Municipalité en 1969.

En 1973, il devint la Commission municipale des Loisirs et poursuit toujours les mêmes objectifs: distraire sainement notre population.

L'un des principaux fondateurs du Domaine: l'abbé Georges Pelletier.



Photo: collection privée

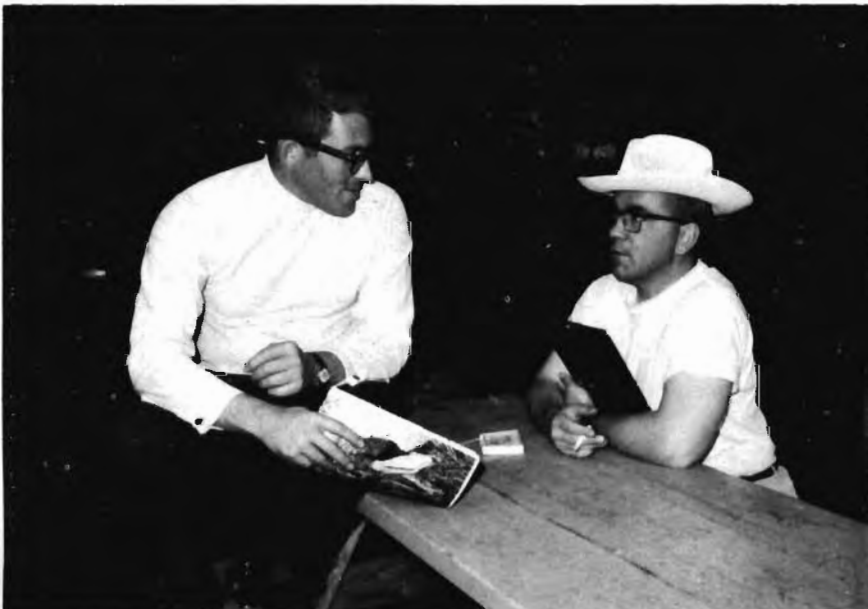


Photo: collection privée

Dialogue: l'abbé Justin Picard et le Frère Landry.

Photo: collection privée



C'est l'heure de la Popote.

Exposition des travaux exécutés
durant le Camp d'été.

46

Photo: collection privée



Photo: collection privée

Pont suspendu sur la rivière Trois-Saumons.



Photo: collection privée



Travaux exécutés durant le Camp d'été 1969.



Photo: collection privée

Bricolage.

mouvements

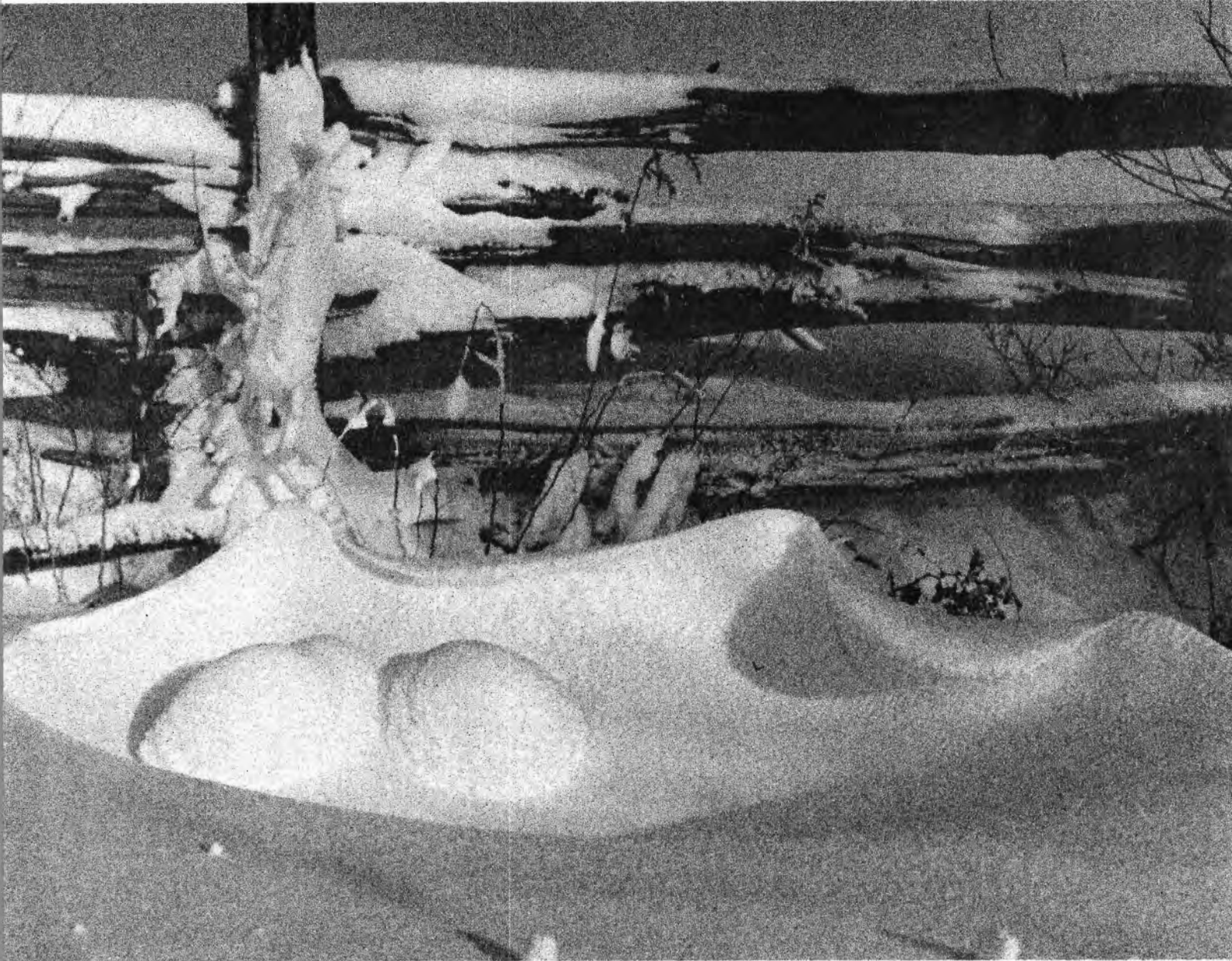


Photo Conrad Toussaint



49

1^{re} rangée

Mme Liette Laurendeau
Mme Yvette Cloutier

2^e rangée

Mme Annette Chouinard
Mlle Claire Pelletier
Mme Gabrielle Chamard
Mme Béatrice Saint-Pierre
Mme Marie-Anne Blanchet

CERCLE DES FERMIERES:

Un cercle de Fermières est fondé le 10 janvier 1926.

Leur devise "Travail et Dévouement" illustre bien le but fixé et le chemin parcouru par cette vaillante équipe de femmes.

Leurs réalisations sont nombreuses, tant sur le plan activités paroissiales que participations aux expositions locales et provinciales.

1976, on célèbre avec éclat ces 50 ans de vie intense par une journée de fête où se retrouvent des ouvrières de la première heure.

1re rangée
 Mme Juliette Laurendeau
 Mme Rachel Bérubé
 Mme Annette Chouinard

2e rangée
 M. Gérard Pelletier
 M. Henri Gamache
 M. Jean-Marie Chamard
 Mme Jeanne Lapointe



AGE D'OR:

Vivre une vie de groupe, favoriser les rencontres, les divertissements, vieillir avec sérénité, tels sont les buts de la formation du club de l'Age d'or, le 22 septembre 1971.

Actuellement, 265 membres participent à des soirées, des réunions interparoissiales, des voyages. Un local est mis à la disposition du groupe par la Caisse Populaire.



MOUVEMENT DES FEMMES CHRETIENNES:

Dès 1937, un livre des minutes mentionne que la Confrérie des Dames de Sainte-Anne compte 180 membres.

4 juillet 1944, demandé par le chanoine Joseph Fleury, le décret d'érection de cette Congrégation est accordé par Mgr J.-Marie Rodrigue Villeneuve.

1966, les Dames de Sainte-Anne deviennent le Mouvement des Femmes chrétiennes, dont le but est d'instituer une collaboration plus étroite entre le laïc et le sacerdoce, pour mieux servir la famille, la paroisse, l'Eglise et la société.

Depuis 1974, de nombreuses activités ont été réalisées: congrès, participations à des rencontres interparoissiales, sessions de formation, etc.

LES JEANOISES:

Le corps musical "Les Jeanoises" a été fondé, en mars 1975 par Mme Monique Boudreau aidée de Mme Mariette Robichaud.

Jean-Pierre Dubé assume la direction de ce groupe de 56 jeunes filles, remplaçant Georges Deschênes qui a rempli cette fonction de 1975 à 1977. Mme Lise Laurendeau en est la présidente.

Les Jeanoises ont déjà participé à de nombreuses activités: celles qui entrent dans les cadres du Festival de l'Artisanat, parade de la Saint-Jean, Gala musical à Saint-Pascal ainsi qu'à La Malbaie, etc.



51

LA GARDE PAROISSIALE:

La garde paroissiale a été fondée le 24 juin 1964. Outre la formation personnelle de ses membres, le but de cet organisme est d'être au service de l'église: l'accueil, les quêtes du dimanche, etc.

Le fondateur et le premier président fut M. Jean-Paul Bourdeau. Actuellement, le groupe compte 25 membres, sous la présidence de Jean Bourgault; Jean-Albert Caron est commandant.

Guy Dupont a été le promoteur de la formation d'un corps de musique, en 1971.

Cette unité, étant la première du diocèse, a participé à la formation des unités des paroisses environnantes et s'est jointe à la Fédération des Gardes paroissiales le 1er juin 1968.

CHAMBRE DE COMMERCE:

Le 2 mars 1945, des citoyens se réunissent à la salle publique pour la formation d'une Chambre de Commerce. Georges-A. Leclerc est choisi président, J.-T. Lavallée et J.-A. St-Pierre, vices-présidents, Alfred Dubé, secrétaire.

Les principales activités de cette première Chambre se résument ainsi: projet d'une grande salle pour des représentations théâtrales; l'amélioration des routes pour attirer le touriste; un comité pour la fondation d'un hôpital; projet d'aqueduc; l'arrêt des trains, etc.

JEUNE CHAMBRE JARDI:

Le 9 novembre 1972, tous les jeunes actifs(ves) de 18 à 40 ans sont invités pour la formation d'une Jeune Chambre.

Guy Gendron est le président, Jean-Yves Gauvin, Lise Gamache, vices-présidents, Aurélien Langlois, secrétaire.

On accepte, après plusieurs propositions, le nom de JARDI, chacune de ces lettres désignant une paroisse où se recrutent les membres.

Plusieurs réalisations sont dues à leur collaboration: numérotage civique, recensement, campagnes d'embellissement, parades de modes, participation au festival d'été, etc.

LE CLUB RICHELIEU:

Ce club, fondé à Saint-Jean Port-Joli le 15 janvier 1966, a pour but l'épanouissement de ses membres par le contact humain.

Actuellement, il compte 37 membres qui se réunissent régulièrement et socialement. Ils prêtent leur concours pour promouvoir les actions communautaires des autres organismes.

artisan artisanat artiste

Emélie Chamard, exposition nationale de l'Hôtellerie et de la Restauration, Montréal, février 1959. Photo: Archives Artisanat Chamard, publiée dans Emélie Chamard, tisserande, Angéline Saint-Pierre, Ed. Garneau, 1976, p.158.



Médard Bourgault, 1960. Photo:
Studio du Port-Joly, publiée dans
L'Oeuvre de Médard Bourgault, An-
geline Saint-Pierre, Editions Garneau,
1976, p. 72.

Trois noms ont largement
contribué à la renommée de
Saint-Jean Port-Joli: Chamard,
Bourgault, Leclerc.

54 Dès 1928, Emélie Chamard
enseigne les Arts domestiques
aux fermières de la Province de
Québec. Au même moment,
Médard Bourgault par ses sta-
tuettes de vieux paysans, et peu
de temps après, Eugène Leclerc
avec ses voiliers miniatures font
renaître un art vieux comme le
monde.

Que nos yeux contemplant
une tenture signée Emélie
Chamard, un voilier fabriqué par
Eugène Leclerc ou un Corpus
signé Médard Bourgault, nous
sommés toujours en présence de
l'histoire d'un peuple racontée
dans une matière donnée.



Eugène Leclerc
à son atelier



Photo: collection privée

55

Par la qualité de leurs travaux et pour l'ampleur de leur oeuvre, ces maîtres méritèrent le Grand Prix d'Artisanat de la Province de Québec: Emélie Chamard et Médard Bourgault en 1952, Eugène Leclerc en 1954.

tranquillement dans l'esprit de ces artisans dont les mains habiles façonnent, parfois sans le comprendre, un destin qui les caractérise chaque jour.

En 1977, près de deux cents artisans continuent l'oeuvre des pionniers. A leur suite, ils expriment, dans les matériaux, la pensée d'un peuple en créant l'art et la beauté. Une partie de la petite histoire paroissiale coule

Ici, la grande armoire où s'étagaient les piles d'anciennes
faïences bleues, les massifs
plats de pierre, la porcelaine
des grands jours de fête.

Et là, plus bas, devaient s'en-
tasser des monceaux de nappes
bises, les serviettes de rude toile;
tout cela, fleurant un discret
parfum de foin coupé, qui achève
de s'évaporer par les battants
entr'ouverts. . .

Et les feuilles tombent, p. 68
Flor des Dunes

56





Photo Conrad Toussaint



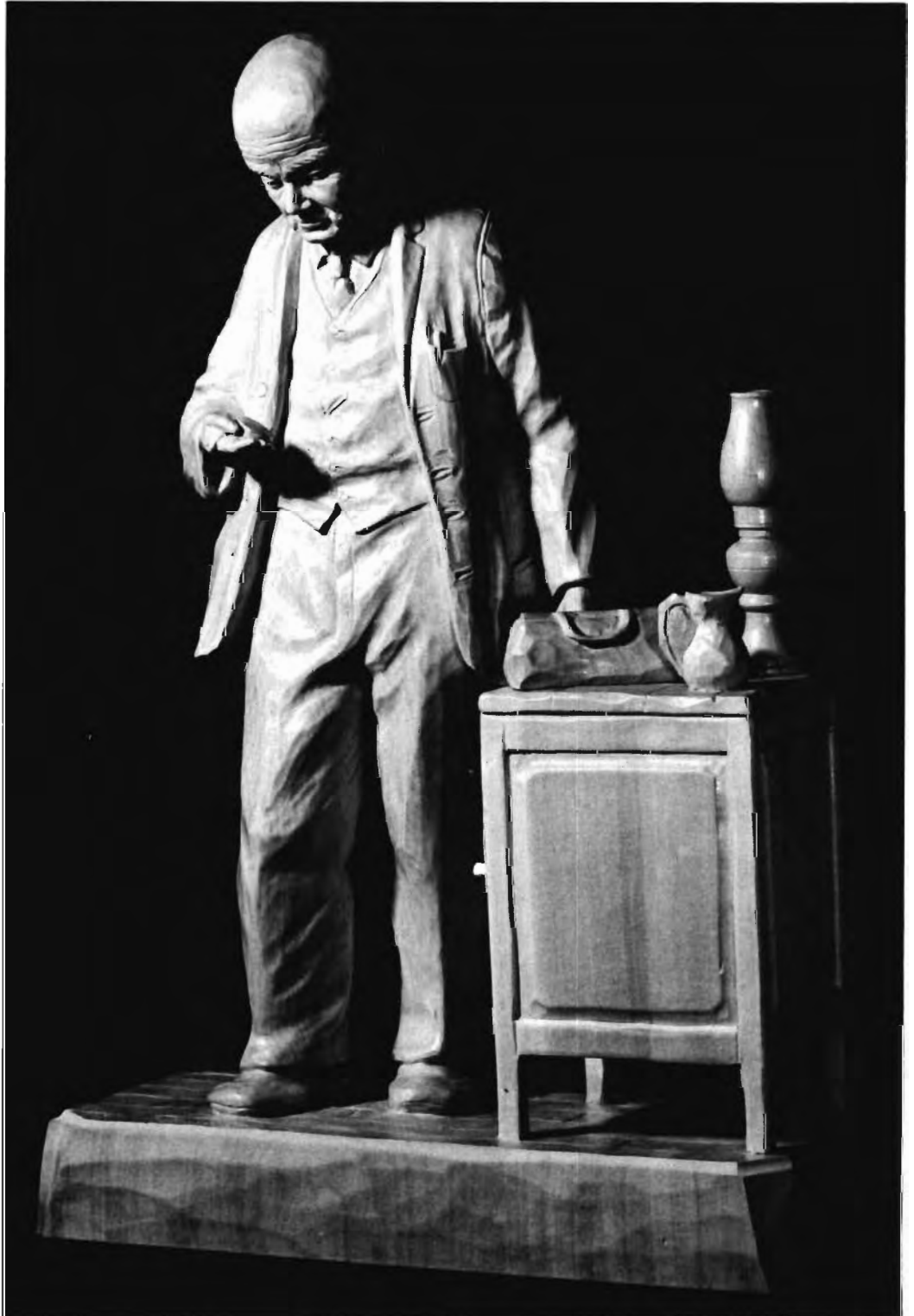


Photo Conrad Toussaint



Photo: collection privée



Photo Conrad Toussaint

Photo Conrad Toussaint







64



Photo: collection privé



Photo Conrad Toussaint

portraits de
Saint-Jean-Port-Joli

GASTON DESCHESNE
1977

Présence Station

Les soucis de la vie quotidienne nous font souvent oublier les racines profondes qui nous relient dans les fibres les plus intimes de notre être aux hommes et aux femmes d'autrefois. Nous nous imaginons volontiers au milieu de nos affaires présentes que nos prédécesseurs dans la vie sont des personnages d'un autre monde, des étrangers perdus au loin dans le temps ou dans la masse humaine sans rapport avec nous. L'histoire nous fait prendre conscience que nous sommes ancrés à eux au coeur de notre être.

Le passé vit en nous sans que nous le sachions. Nos prédécesseurs se continuent en nous. Par les mariages entre familles nous nous rattachons à nos ancêtres dans notre corps et dans notre âme. Nous sommes sang de leur sang, chair de leur chair; toutes nos cellules viennent d'eux aussi loin que nous remontions dans notre lignée. Nous sommes également mentalité de leur mentalité, amour de leur amour, goût de leur goût, image de leur image. Nous leur ressemblons plus qu'en peinture; nous continuons dans le temps la vie de leur vie. Si nous nous aimons nous-mêmes, nous ne pouvons pas nous empêcher d'aimer nos ancêtres, de chercher à connaître leur vie, leurs préoccupations, leurs coutumes, de nous intéresser à mieux connaître les oeuvres sorties de leur cerveau et de leurs mains. Les paysages qu'ils ont façonnés, la terre qu'ils ont transformée, les objets d'art qui ont exprimé leurs états d'âme, les maisons qui les ont abrités, l'outillage de toute sorte qu'ils ont inventé et qui leur a permis de dominer un coin de la planète, c'est un peu de nous-même qui est là présent et qui nous parle.

Bien connaître le passé peut paraître de prime abord un travail intellectuel facile; en réalité il est rempli d'embûches. Nous pouvons aisément prendre nos interprétations ou nos vues personnelles pour le réel. Il nous faut sans cesse faire la preuve de la justesse de nos vues en nous reportant aux documents soit matériels soit textuels après nous être assurés qu'ils sont fiables. Mais les documents. . . , comme on en a détruit, pressé par le sentiment qu'il s'agissait de vieilleries sans utilité! Ne s'étant pas transmis par l'écrit, les noms de nos ancêtres lointains se sont perdus dans les mémoires, leurs gestes et leurs oeuvres se sont évanouis dans les arcanes de l'oubli. La tâche de l'historien est de faire en sorte que les hommes ne perdent pas le souvenir de leurs prédécesseurs; elle consiste à établir les faits à partir des rares documents qui ont survécu aux destructions, à les comprendre et à les faire comprendre. C'est par les quelques bribes de renseignements obtenus par des recoupements documentaires souvent pénibles à effectuer de façon sûre que l'historien parvient à tirer de l'oubli des valeurs qui nous sont chères.

C'est à cette tâche que M. Gaston Deschênes a consacré le meilleur de ses efforts. Il a limité son sujet à quelques facettes de la vie de la communauté de Saint-Jean-Port-Joly, sachant bien que l'historien ne peut pas tout dire et tout établir à la fois. Ce que vous lirez dans les pages qui suivent vous révélera son souci d'exactitude et en même temps certains aspects attachants de la vie de nos ancêtres qui méritent bien de ne pas passer à l'oubli pour toujours.

avant propos



Trois hommes ont abordé, chacun à leur manière, l'histoire de Saint-Jean Port-Joli. Plusieurs épisodes des *Anclens Canadiens* se déroulent à Saint-Jean et Philippe Aubert de Gaspé nous a aussi laissé ses *Mémoires*, lui qui a cependant passé une bonne partie de sa vie à Québec. Soixante ans plus tard, Arthur Fournier, ouvrier de Saint-Jean Port-Joli, occupait ses loisirs à colliger divers écrits traitant de l'histoire de sa paroisse natale et à rédiger quelques notes sur les gens et les choses qu'il avait connus et les événements, pour la plupart tragiques, dont il avait été témoin ou qu'il avait entendu raconter. Le *Mémorial* d'Arthur Fournier, oeuvre inédite, fut ensuite la source essentielle de l'ouvrage de Gérard Ouellet, *Ma Paroisse*, qui, comme son nom l'indique, traite surtout de l'aspect paroissial (entendons religieux) de l'histoire de Saint-Jean Port-Joli.

Les oeuvres de ces trois écrivains ne signifient pas que toute l'histoire de Saint-Jean est écrite. De Gaspé et Fournier étaient surtout mémorialistes et leurs oeuvres ne couvrent donc qu'un peu plus de cent ans, de 1790 environ à 1920. Ouellet, de son côté, a-t-il utilisé toutes les sources de renseignements, et les publications parlementaires?

Dans les pages qui suivent, nous avons tenté d'éviter les défauts majeurs de la plupart des monographies paroissiales en mettant de côté le plan strictement chronologique et les tragédies, naufrages, noyades et accidents, toutes ces anecdotes qui, dans plusieurs ouvrages, prennent plus d'importance qu'elles n'en ont vraiment.

Dans le but de mieux faire prendre conscience de l'évolution tricentenaire de Saint-Jean Port-Joli, nous en avons présenté l'histoire en six tableaux, chacun d'entre eux donnant un aperçu de la paroisse à des époques différentes en mettant l'accent sur l'aspect socio-économique de la vie de ses habitants.

Pourquoi, en effet, ne traite-t-on pas l'histoire d'une localité de la même façon que l'on étudie celle de notre province et de notre pays, avec son évolution territoriale, sa démographie, ses crises socio-économiques ou religieuses et sa vie culturelle et intellectuelle?

Le texte qui suit n'a pas la prétention de vider le sujet mais bien de montrer ce que pourrait être une véritable histoire de Saint-Jean Port-Joli.



Les premiers résidents

(168 arpents) sur autant de profondeur¹. Deux mois plus tôt, Frontenac avait concédé, à Marie-Anne Juchereau², la demilieu qui sera rattachée à Saint-Jean Port-Joli à la fin du XVIIIe siècle.

En devenant propriétaire de la seigneurie du Port-Joli, Noël Langlois était soumis à un ensemble de devoirs et jouissait de droits comme tous les autres seigneurs de Nouvelle-France³.



Dire que l'histoire de Saint-Jean Port-Joli commence en 1677, c'est faire injure aux nomades amérindiens, Malécites ou Abénaquis, qui en ont sillonné les forêts pendant des siècles. Les Amérindiens ne cultivaient cependant pas le sol, ni n'établissaient des industries. Ils n'avaient même pas de campements permanents sur le territoire actuel de Saint-Jean. Étaient-ils attirés par le lac Trois-Saumons, le seul lac de cette dimension, de Trois-Rivières à Trois-Pistoles, à être situé aussi près du Saint-Laurent, la principale voie de communication à cette époque?

Le poissonneux lac Trois-Saumons a peut-être aussi attiré l'attention de Noël Langlois (1651-1693), fils du pilote Noël Langlois et de Françoise Grenier, qui devenait le 25 mai 1677 seigneur de Port-Joli et propriétaire de deux lieues de terre de front

Le seigneur devait faire régulièrement acte de foi et hommage au roi (reconnaissant ainsi sa fidélité et ses obligations), réserver au roi le bois de chêne utile à la construction navale ainsi que les mines et minerais et soumettre un aveu et dénombrement (sorte de recensement de sa seigneurie) à la demande des autorités du pays. Le seigneur avait aussi des devoirs envers les habitants de sa seigneurie, les censitaires. Il devait habiter ("tenir feu et lieu") ou faire habiter sa seigneurie par une personne responsable, concéder des terres sous peine de se faire enlever sa seigneurie, construire et entretenir un moulin à blé, dit "moulin banal", travailler comme tout le monde aux corvées de voirie.

Parmi les droits du seigneur, il y a les droits honorifiques. À l'église, il a la meilleure place; dans les processions, il suit immé-

1. *Pièces et documents relatifs à la tenure seigneuriale*, Québec, E.R. Fréchette, 1852, pp. 130-131 où est reproduit l'acte de concession.

2. *Ibid.*, pp. 44-45.

3. Pour plus de détails sur le régime seigneurial, voir Marcel Trudel, *Le Régime seigneurial*, Ottawa, Société historique du Canada, 1967, 20 pages ou du même auteur, *Initiation à la Nouvelle-France*, Montréal, Holt, Rinehart et Winston, 1968, pp. 183-196.

diatement le curé. Le premier mai, les censitaires viennent planter un sapin ébranché (le mai) devant sa maison pour ensuite le noircir de poudre à fusil et faire de cette plantation le prétexte à de grandes réjouissances⁴.

Le seigneur a aussi des droits plus concrets. Les principaux sont les rentes (les premiers censitaires de Saint-Jean payaient pour la plupart 15 sols et un chapon de rente annuelle par arpent de front, soit, selon Trudel, environ \$0.75 et un poulet), les "lods et ventes" (une taxe de vente de 8% environ applicable à la vente de terre), le droit de mouture (un quatorzième du grain moulu au moulin banal) et le cens, sorte d'impôt symbolique d'un sol par arpent (environ cinq sous selon Trudel) d'où le nom de censitaire.

Lorsque Noël Langlois fait arpenter et fait travailler sur sa future seigneurie vers 1674, cette région est déserte. La seigneurie de Saint-Roch est concédée depuis 1656 et deux des quatre seigneuries qui formeront Cap Saint-Ignace le sont depuis 1672. En 1683, il y a 11 personnes à Saint-Roch, 46 dans les deux seigneuries qui formeront L'Islet et seulement deux âmes dans "la seigneurie de L'Anglois"⁵. Ces deux censitaires sont Joseph Caron (1652-1711) et Nicolas Durand (1653-1740), établis de part et d'autre de la rivière Trois-Saumons.

Le seigneur Langlois et ses deux censitaires sont du même âge et possiblement des amis. Langlois et Caron ont probablement été élevés ensemble, car le père de Langlois a épousé en secondes noces (en 1666) Marie Crevet, veuve de Robert Caron et mère de Joseph. Il est d'ailleurs fort intéressant de noter les liens de parenté unissant la plupart des censitaires établis entre 1680 et 1723.

Outre Caron et Durand, il y a *Jean Leclerc* dit Francoeur dont la femme est la nièce de Langlois. *François Duval* n'a pas de parents sur place et il s'établit d'ailleurs à quatre milles de toute habitation, à l'endroit où se trouve aujourd'hui "la route de la station". *Jacques Soulard* ne reste pas longtemps à Saint-Jean et s'installe à Saint-Roch. Vient ensuite *Jacques Chouinard* suivi de son beau-frère *Antoine Jean* qui décède en 1705; tous deux viennent de l'Île-aux-Oies. *Etienne Talon* se dirige vers Saint-Thomas peu après son arrivée. *Charles Bélanger* est le cousin de la femme de Jean Leclerc; il prend la terre de Soulard. *François Boucher* et *Jean de Lavoye*, obtiennent une terre de chaque côté de leur beau-frère Duval mais n'y demeurent pas. *Pierre Jean*, beau-frère de Chouinard, vient occuper la terre d'Antoine décédé en 1705 et celle de Talon.

4. Philippe Aubert de Gaspé a fait une description de cette fête dans *Les Anciens Canadiens*, chapitre VIII.

5. "Plan général de l'état présent des missions du Canada fait en l'Année 1683" dans *Mandements des évêques de Québec*, Québec, Côté, 1887, p. 119.

Pierre Jean fils obtient aussi une terre. Pierre et Joseph Tondreau, père et fils, ne feront que passer, le second, sur la terre de Lavoye. Enfin, Louis Martin qui achète une partie de la terre de Pierre Jean père était parent, du 3^e au 4^e degré, avec Charles Bélanger son voisin⁶.

En 1723, il y a neuf censitaires soit, Caron, à l'ouest de la rivière Trois-Saumons, Durant, Leclerc et Chouinard, entre cette rivière et la rivière Port-Joly, Pierre Jean père, Martin (qui ne réside pas) et Bélanger, à l'est du Port-Joly. Pierre Jean fils est dans les environs de l'anse qui porte son nom et Duval habite près de l'emplacement actuel de l'église. Ensemble, ils ont 215 arpents de terres labourables pour faire vivre une cinquantaine de personnes⁷. A la demi-lieue, il n'y a qu'un censitaire⁸.

C'est peu si l'on considère que la seigneurie a été concédée 46 ans auparavant. Que s'est-il donc passé?

Les censitaires du Port-Joly n'ont pas été très choyés par leurs seigneurs. Noël Langlois,

seigneur pendant neuf ans, ne semble avoir concédé que deux terres, lui qui "de bon charpentier est devenu fainéant, parce qu'ayant une seigneurie il a cru être devenu gentilhomme⁹". Vraisemblablement incapable de maintenir son train de vie, il vend, en 1686, la seigneurie presque déserte sur laquelle il n'a lui-même vécu que sporadiquement.

L'acheteur n'est pas n'importe qui. Charles Aubert de la Chesnaye est le principal homme d'affaires de la Nouvelle-France¹⁰. Trafiquant de fourrures et financier, il place son argent dans des propriétés terriennes mais ne s'occupe pas de les faire cultiver. Mort en 1701, sa succession n'est réglée qu'en 1708 et il faut vendre des terres pour payer les dettes¹¹: c'est son fils qui achète celles du Port-Joly¹², mais il n'y résidera pas lui non plus.

Charles Aubert de la Chesnaye avait attendu jusque vers 1700 pour construire un moulin à blé pour ses censitaires, forçant ceux-ci à faire moudre au Cap Saint-Ignace. Son fils, Pierre Aubert de Gaspé aura aussi des

6. Les renseignements sur les terres concédées sont tirés de Léon Roy, *Les terres de la Grande-Anse, des Aulnaies et du Port-Joly*, Lévis, 1951 et ceux sur la généalogie de Cyprien Tanguay, *Dictionnaire généalogique...*, Québec, Sennécal, 1871-1890, 7 vol.

7. ANQ. *Aveu et dénombrement de Pierre Aubert de la Chesnaye, sieur de Gaspé, 24 juillet 1723*. Yvanhoé Caron en a fait le résumé dans "Aux origines d'une paroisse, Notre-Dame-de-Bonsecours-de-L'Islet (1677-1723)", *Mémoires de la Société royale du Canada*, 3^e série, tome XXXIV, (1940), section 1, p. 44.

8. Léon Roy, *op. cit.*, p. 255.

9. Cité par Pierre-Georges Roy, *Fils de Québec*, première série, Lévis, 1933, p. 30. C'est là l'opinion de l'intendant Duchesneau.

10. Yves F. Zoltvany, "Charles Aubert de la Chesnaye", *Dictionnaire biographique du Canada*, tome 2, pp. 27-36. L'acte de vente est aux ANQ, greffe de Gilles Rageot, 19 novembre 1686.

11. ANQ. Ordonnance des Intendants, cahier no 2, folio 81.

12. ANQ. Cahier d'intendance no 1, concessions en fiefs, folio 304.

AVEU ET DENOMBREMENT
DE PIERRE AUBERT DE LA CHESNAY
LE 24 JUILLET 1723 (EXTRAITS)

... Que dans la censive dudit fief sont les habitants qui suivent scavoir au Nord est a environ une demie lieue audessus de la ligne qui separe ledit fief d'avec celui dudit s. dauteuil

françois Duval qui possede sept arpens de front sur quarante de profondeur chargés de quinze sols et un chapon de rente et un sol de cens par chaque arpens de front, lequel a maison, grange, étable, vingt arpens de terre labourable et trois arpens de prairie.

Qu'audessus est Pierre Jean fils qui possede six arpens de front sur ladite profondeur chargés des memes cens et rentes lequel a maison, grange, etable et huit arpens de terre labourable.

Qu'audessus est le domaine que ledit seigneur s'est reservé.

Qu'audessus est Charles Belanger qui possede six arpens de front sur ladite profondeur chargés des memes cens et rentes, lequel a maison, grange, etable et onze arpens de terre labourable.

Qu'audessus est Louis Martin qui possede sept arpens de front sur ladite profondeur chargés des memes cens et rentes lequel ne reside point encore sur la dite terre et a seulement dix neuf arpens de terre labourable.

Qu'audessus est Pierre Jean pere qui possede trois arpens de front sur ladite profondeur chargés des memes cens et rentes lequel a maison, grange, etable et dix neuf arpens de terre labourable.

Qu'audessus est Chouinar qui possede neuf arpens de front sur cinquante de profondeur chargés des memes cens et rentes lequel a maison, grange, etable, quarante six arpens de terre labourable et dix arpens de prairie.

Qu'audessus est le nommé francoeur dit leClerc qui possede six arpens de front sur quarante de profondeur chargés des memes cens et rentes lequel a maison, grange, etable, vingt huit arpens de terre labourable et quatre arpens de prairie.

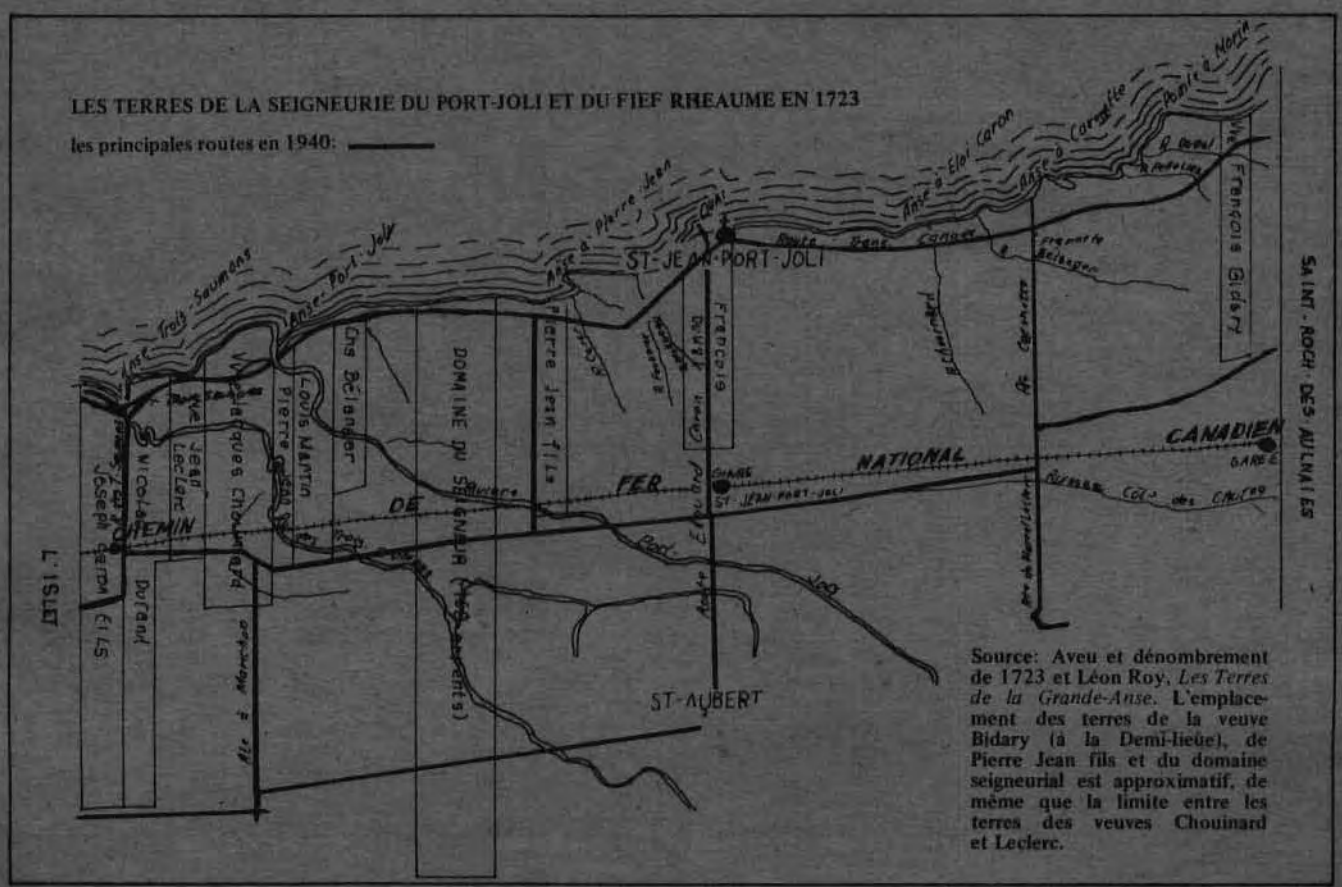
Qu'audessus est Jean Durand qui possede six arpens de front sur une lieue de profondeur chargés de vingt sols et six deniers de rente et un sol de cens par chaque arpens de front lequel a maison, grange, etable, vingt neuf arpens de terre labourable et trois arpens de prairie.

Qu'audessus est ledit Durand qui possede deux autres arpens de front sur ladite profondeur de quarante arpens de profondeur chargés des memes cens et rentes que ledit Leclerc lequel n'a encore fait aucuns travaux sur ladite terre.

Qu'audessus est Joseph Caron qui possede neuf arpens de front sur une lieue de profondeur chargés seulement de quatre livres dix sols de rente et un sol de cens par arpens lequel a maison, grange, etable, trente cinq arpens de terre labourable et dix arpens de prairie.

LES TERRES DE LA SEIGNEURIE DU PORT-JOLI ET DU FIEF RHEAUME EN 1723

les principales routes en 1940: ———



Source: Aveu et dénombrement de 1723 et Léon Roy, *Les Terres de la Grande-Anse*. L'emplacement des terres de la veuve Bidary (à la Demi-lieue), de Pierre Jean fils et du domaine seigneurial est approximatif, de même que la limite entre les terres des veuves Chouinard et Leclerc.

difficultés avec ses censitaires dont il tarde à faire arpenter les terres: ceux-ci refusent alors de payer les rentes et la cour doit trancher le litige en 1731¹³.

Les censitaires avancent un autre motif pour lequel ils ne sont qu'au nombre de huit en 1721: c'est que le seigneur refuse de concéder plus de trois arpents de front alors que les huit ou dix premiers arpents, à partir du fleuve, ne sont "que roches"¹⁴. Une telle attitude ne favorise pas les établissements: ceux-ci ne couvrent pas tout le front de la seigneurie et le chemin du roi, (cette route est tracée en 1713), n'est pas entretenu sur toute la largeur de la seigneurie¹⁵. En fait, elle ne l'est même pas sur les terres concédées, et cela malgré les exhortations de l'intendant¹⁶: il n'y a même pas de pont sur la rivière Trois-Saumons en 1721.

74

Il manque beaucoup de choses à Saint-Jean: il n'y a pas d'église (les limites de la paroisse seront fixées en 1722 et il y aura

une chapelle en 1738) et il faut se rendre au Cap Saint-Ignace puis, après 1699, à L'Islet, pour les offices religieux. Il n'y a pas de marchands, pas de médecins; il n'y a que des notaires ambulants. En 1723, outre les huit familles agricoles, il n'y a vraisemblablement que le meunier du seigneur, Jean Lumina.

La présence de ce dernier est essentielle car le pain est l'un des fondements de l'alimentation en Nouvelle-France. Les habitants de Saint-Jean Port-Joli ne doivent pas être différents des autres Canadiens qui mangent en moyenne deux livres de pain par jour et six onces de lard¹⁷. Notons que la pomme de terre n'était pas cultivée avant la fin du XVIIIe siècle. La chasse et la pêche devaient compter beaucoup dans les moyens de subsistance. Ce furent aussi les premiers sports avec la marche, à pied ou en raquette.

Un inventaire après décès¹⁸, celui des biens de feu Jacques Chouinard, en 1727, permet de jeter un coup d'oeil sur une ferme du début du XVIIIe siècle. Cette ferme, il faut le préciser, semble être légèrement au-dessus de la moyenne.

La ferme comprend 450 arpents de terre (9x50) dont 46 en terre labourable¹⁹. La maison de trente-six pieds sur dix-huit, partie en colombage, partie en pierre, est couverte de planches. La grange-étable fait en tout quarante-huit pieds sur vingt, couverte de paille, partie en charpente, partie en pièces sur pièces. La bergerie (dix-huit sur dix-huit), le fournil (douze sur dix) et un autre bâtiment abritant le métier à toile (quinze sur onze) sont en pièces sur pièces avec des couvertures en paille sauf le dernier qui est couvert de planches.

A la maison, outre les ustensiles de cuisine (cuillères, fourchettes, marmites, tasses, poêles), on trouve une broche à rôtir et

13. *Edits, ordonnances, déclarations et arrêts relatifs à la tenure seigneuriale*. Québec, Fréchette, 1852, pp. 144-146. Le seigneur voulait que les censitaires payent le chapon dû par arpent de front en nature ou en argent, à son choix.

14. "Procès-verbaux du Procureur général Collet sur le district des paroisses de la Nouvelle-France", *RAPQ*, 1921-1922, pp. 344.

15. "Arrêt du Conseil d'Etat du Roi du trois mars 1722... ", dans *Subdivisions du Bas-Canada en paroisses et townships...*, Québec, Fréchette, 1853, pp. 11-12.

16. *Arrêts et règlements du Conseil supérieur de Québec et jugement des intendants...*, Québec, Fréchette, 1855, pp. 288-289. Ordonnance de Bégon en 1716.

17. Hamelin, Jean, *Economie et société en Nouvelle-France*, Québec, P.U.L., s.d., p. 66.

18. ANQ. Greffe d'Abel Michon, notaire, 16 mars 1728. Acte publié par Jacques de Gaspé (pseudonyme du Frère Sigismond, né Achille Chouinard), *Famille Chouinard. Histoire et généalogie*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1921, pp. LXXXIX à XCIII.

On trouvera des descriptions et des illustrations des ustensiles et instruments usuels dans plusieurs ouvrages dont ceux de Robert-Lionel Séguin, *La civilisation traditionnelle de l'habitant aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Montréal, Fides, 1967, 700 pages et de Nicole Genêt et autres, *Les objets familiers de nos ancêtres*, Montréal, Ed. de l'homme, 1974, 303 pages. Ces deux ouvrages comprennent une bibliographie pour les chercheurs ambitieux et persévérants.

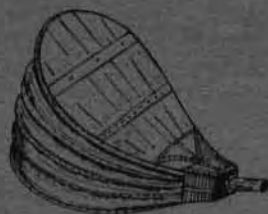
sa lèche-frite ainsi qu'un grill, témoins de la présence d'un âtre qui servait, en l'absence de poêle, à la cuisson des aliments. Divers contenants, dont un saloir, servent à la conservation des aliments. Un moule à cuillères et trente-six livres d'étain indiquent qu'on fabriquait soi-même certains ustensiles. Assez curieusement, on ne trouve pas de meubles dans cet inventaire. Peut-être étaient-ils déjà chez le tuteur des enfants mineurs? Il est peu probable que le notaire n'ait pas inventorié ces meubles, même s'ils étaient le plus souvent faits à la maison.

Les instruments de travail comprennent dix faucilles, quatre haches, deux pioches, deux terriers, une plane, une herminette, un marteau, une lame d'acier (qui pourrait bien être celle d'une faux), un croc à défricher, une paire de roues (pour faire une charrette) avec ses frettes et sa chaîne, une charrue et un joug, deux chaînes de traîne et deux attelages. La carabine et le fusil sont aussi, d'une certaine manière, des instruments de travail.

A l'étable, il y a deux chevaux, une paire de boeufs, quatre vaches, trois taures, trois veaux, une truie et sept cochons; à la bergerie, quinze moutons.

Telle est la description d'une ferme au début du XVIIIe siècle. Cent ans plus tard, il y aura peu de changement si ce n'est l'apparition des poêles qui seront d'abord (vers 1750) des poêles de briques recouvertes d'une plaque de fer. A la grange, on trouvera plus tard des voitures plus pratiques, à quatre roues, pour le travail et des voitures de promenade, cabrouets, calèches et carrioles qui seront "les" voitures du XIXe siècle. Pour ce qui est des instruments de travail, le cultivateur pourra compter sur le javelier puis, peu avant le milieu du XIXe siècle, sur le moulin à battre.

Nous avançons les événements. Ces dernières remarques sur l'équipement de ferme n'ont pour but que de souligner la lente évolution de l'agriculture jusqu'au début du vingtième siècle qui verra la mécanisation et l'électrification des fermes. En 1700, les agriculteurs avaient besoin de leurs deux bras.



après la conquête



D'après Philippe Aubert de Gaspé, les Canadiens conservèrent, longtemps après la conquête, un "souvenir d'affection" pour leur mère-patrie. Ce fut le cas, semble-t-il, à Saint-Jean Port-Joli: "Lorsque mon père recevait son journal à la campagne, les vieux habitants lui demandaient des nouvelles du Roi de France, de la Reine et de leurs enfants". Pour plusieurs d'entre eux, l'Anglais n'avait pas pris le pays: c'est la Pompadour qui l'avait vendu à l'Angleterre¹. Longtemps après la conquête, certains habitants entretenaient l'espoir d'un retour des Français².

Cet espoir témoignait peut-être du refus d'accepter la défaite de 1760 et surtout la désolation que la campagne de 1759 avait semée sur les rives du Saint-Laurent. Dans une tentative de répandre la terreur parmi les

habitants et d'affamer les assiégés de Québec en ruinant les récoltes, des détachements anglais avaient effectué des raids des deux côtés du Saint-Laurent. D'après un reportage publié par un auteur anonyme dans le *New-York Mercury* (le 31 décembre 1759), c'est au début d'août 1759, le 4 ou le 5, qu'un détachement dirigé par le capitaine Gorham est venu dévaster la côte sud, de Rivière-Ouelle à Saint-Jean, emportant le bétail après avoir brûlé les maisons³. La plupart des maisons du premier rang de Saint-Jean Port-Joli auraient été détruites au cours de ce raid et plusieurs habitants se sont probablement réfugiés chez des co-paroissiens du deuxième rang.

Le manoir seigneurial et le moulin banal n'ont pas échappé à ce feu dévastateur. Ignace-Philippe Aubert de Gaspé, quatrième seigneur de Saint-Jean Port-Joli⁴, a été décrit par son petit-fils dans *Les Anciens Canadiens* sous le nom d'Haberville:

Lorsque le capitaine d'Haberville retourne dans sa seigneurie, il était complètement ruiné, n'ayant sauvé du naufrage que son argenterie. Il ne songea même pas à réclamer de ses censitaires appauvris, les arréra-

1. Philippe Aubert de Gaspé, *Mes mémoires*, Montréal, Fides, 1971, pp. 75-76.

2. *Ibid.*, p. 153.

3. "A Journal of the Expedition up the River St. Lawrence", publié dans *Manuscripts Relating to the Early History of Canada*, Québec, Middleton and Dawson, 1868, p. 8.

4. Nous disons "quatrième seigneur" mais il ne faut pas oublier que la mère de ce seigneur, Madeleine-Angélique le Gardeur de Tilly, a administré la seigneurie de 1731, date de la mort de son mari, jusqu'à son décès, en 1753.

ges de rentes considérables qu'ils lui devaient, mais s'empessa plutôt de leur venir en aide en faisant reconstruire son moulin sur la rivière des Trois-Saumons, qu'il habita même plusieurs années avec sa famille, jusqu'à ce qu'il fut en moyens de construire un nouveau manoir⁵.

Les censitaires auraient difficilement pu payer leurs rentes, eux qui avaient toute la peine du monde à se nourrir: "La plupart des habitants mangeaient bouilli le peu de blé qu'ils avaient récolté, faute de moulin pour le moudre⁶". La chasse et la pêche au Lac Trois-Saumons furent leur seule ressource durant l'hiver 1759 et, au printemps, une manne de tourtes, si nombreuses qu'on les tuait à coups de bâton, vint sauver la colonie de la famine.

Quinze ans après la conquête, certains ont cru pouvoir se libérer de la tutelle anglaise. Les colonies de la Nouvelle-Angleterre sont alors engagées dans le processus révolutionnaire qui allait conduire à l'indépendance des États-Unis. Soutenus par la

Intérieur du moulin seigneurial.



Photo Archives autorisées du Québec

France, les leaders de la révolution américaine font appel aux Canadiens avant d'envahir le Canada et mener leurs armées aux portes de Québec qu'ils assiègent durant l'hiver 1775-1776.⁷

Sur la côte sud, Clément Gosselin, Germain et Joseph Dionne, tous de Sainte-Anne, font du recrutement pour l'armée américaine⁸. A Saint-Jean, le capitaine de milice, Guillaume Fournier, hésite: tantôt fidèle à l'Angleterre, tantôt partisan de la rébellion, il est finalement pris de remords et refuse les ordres des rebelles tandis que le lieutenant Louis Fournier et l'enseigne François Leclair exécutent ces

ordres, Fournier allant même jusqu'à s'engager dans l'armée de l'envahisseur avec Antoine Lartereur fils de Joseph Carrier. Devant l'attitude du capitaine Fournier, Clément Gosselin convoque une assemblée et les paroissiens présents nomment pour capitaine Julien Chouinard assisté des sergents Joseph Desrosiers, Jean Legouï et Laurent Caron. C'est Chouinard qui fera garder les feux qui avaient pour but d'avertir les envahisseurs de l'arrivée de navires anglais sur le Saint-Laurent. Après la déroute de l'armée américaine, une enquête aura lieu et les deux Fournier, capitaine et lieutenant, ainsi que l'enseigne François Leclair seront dégradés⁹.

5. Philippe A. de Gaspé, *Les anciens Canadiens*, Montréal, Fides, 1970, p. 209. L'auteur a donné une description du manoir, de ses dépendances et de son environnement aux pages 97-100.

6. *Ibid.*, pp. 208-209.

7. On trouvera tous les détails sur cette invasion et quelques renseignements sur la côte sud dans Gustave Lanctôt, *Le Canada et la Révolution américaine 1774-1783*, Montréal, Beauchemin, 1965, 330 pages.

8. *Ibid.*, pp. 131-135.

9. Les renseignements concernant les "rebelles de Saint-Jean" sont tirés du "Journal de MM. François Baby, Gabriel Taschereau et Jenkin Williams sur l'établissement des milices du district de Québec", *RAPQ*, 1927-1928, pp. 492-493. "Cette paroisse, dit le rapport, ne s'est pas mieux conduite que les voisines".

L'église au moment
de la construction
du monument du
Sacré-Coeur (1916).



Photo Archives nationales du Québec

La revanche militaire n'a pas lieu, mais il s'en produit une d'un autre type: celle des berceaux. En 1762, le recensement de "Saint-Jean-du-Sud" donne 389 habitants répartis dans 56 familles¹⁰. En 1790, Saint-Jean compte 1103 habitants¹¹: la population a donc presque triplé en moins d'une génération. Il est vrai qu'entre temps la demi-lieue

a été rattachée à Saint-Jean, au point de vue religieux d'abord, en 1775, puis au point de vue seigneurial lorsque Ignace Aubert de Gaspé acheta la seigneurie de L'Islet à la Peau en 1790¹².

En 1762, la population de Saint-Jean s'étend sur la presque totalité du premier rang et sur une partie du deuxième. Quarante ans plus tard, la seconde concession n'est encore que partiellement défrichée; plusieurs "sucreries" sont toutefois en exploitation dans les troisième et quatrième rangs¹³. En 1762, les fermes ont pour la plupart (78%) trois arpents de front et comptent en moyenne un cheval, un boeuf, 1,6 vache et 1 tauraille, 2,8 porcs et 4,2 moutons¹⁴.

La population de Saint-Jean est presque exclusivement agricole. On y trouve pendant quelques années, deux notaires résidents, Noël Dupont et Pierre Labrouche. Leurs greffes se ferment avant 1776 et ils ne seront pas remplacés avant plusieurs années¹⁵. Il n'y a pas de médecin résidant. Philippe Aubert de Gaspé mentionne la présence d'un marchand¹⁶ en la personne de François Verreault.

10. "Recensement du Gouvernement de Québec en 1762", *RAPQ*, 1925-1926, pp. 17-18.

11. *Recensement du Canada*, 1871, vol IV, page 78. Ce volume IV du recensement de 1871 donne un résumé des recensements antérieurs.

12. ANQ. Greffe de Louis Deschenaux, 28 juin et 23 septembre 1790.

13. *Mémoires*, p. 145. C'est entre 1753 et 1800 que furent tracées la plupart des routes et chemins qui existent aujourd'hui dans le premier et le deuxième rangs de Saint-Jean Port-Joli. On peut consulter les documents de la voirie, les *Procès-verbaux des grands-voyers* aux Archives nationales.

14. "Recensement de 1762", *op. cit.*, p. 18.

15. Il y eut cependant plusieurs notaires ambulants avant, pendant et après le séjour de ces deux notaires. Voir à ce sujet, *Les Anciens Canadiens*, pp. 279 et 356. Gérard Ouellet, dans *Ma Paroisse*, a donné les noms de ces notaires aux pages 59-61.

16. *Mémoires*, p. 63.

Il y a cependant un nouveau personnage important à Saint-Jean en cette fin du XVIII^e siècle: il s'agit du curé, Charles Faucher dit Châteauvert installé en 1781. L'événement est de taille. Jusqu'alors, la présence ecclésiastique avait été sporadique. Desservi par un missionnaire qui devait parcourir toute la côte sud, Saint-Jean l'avait ensuite été par le curé de L'Islet. Après la construction de l'église (1779), il y avait une population suffisante pour faire vivre un curé dont la présence n'était d'ailleurs pas superflue.

Qu'on en juge à la lumière de quelques événements de l'époque. En 1774, un mariage à domicile entre Laurent Chouinard et Claire Gagnon, veuve de François Duval, devant Jean Legoué (qui sera plus tard affublé du surnom de "pape"), entraîne la fermeture de la chapelle et l'excommunication (deux mesures qui seront temporaires) de tous les habitants de la paroisse¹⁷. Quelques années plus tard, le curé informe son évêque d'un "mariage à la gaumine", deux personnes s'étant échangé leur consentement pendant qu'il célébrait un autre mariage¹⁸. Enfin, Saint-Jean n'échappait pas à la superstition: en 1793, un mandement de l'évêque défend à une femme de Saint-Jean de continuer à prétendre que son enfant

a la vertu d'opérer des miracles et lui ordonne "de restituer tout l'argent qu'elle a exigé pour les prétendus miracles de son enfant"¹⁹.

Philippe Aubert de Gaspé a décrit dans ses *Mémoires* et dans ses *Anciens Canadiens* plusieurs aspects de la vie quotidienne telle qu'elle se déroulait dans son enfance.

Saint-Jean Port-Joli était encore une région relativement isolée étant donné la précarité des moyens de communication. La navigation demeurait soumise aux conditions climatiques et les routes, à la bonne volonté des habitants qui devaient les entretenir. Il n'était pas prudent, en certaines saisons de l'année, de se mettre en route vers Québec sans s'informer de l'état de la savane du Cap Saint-Ignace où les chevaux s'embourbaient²⁰. Par ailleurs, le seigneur était le seul à recevoir un journal, la *Gazette* de Nelson, seul journal publié dans le district de Québec. Encore ne le recevait-il que quinze jours, voire un mois après sa publication²¹!

D'après l'auteur des *Anciens Canadiens*, les habitants étaient à l'aise mais économes:

Alors riches pour la plupart, ils ignoraient néanmoins le luxe: le produit

17. *Ibid.*, pp. 102-105.

18. Archives de l'Archevêché de Québec, lettre à Mgr Briand, 29 janvier 1787.

19. *Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec*, volume deuxième, Québec, Côté et Cie, 1888, pp. 457-459.

20. *Anciens Canadiens*, p. 89.

21. *Mémoires*, p. 62.

de leurs terres suffisait à tous leurs besoins. Un riche habitant, s'exécutant pour l'occasion, achetait à sa fille, en la mariant, une robe d'indienne, des bas de coton et des souliers, chez les boutiquiers: laquelle toilette passait souvent aux petits-enfants de la mariée²².

Le costume des Anciens canadiens ne manque cependant pas de couleurs, surtout l'hiver. Les habitants de la campagne portaient un "capot d'étoffe noire tissée dans le pays, bonnet de laine grise, mitasses²³ et jarretières de la même teinte, ceinture aux couleurs variées, et gros souliers de peau de boeuf du pays, plissés à l'iroquoise²⁴".

Le Manoir (d'après une héliogravure non datée)



22. *Anciens Canadiens*, p. 110.

23. Bandes d'étoffe avec lesquelles on s'enveloppait les jambes.

24. *Anciens Canadiens*, p. 20.

C'était toutefois dans les festins qu'on en voyait de toutes les couleurs.

Nos habitants, raconte Philippe Aubert de Gaspé, ne vivent, pendant le printemps, l'été et l'automne que de salaisons, pain et laitage, et, à part les cas exceptionnels de noces, donnent très rarement ce qu'ils appellent un festin pendant ces saisons. Il se fait, en revanche, pendant l'hiver, une grande consommation de viandes fraîches de toutes espèces; c'est bombance générale: l'hostilité est poussée jusqu'à ses dernières limites depuis Noël jusqu'au carême²⁵.

Un repas simple se composait, par exemple, d'une soupe blanche au riz, navets, carottes et fines herbes, d'un pâté de morue sèche à l'huile d'olive et de quelques truites du Lac Trois-Saumons²⁶. Les festins, par contre, sont presque indescriptibles²⁷: il fallait des tables et des estomacs à toute épreuve pour en supporter le menu. Le tout était agrémenté de chansons... à boire que l'auteur des *Anciens Canadiens* a cru bon de consigner dans son oeuvre même

si elles lui "rappellent des réjouissances qui malheureusement dégénéraient souvent en excès, auxquels les sociétés de tempérance ont fort heureusement mis un terme" vers le milieu du XIXe siècle²⁸.

Les moyens de se divertir étaient peu nombreux et ces festins de la saison hivernale comme celui de la fête du mai étaient l'occasion pour les chanteurs et conteurs de se faire valoir: ils étaient la radio et la télévision du temps. Chez le seigneur, on s'adonnait à différents jeux de société, et, partout, on jouait aux cartes et aux dames²⁹. Durant son enfance, le jeune Philippe Aubert de Gaspé jouait aux "marbres", à la toupie, à la marraine (variante de la marelle), nageait dans le fleuve³⁰, construisait des cabanes dans le bois³¹ et faisait, comme tous les enfants du monde, manger des animaux de bois "dans le fond d'une bouteille cassée pleine d'herbe et d'eau"³².

Philippe Aubert de Gaspé raconte que, pendant un certain temps durant son enfance, on se rendait le dimanche "chez l'heureux propriétaire" d'un poêle de fer dont les premiers firent apparition dans la paroisse vers 1790³³. Mais ce n'était qu'un

25. *Anciens Canadiens*, p. 110.

26. *Mémoires*, p. 66.

27. *Anciens Canadiens*, pp. 75-79, 108-109, 112-120.

28. *Ibid.*, p. 118.

29. *Ibid.*, pp. 257-261.

30. *Ibid.*, pp. 310-311.

31. *Ibid.*, p. 304.

32. *Mémoires*, p. 24.

33. *Mémoires*, p. 50. Les poêles, ou "feux fermés", ont par la suite progressivement remplacé les âtres et foyers pour la cuisson des aliments et le chauffage.

Le moulin de Trois-Saumons à l'époque des Pricé.



Photo Archives nationales du Québec

divertissement temporaire. La Saint-Jean, par contre, faisait accourir les foules.

Cette fête, qui tombait dans la plus belle saison de l'année ne manquait pas d'attirer un grand concours de pèlerins non seulement des endroits voisins, mais des lieux les plus éloignés. Le cultivateur canadien, toujours si occupé de ses travaux agricoles, jouissait alors de quelque repos et le beau temps l'invitait à la promenade. Il se faisait de grands préparatifs dans chaque famille pour cette occasion solennelle. On faisait partout le grand ménage, on blanchissait à la chaux, on lavait les planchers que l'on recouvrait de branches d'épinette, on tuait le veau gras, et le marchand avait bon débit de boissons. Aussi, dès le vingt-troisième jour de juin, veille de la Saint-Jean-

Baptiste, toutes les maisons, à commencer par le manoir seigneurial et le presbytère, étaient-elles encombrées de nombreux pèlerins³⁴.

Il y a donc, à la fin du XVIIIe siècle, une société relativement animée à Saint-Jean, passablement homogène aussi à cause du caractère essentiellement agricole du lieu. Le progrès intellectuel, toutefois, se fait attendre. Les livres, comme les journaux, ne se retrouvent vraisemblablement que chez le seigneur et le curé. Ce dernier enseigne le catéchisme et il ne semble pas y avoir d'école à cette époque, même si le curé Soupiran avait demandé l'avis de l'évêque au sujet de l'engagement d'un maître d'école dès 1743³⁵.

Saint-Jean Port-Joli prend de l'expansion, au point de vue territorial, en cette fin du XVIIIe siècle. L'espace ne manque pas. Il en ira tout autrement deux générations plus tard.

34. *Anciens Canadiens*, p. 121. Pour les habitants "qui ne se piquaient guère de propreté tant sur leur personne que dans l'intérieur de leurs maisons", c'était là l'occasion d'un des deux lavages annuels des planchers (*Mémoires*, p. 64).

35. Gérard Ouellet, *op. cit.*, p. 34.

Le Temps des querelles

nés aujourd'hui de Jean Baptiste de nation sauvage amalécite errant et pour le moment en cette paroisse et de Véronique Caplan. Le parrain de Louis, Augustin Abraham, la marraine Angélique Quatre-pattes, le parrain de Marie-Anne, Michel Richard, la marraine Dominique. . .



Le début du XIX^e siècle est marqué par une forte augmentation de la population de la paroisse agricole de Saint-Jean Port-Joli. De 1103 personnes en 1790, la population passe à 2568 habitants en 1830¹. Cette population est presque exclusivement d'origine française: on peut le déduire du fait que 2557 des 2568 habitants sont catholiques romains². Il y a cependant quelques Amérindiens. Certains viennent encore camper sur la grève près du manoir, vers 1795³; d'autres passent l'hiver dans la paroisse, possiblement à l'Anse aux Sauvages, à la fin du siècle⁴. Jusqu'au milieu du XIX^e, on trouve quelques mentions dans les registres, comme celle-ci, en date du 28 février 1824:

. . . baptisé Louis et Marie-Anne enfants jumeaux issus du légitime mariage

Marie-Anne meurt quelques semaines plus tard; quant à Louis, Dieu sait ce qu'il en est advenu. Il avait peu d'avenir devant lui, comme ceux de sa race, mais y avait-il de l'avenir même pour les "jeunesses" de Saint-Jean?

La population de Saint-Jean commence à étouffer dans les cadres étroits de la Seigneurie du Port-Joli. En 1830, il y a seulement 25 habitants dans le troisième rang, mais tout le territoire (les quatre "concessions") est aux mains des habitants de Saint-Jean et cultivé (les deux premiers rangs et une partie du troisième) ou exploité pour le bois et le sucre d'érable⁵. Au-delà de la quatrième concession, les forêts appartiennent au gouvernement, à la Couronne; il n'y a même pas de routes.

1. "Recensement. . . 1831", *JCABC*, 1831-32, appendice O.o. Il y a alors 25 habitants au troisième rang.
2. *Ibid.* Nous ne reviendrons pas sur le fait que, durant toute son histoire, la population de Saint-Jean a été catholique à plus de 99%.
3. Philippe Aubert de Gaspé, *Divers*, Montréal, Beauchemin, 1893, p. 55.
4. Ouellet, *op. cit.*, p. 83.
5. Joseph Bouchette, *A Topographical Dictionary of the Province of Lower Canada*, London, Longman, 1832, au mot Saint-Jean Port-Joli. On a récolté 17,800 livres de sucre en 1830.

Dans ces conditions, même s'ils en ont le désir et les moyens, ceux qui veulent s'établir sur une terre dans leur paroisse natale ne peuvent le faire⁶, car le seigneur a tout concédé. Il leur faut compter sur le décès d'un parent ou sa vieillesse pour hériter ou acheter un lopin de terre cultivable.

Plusieurs chefs de famille n'ont pas de terre mais vivent du travail agricole. Les travaux de la ferme, faute de mécanisation, exigent beaucoup de bras, car les semailles se font à la main, les récoltes à la faux ou à la faucille et le battage du grain au

fléau. En 1831, 81 familles "gagnent leur subsistance par les travaux de l'agriculture"⁷. Tout va bien lorsque les récoltes sont bonnes mais, à cette époque, la misère guette plusieurs familles. Le recensement de 1831 ne donne que 22 personnes (moins de 1% de la population) subsistant par le moyen d'aumônes, mais ce n'est pas toujours le cas. En 1816, deux jours avant Noël, des habitants exposent au gouverneur:

l'état d'indigence et de pauvreté où sont réduits, dans cette saison critique, au moins quarante chefs de familles, avec leurs femmes et enfans, formant deux cens pauvres dans cette paroisse, qui n'ont d'autres biens que le travail journalier de leurs mains, qui leur manque totalement cette année vû que les habitans propriétaires ne peuvent pas les employer comme à l'ordinaire, ni les secourir charitablement, parce que la plus grande partie n'ont pas assez de grains pour eux-mêmes, s'étant plus aperçu de cela depuis qu'ils ont commencé à battre leurs récoltes, qui ne produit que bien peu de grains, d'une très

mauvaise qualité. Sur cela vos supplians n'ayant d'autres moyens pour empêcher de périr ces pauvres infortunés que d'avoir recours à la tendre sollicitude et à la bonté paternelle de Votre Excellence pour avoir un peu de secours en farine ou en Biscuits pour aider à les hiverner. . .⁸

Plusieurs de ceux qui ont des terres ne doivent d'ailleurs pas vivre grassement tous les ans. Les terres de la moitié des agriculteurs ont moins de trois arpents de front et environ 35% ont moins de deux arpents de front⁹. Le blé est encore la principale culture mais, de plus en plus, on cultive l'avoine et la pomme de terre qui a été introduite au Canada après la Conquête¹⁰.

Sur la ferme, les chevaux sont nombreux (presque trois en moyenne); il y a aussi, par ferme, une dizaine de bêtes à cornes, une vingtaine de moutons et six ou sept porcs¹¹. La présence de ce nombre imposant de moutons (4885 d'après le recensement de 1831, 5500 d'après Bouchette, quelques années plus tôt) indique à coup sûr que l'industrie domestique fonctionnait à plein rendement.

6. *Ibid.*

7. "Recensement de 1831", déjà cité.

8. "Copie d'une pétition des habitans de Saint-Jean Port-Joli", *JCABC*, 1817, appendice B. Pétition signée par le curé Boissonnault, le seigneur Ignace Aubert de Gaspé, le notaire et major de milice Simon Fraser, le capitaine de milice François Fournier, le sculpteur Amable Charron, Ger. Alex. Verreau, François W. Blais et Godfroy Gagnon.

9. *JCABC*, 1821-22, appendice R.

10. Joseph Bouchette, *op. cit.*; *Recensement de 1831*, déjà cité.

11. *Recensement de 1831*, déjà cité.

La création d'emplois non-agricoles serait-elle la solution à l'exiguïté du territoire disponible et à la diminution de la superficie moyenne des terres? Pendant quelques années, au début du XIXe siècle, certains habitants de Saint-Jean y pensent peut-être lorsque les frères David, Robert et Charles Harrower, d'origine écossaise, louent le moulin du Seigneur de Gaspé et font construire une distillerie de l'autre côté de la rivière.

Cette entreprise fonctionne pendant une vingtaine d'années¹². C'est, d'après Bouchette, "un établissement d'une grandeur considérable, pourvu de toutes les commodités pour conduire de grandes entreprises¹³".

Cette distillerie n'embauche peut-être pas beaucoup de personnes mais, outre qu'elle stimule probablement la culture du seigle et de l'orge, elle favorise la "marine marchande". Il y a six goélettes à Saint-Jean vers 1827¹⁴ et le havre des Trois-Saumons est achalandé par de nombreux "bâtiments", qu'il faut piloter mais aussi construire et réparer. Aux Trois-Saumons, on construit des "bâtiments" à l'embouchure de la rivière, probablement des goélettes et des sloops¹⁵.

Qui dit marins, dit débits d'alcool, surtout si l'objet de leur voyage est d'approvisionner ou de transporter les produits d'une distillerie. Saint-Jean en est alors bien pourvu. Bouchette dénombre six tavernes vers 1827 et le recensement de 1831 donne quatre auberges et "maisons d'entretien public" sans compter cinq débits de liqueurs fortes. Donc, une dizaine d'emplois et des soirées animées!

Saint-Jean compte, à cette époque, trois ou quatre marchands généraux, dont l'ancien sculpteur Amable Charon, un notaire résidant (Simon Fraser) et son clerc, un maître de poste (le bureau de poste est établi en 1826) et un instituteur, car il y a une école selon Bouchette qui dénombre aussi 25 artisans en 1827. Il ne précise pas leur spécialité mais le recensement de 1831 donne dix forgerons. Saint-Jean n'a pas de médecin résidant; par contre, on y trouve un charlatan, le "docteur Lindienne" (François Marois) qui sera pendu à Québec, le 30 septembre 1829, pour le meurtre du colporteur Guilmet¹⁶.

Les premières années du XIXe siècle sont particulièrement orageuses en ce qui concerne

12. Ouellet, *op. cit.*, p. 101.

13. Joseph Bouchette, *Description topographique de la province du Bas-Canada*, London, 1815, p. 541.

14. Bouchette, *Topographical Dictionary*, ..., au mot Saint-Jean Port-Joli.

15. "Procès verbal qui fixe, règle et approuve le grand chemin du Roy..." 10 juin 1811, dans *Procès-verbaux des grands voyers*, cahier 14, page 162 et suivantes.

16. Dans *Ma Paroisse* (pp. 119-121), Gérard Ouellet a raconté cet événement qui a servi de thème à une partie du roman publié en 1837 par Philippe Aubert de Gaspé fils, *Le chercheur de trésor ou l'influence d'un livre*.

les relations entre le curé et ses paroissiens. Après les abbés Faucher (1781-1793) et Perras (1793-1799), l'abbé Keller (1799-1808) arrive à Saint-Jean où sa présence est marquée de quelques incidents. La salle publique attenante au presbytère lui cause des ennuis: il s'y

passerait "de fort mauvaises actions". Le curé voudrait construire un jubé, mais il a de l'opposition¹⁷. En 1807, il demande à l'évêque d'abolir la fête patronale de Saint-Jean parce qu'elle est l'occasion de "débauches, batailles, disputes, irreligions"¹⁸. Il gagne son point, mais les habitants ripostent par une requête demandant la tête du curé qui, effectivement, quitte Saint-Jean peu après¹⁹. Ses successeurs ont peu de chance de mesurer le caractère de leurs paroissiens: trois curés passent à Saint-Jean en l'espace de six ans exactement, de septembre 1808 à septembre 1814.

Arrive alors François Boissonneault. Dans le cas de ce prêtre ordonné en 1800, il faut se

demander si le choix est judicieux. Depuis le début du siècle, les curés ont évoqué, dans leur correspondance avec l'évêque, "les débats violents qui s'élèvent dans les assemblées de paroisse et les désordres nombreux qui troublent la collectivité"²⁰.

Dans l'affaire du jubé, le curé Boissonneault rencontre lui aussi une forte opposition de la part des habitants qui prennent l'initiative d'assister aux assemblées de fabrique. "A partir de 1820, le curé n'a plus aucun contrôle sur les assemblées de fabrique et décide de ne plus y assister"²¹.

En 1816, le curé refuse de faire installer les cloches acquises par la fabrique. Peu importe: une douzaine de paroissiens, profitant de l'absence du curé, iront les placer dans le clocher²².

A plusieurs reprises, le curé a des difficultés avec ses chantres. Ceux-ci font la grève pendant plusieurs mois en 1828-1829 parce que le pasteur refuse d'accorder une sépulture gratuite à un maître-chantre en fonction pendant 40 ans: l'agitation amène alors l'évêque à menacer d'interdire la paroisse²³. D'autres conflits se produiront entre le curé et ses chantres en 1834 et 1837²⁴.

L'ancien pont de Trois-Saumons (vers 1923)



17. Ouellet, *op. cit.*, pp. 85-88.

18. *Ibid.*, p. 89.

19. *Ibid.*, p. 90-91.

20. Richard Chabot, *Le curé de campagne et la contestation locale au Québec...*, Montréal, HMH, 1975, pp. 101-102.

21. *Ibid.*, p. 81.

22. Ouellet, *op. cit.*, pp. 105-107.

23. *Ibid.*, p. 118.

24. *Ibid.*, pp. 125 et 126.

Peut-on tenter d'expliquer ces nombreuses querelles? Des conditions socio-économiques difficiles par moment y sont certainement pour quelque chose. Y aurait-il de plus un problème d'alcoolisme propre à réchauffer les esprits? Ne faut-il pas expliquer ces conflits par la seule présence, face à face, de paroissiens têtus et d'un curé ayant beaucoup de caractère, à une époque où l'esprit de démocratie issu des révolutions française et américaine se manifeste et où la pratique religieuse n'est pas très intense, la plupart des chrétiens, selon Fournier, n'allant à confesse qu'au temps pascal et les messes sur semaine étant fort rares²⁵. Saint-Jean n'a probablement pas échappé à la détérioration morale à cette époque où les prêtres se font rares et où le clergé a une formation doctrinale insuffisante²⁶.

Mais les conflits ne sont pas exclusivement religieux. Une querelle qui durera près de deux ans mérite qu'on s'y intéresse parce que le village entier est concerné.

Le 30 janvier 1810, une quarantaine d'habitants de Saint-Jean demandent au grand-voyer D'Estimauville de venir constater sur place l'opportunité de construire un pont sur la rivière Trois-Saumons, en bas de la

chute (à l'endroit où il se trouve actuellement), plutôt que de réparer le vieux pont situé au-dessus de la chute, éliminant ainsi les deux côtes qu'il faut gravir de chaque côté de la rivière pour se rendre au dit pont²⁷. Une cinquantaine d'autres habitants ripostent en présentant une pétition demandant au grand-voyer que le vieux pont soit reconstruit au même endroit²⁸. Le grand-voyer réunit donc les intéressés dans la maison d'Augustin-Amable Bélanger (près de chez Maxime Saint-Pierre aujourd'hui) en juillet 1810.

Joseph-Jacob Gagnon parle alors au nom des contre-pétitionnaires. Il soutient que plusieurs des requérants ne sont pas propriétaires à Saint-Jean, que le terrain où serait construit le nouveau pont appartient au Roi (à la Couronne), que le pont ferait refouler l'eau et noyer les roues du moulin, qu'il serait emporté par les grandes marées et les glaces, qu'il empêcherait les "bâtiments" (goélettes) de s'approcher du moulin et de la distillerie, qu'il représenterait trop de travail et coûterait trop d'argent et que les chevaux y circulant seraient effarouchés par les grandes voiles des "bâtiments" entrant dans le havre des Trois-Saumons.

Au nom des requérants, Au-

gustin-Amable Bélanger détruit les arguments de Gagnon. Il prétend s'y connaître puisqu'il a résidé au moulin pendant 14 ans. Il soutient de plus que le nouveau pont améliorerait le transport routier et le transport maritime car il faciliterait le chargement et le déchargement des navires. Au passage, il attaque les Harrower qui ont bloqué le passage pour aller sur la grève du côté est de la rivière. David Harrower veut bien riposter mais, ne parlant pas français et refusant de se servir d'un interprète, il quitte l'assemblée.

25. Arthur Fournier, *Mémorial*, Saint-Jean Port-Joli, 1923, p. 53.

26. Nive Voisine, *Histoire de l'Église catholique au Québec (1608-1970)*, Montréal, Fides, 1971, pp. 33-36.

27. ANQ. "Requête des habitants de Saint-Jean Port-Joli", *Procès-verbaux des grands-voyers*, carton de Saint-Jean Port-Joli, 30 janvier 1810.

28. ANQ, document intitulé "AM. j bte dissetimonville gran voidié pour le distri de québec", non daté, *Procès-verbaux des grands-voyers*, carton de Saint-Jean Port-Joli.

Finalement, le grand-voyer se rend aux désirs des requérants et décide de faire construire le pont demandé. Les Harrower n'ont pas dit leur dernier mot: le 19 janvier 1811, ils réussissent à empêcher l'homologation du procès-verbal devant la Cour des sessions de la paix ²⁹.

Augustin-Amable Bélanger ne se tient pas pour battu. Le 18 mars 1811, à titre d'inspecteur des chemins, il prend prétexte du

fait que la tâche de chacun des habitants dans l'entretien des ponts situés dans le premier rang n'est pas clairement définie pour faire venir le grand-voyer et lui suggérer de construire un nouveau pont ³⁰. La requête est lue sur le parvis de l'église, le 26 mai 1811, et le grand-voyer réunit les habitants à la salle publique du presbytère trois jours plus tard. Là, David Harrower soutient que le nouveau pont ferait tort au moulin et à la navigation, Jean-Marie Babin y voit une menace au chantier de construction de goélettes situé à l'embouchure de la rivière, Joseph Babin veut aller où il entend avec son "bâtiment", Joseph Gagnon s'inquiète des coûts et Zacharie Thibault

craint de voir ses "chevaux peureux" prendre le mors aux dents à la vue des grandes voiles des goélettes. Augustin-Amable et Jean-Marie Bélanger détruisent une nouvelle fois les arguments de leurs adversaires et le grand-voyer leur donne raison. Malheureusement pour les Bélanger, les Harrower obtiennent gain de cause une autre fois devant la Cour des sessions de la paix, le 19 juillet 1811 ³¹. D'après des notes préparées par le grand-voyer à cette occasion, les frères Harrower ont insisté sur le fait que Bélanger avait cessé d'être propriétaire, condition essentielle pour agir comme inspecteur, et qu'il se trouvait en conflit d'intérêts, étant lui-même

La distillerie Harrower aux Trois-Saumons (dessin de Joseph Bouchette)



29. ANQ. "Procès-verbal qui fixe et règle le changement du pont. . . , 15 novembre 1810", *Procès-verbaux des grands-voyers*, cahier 14, page 142 et ss.

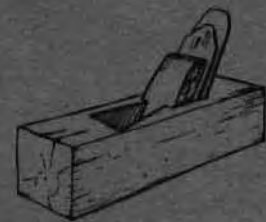
30. ANQ. "Requête d'Augustin Amable Bélanger. . . , 18 mars 1811", *Procès-verbaux des grands-voyers*, carton de Saint-Jean Port-Joli.

31. ANQ. "Procès-verbal qui fixe, règle et approuve le grand chemin du Roy. . . , 10 juin 1811", *Procès-verbaux des grands-voyers*, cahier 14, p. 162 et ss.

marchand et donc avantage par le nouveau pont qui aurait facilité le transport des marchandises entre sa maison et les quais de la rive ouest de la rivière. Bélanger

disait avoir résidé au moulin pendant quatorze ans: aurait-il donc été meunier ou fils de meunier avant que le seigneur ne loue le moulin aux Harrower contre qui Bélanger aurait alors eu une certaine animosité³²? Mais Bélanger n'a pas gagné et il faudra attendre plus d'un siècle avant que le pont ne soit déplacé au nord du moulin seigneurial.

Le seigneur de Gaspé ne semble pas s'être mêlé à ces querelles. Membre du Conseil législatif du Bas-Canada de 1812 à sa mort en 1823, il est à l'abri des revers de fortune et n'a pas besoin, comme plusieurs autres, d'exploiter ses censitaires: "Juste et libéral envers ses censitaires, il n'a jamais dans l'espace de quarante ans qu'il a géré ses seigneuries intenté une seule poursuite contre eux³³". De 1823 à 1842, son épouse, Catherine Tardieu de Lanaudière, gère la seigneurie dans le même esprit: "Pendant plus de cinquante ans, sa main charitable répandit à Saint-Jean Port-Joli ses bienfaits sur l'humanité souffrante; aussi méritait-elle à juste titre le nom de "mère des pauvres" que ses censitaires lui donnaient³⁴". Les habitants de Saint-Jean ne pourront certes pas s'en prendre au seigneur pour expliquer l'absence de terres disponibles pour établir leurs fils.



32. Nous avons cru bon d'insister sur cette "querelle de voirie" étant donné que personne n'en avait encore fait état et qu'elle nous renseigne sur l'activité maritime aux Trois-Saumons.

33. *La Gazette de Québec*, 17 février 1823, p. 2. On peut lire dans *Les Anciens Canadiens* (pp. 105-105) une anecdote peut-être romancée mais plausible où l'on découvre l'indulgence d'un seigneur de Saint-Jean envers ses censitaires.

34. *Le Canadien*, le 15 avril 1842. Philippe Aubert de Gaspé raconte qu'en l'absence de médecin, dont le plus près demeurait à dix-huit milles, il distribuait à cette époque des remèdes à ses censitaires (*Mémoires*, p. 316).

la fin d'un règne

le linge pour les pauvres; car c'était la règle établie par la tante Olivette: "Il ne faut jamais, disait-elle, donner du linge percé aux pauvres, car les pauvres ne raccommo- dent pas."

De son côté, M. de Gaspé disait: "Ne refusez jamais aux pauvres: il vaut mieux donner à dix pauvres, que de s'exposer à refuser à un bon".²



u milieu du XIX^e siècle, de nombreux événements modifient plusieurs aspects de la vie quotidienne des habitants de Saint-Jean Port-Joli.

Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871)



Le régime seigneurial est aboli en 1854, mais on ne peut dire que les habitants de Saint-Jean ont réclamé sa disparition comme l'ont fait les censitaires de plusieurs seigneuries. Philippe Aubert de Gaspé et son épouse ont suivi l'exemple du seigneur précédent. Après son emprisonnement pour dette et sa libération par une loi du Parlement en 1841¹, le seigneur vit retiré dans sa seigneurie partageant son temps entre les promenades sur son domaine, l'éducation de ses enfants et la rencontre de ses quelques amis.

Durant le reste de la veillée, M. de Gaspé se livrait à ses lectures favorites, pendant que les dames tricottaient, cou- saient, ou raccommoiaient

1. *Acte pour le soulagement de Philippe Aubert de Gaspé*, 18 septembre 1841.

2. Abbé H.-R. Casgrain, "Philippe Aubert de Gaspé", dans *Oeuvres complètes de l'abbé H.-R. Casgrain*, Tome deuxième, *Biographies canadiennes*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1885, p. 262.

D'après Philippe Aubert de Gaspé, le censitaire du district de Québec est, à cette époque, l'homme le plus libre de l'univers. Le cens et les rentes, fixés dans certains cas depuis plus de cent ans, ne pèsent pas lourd dans la poche du censitaire sur lequel le seigneur n'a d'ailleurs aucun pouvoir³. A Saint-Jean, les relations du seigneur avec ses censitaires sont excellentes depuis trois générations et, lors de l'abolition du régime seigneurial, les marguilliers décident, même si la loi prévoyait le contraire, que le dernier seigneur jouirait du banc seigneurial sa vie durant⁴.

La "mise à la retraite" du seigneur permet alors l'émergence d'un nouveau personnage public: le maire. Auparavant, le curé et le seigneur exerçaient plus ou moins les fonctions de premier citoyen. C'est en 1855 que les habitants de Saint-Jean Port-Joli se donnent un premier maire en la personne de Charles-François Fournier, arpenteur et député du comté⁵.

L'abolition du régime seigneurial n'a donc pas beaucoup de conséquence sur la vie quotidienne. Tel n'est cependant pas le cas de la construction du chemin de fer par la Compagnie du

Grand Tronc. Le premier train passe à Saint-Jean en 1858: il est tiré par une locomotive à vapeur, chauffée au bois⁶. Désormais, les voyages d'agrément ou d'affaires seront moins soumis aux conditions climatiques et la navigation aura un sérieux adversaire. Comparant les moyens de transport des années 1840 et ceux des années 1870, l'abbé Casgrain disait: "Aujourd'hui, comme dit le proverbe moderne, on ne voyage plus, on arrive⁷".

Côté navigation, on réclame des améliorations au havre du Trois-Saumons⁸ et la construction d'un quai au village qui a remplacé le Trois-Saumons comme centre d'activité: le seigneur en 1851⁹, le notaire Simon Fraser et le marchand Georges Blais en 1854-55¹⁰ et le Conseil municipal en 1857¹¹, adressent des pétitions en ce sens. Le premier tronçon du quai ne sera finalement construit qu'en 1877 par Lucien Legros¹².

Le progrès atteint aussi le domaine intellectuel. En 1843, il y avait six écoles à Saint-Jean, des écoles privées puisqu'elles n'étaient pas sous la juridiction des commissaires¹³. En 1861, l'inspecteur Crépault a onze écoles sous sa gouverne, soit deux

Susan Allison,
épouse de Ph. Aubert de Gaspé.



3. *Mémoires*, p. 410.
 4. *Anciens Canadiens*, p. 225, note 1.
 5. Quellet, *op. cit.*, p. 156.
 6. Arthur Fournier, *op. cit.*, pp. 304-312.
 7. Casgrain, *loc. cit.*, p. 240.
 8. *JALPC*, 1852-53, p. 753.
 9. *Ibid.*, 1851, p. 115.
 10. *Ibid.*, 1854-55, pp. 137-886.
 11. *Ibid.* 1857, p. 377.
 12. Arthur Fournier, *op. cit.*, p. 430.
 13. *JALPC*, 1843, app. Z.



Le chef de gare (Hospice Duval) et sa famille en 1899.

"écoles primaires supérieures" et une école dans chacun des neuf arrondissements. L'organisation scolaire qui durera environ cent ans est donc en place. Ces écoles accueillent 535 élèves apprenant la lecture, l'arithmétique, l'orthographe et la grammaire. Certains apprennent de plus la grammaire anglaise, la tenue de livres, le style épistolaire, l'histoire et la géographie, la musique vocale et instrumentale. L'instituteur gagne \$160.00 et les institutrices, de \$60.00 à \$144.00 par an. Outre les écoles, il y a une bibliothèque publique (fondée en 1847) qui contient 450 volumes¹⁴.

Il y a aussi l'Institut littéraire fondé en 1856 par les "professionnels" du Faubourg. En 1854, on compte quatre notaires: Simon Fraser, Thaddée Michaud, Némèse-Sylvestre Pelletier et Zéphirin Duval. Depuis 1849, il y a aussi un médecin en la personne de Salluste Roy. L'Institut littéraire de Saint-Jean devait comprendre une bibliothèque, un musée, une collection d'objets de géologie et une chambre de lecture, mais seule la bibliothèque a vu le jour¹⁵. Avec ses écoles, sa bibliothèque et son modeste institut littéraire, Saint-Jean était digne de compter dans ses rangs l'auteur des *Anciens Canadiens* (1864) et des *Mémoires* (1866).

La vie religieuse connaît aussi de considérables transformations. Le nouveau pasteur, Louis Parant (1843-1870), est doué d'un ca-

ractère différent de celui de "Messire Boissonnault". Il arrive, de plus, à une époque où le clergé québécois s'améliore en nombre et en qualité¹⁶ grâce, notamment, aux retraites ecclésiastiques. Aidé de quelques paroissiens, il fonde plusieurs associations et congrégations socio-religieuses (Société de la croix, pour la tempérance, en 1847, Confrérie du Très saint Coeur de Marie en 1848, Confrérie de la Sainte-Vierge et surtout la Société de tempérance¹⁷) dont les premiers membres se recrutent souvent parmi les notables du village. Ainsi, avec le concours de laïcs influents, le curé Parant reprend le contrôle d'une petite société qui avait fait preuve de peu de respect envers son prédécesseur. Dans le domaine de la tempérance, il a tellement de succès qu'il peut annoncer à son évêque, en 1856, que la paroisse n'a plus d'auberge "car le conseil municipal a prohibé la vente des boissons au détail" et qu'il ne reste que trois maisons qui "en vendent pour emporter¹⁸". Il est difficile de mesurer le progrès spirituel de la paroisse: Philippe Aubert de Gaspé estimait, pour sa part, (en 1866) que ses coparoussiens pouvaient "s'enorgueillir de ne le céder à aucune autre paroisse pour leurs vertus morales et chrétiennes¹⁹".

14. *Rapport du Surintendant de l'éducation pour le Bas-Canada pour 1861*, Québec, 1862, tableau D.

15. Arthur Fournier, *op. cit.*, pp. 219-235. Fournier soutient que ce projet se résuma à "une armoire dans la sacristie" et que cette "bibliothèque" s'améliora jusqu'en 1888 pour ensuite tomber en décrépitude.

16. Voisine, *op. cit.*, pp. 39-53.

17. On trouvera des détails sur les débuts de ces associations dans Ouellet, *op. cit.*, pp. 141, 144, 152, 156, 160.

18. *Ibid.*, p. 160.

19. *Mémoires*, p. 105.

Ces progrès institutionnels, techniques, intellectuels et religieux ne règlent cependant pas le problème majeur de Saint-Jean, celui du surpeuplement.

Les services (écoles, bureau d'enregistrement depuis 1841, médecin et notaires, etc) ne créent pas beaucoup d'emplois. Dans le secteur "industriel", c'est le marasme: la distillerie est disparue et, d'après le recensement de 1851 (incluant les troisième et quatrième rangs), un des deux moulins à farine ne fonctionne pas, de même que quatre des neuf moulins à scie; la tannerie est aussi inopérante²⁰. D'après Arthur Fournier, il se construit des goélettes et des bricks dans les années soixante sur le chantier de Lucien Legros, à l'emplacement actuel du quai²¹. On compte enfin, outre les métiers traditionnels (menuisiers, forgerons), deux fours à potasse, ceux de Frédéric Caron (un mille et demi à l'ouest de l'église) et de Johnny Jean, à la "station" tous deux disparus avant 1870 d'après Arthur Fournier²².

Dans ces circonstances, l'agriculture demeure l'activité principale d'une population qui, de 2563 en 1831, atteint 3496 personnes en 1851²³. Une nouvelle municipalité, Saint-Aubert, est fondée en 1857²⁴, mais cela ne

change rien aux données du problème: il y a encore 2975 personnes en 1861, à Saint-Jean seulement, soit, avec Saint-Aubert, 4300 personnes²⁵.

En l'absence de manufactures et d'industries de quelque importance, cette augmentation soutenue de la population ne peut qu'entraîner le morcellement des terres, phénomène décrit par l'avocat J.-N. Bossé en 1849:

Il n'y a pas une personne qui connaisse ce district, qui n'ait été frappé en descendant de Québec jusqu'à la Rivière-du-Loup, de la subdivision des terres. Toutes les paroisses de cette partie du pays sont défrichées depuis au-delà de 80 ans (...). Quelques mille jeunes gens ont cherché un débouché dans les pêcheries du Golfe, où ils sont employés pendant l'été, et le reste s'est établi dans les premières concessions, en subdivisant les vieilles terres; de là cette multitude d'emplacements qui bordent les deux ou trois premières concessions du fleuve et ce morcellement de tous les anciens biens; de là aussi la diminution

des richesses des habitants de cette côte qui avaient généralement quatre ou six arpens de terres de front, pendant que les propriétaires actuels n'ont généralement qu'un arpent de front et quelquefois moins. Dans les paroisses de St-Jean Port-Joli, de L'Islet et de St-Roch des Aulnets, autrefois si riches, on n'y trouverait pas, je crois, vingt habitans ayant un ancien bien de quatre arpens.

Tant que les bonnes récoltes ont duré, ces petites terres ont pu suffire aux besoins de leurs propriétaires, mais depuis environ dix ans le blé a manqué; pas une des paroisses de cet endroit n'a récolté pour nourrir la moitié de sa population qui s'augmente chaque année²⁶.

20. *Recensement des Canadas, 1851-1852*, vol II, pp. 310-315.

21. Fournier, *op. cit.*, p. 430.

22. *Ibid.*, p. 435.

23. *Recensement de 1851*, p. 122.

24. *Acte pour amender l'acte des Municipalités et des chemins du Bas-Canada de 1855, et pour ériger St-Aubert en une municipalité séparée*, 10 juin 1857.

25. *Recensement de 1861*, p. 88.

26. *JALPC, 1849*, appendice A.A.A.A.A.

Le recensement de 1851 confirme les dires de l'avocat Bossé: environ 70% des terres de Saint-Jean ont alors moins de 100 acres (donc moins de deux arpents de front). Près de 50% des terres font moins de 50 acres. Quant aux récoltes, l'auteur des *Anciens Canadiens* confirme de son côté qu'elles sont mauvaises depuis le milieu des années 1830, surtout en ce qui concerne le blé²⁷.

L'agriculture n'a pas beaucoup évolué au Québec. Les agriculteurs ne pratiquent pas la rotation des sols sur lesquels ils

ont depuis trop longtemps cultivé le blé. Nous ne possédons cependant pas de documents précis sur la situation agricole à Saint-Jean, mais on note dans les recensements une tendance à la hausse dans la culture de l'avoine et de la pomme de terre tandis que la culture du blé est à la baisse: le rendement de cette dernière céréale est de 5.7 boisseaux à l'acre en 1851. Les recensements de 1851 et 1861 indiquent que le nombre de chevaux par ferme est à la baisse depuis le début du siècle, que celui des vaches laitières augmente tandis que celui des moutons est relativement stable²⁸.

tionne à plein rendement, il le faut bien, puisque l'argent est rare. D'après le recensement de 1861, on produit à Saint-Jean, cette année-là, 9324 livres de laine, 2716 livres de lin et de chanvre, 5093 verges d'étoffe foulée, 6307 verges de flanelle et 2945 verges de toile. Les 79,926 livres de beurre sont aussi produites à domicile (car il n'y a pas de beurrerie) de même que 83,534 livres de sucre d'érable, 282 barils (de 200 livres) de bœuf, 417 barils de lard et 183 quarts de poisson. Plusieurs habitants tendent alors des pêches à anguilles. Il y a quarante-quatre "pêches à claies" en 1868: Damase Bernier, Lucien Legros et Frédéric Caron ont pris plus de 800 anguilles²⁹.

"Emilia", goélette de David Toussaint (vers 1910)

L'industrie domestique fonc-

L'équipement de la ferme ne s'est pas beaucoup amélioré. Une ferme québécoise modèle comprendrait à cette époque deux charrues de fer, une charrue à sous-sol, une charrue à semoir, deux paires de herses, un rouleau de chêne, trois tomberaux, deux brouettes, deux faux, douze faucilles, un moulin à battre (qui coûte presque aussi cher que tout le reste), une baratte à beurre (du type "à bâton" car la baratte à manivelle apparaîtra plus tard) et une presse à fromage³⁰. Peu de fermes de Saint-Jean possèdent cet équipement car il est décrit, rappelons-le, comme celui d'une ferme idéale.



Photo: collection privée

27. *Anciens Canadiens*, p. 111.

28. Nous devons être prudents dans l'évaluation du nombre de certains animaux car celui-ci est variable selon les saisons.

29. *Rapport annuel du Département de la Marine et des pêcheries, 1868*, Ottawa, Hunter, Rose et Lemieux, 1869, pp. 81-82.

30. *JALPC*, 1850, app. T.T., Témoignage de David Handyside, de Chambly.



Mécanisme d'un moulin à vent près de chez J.-H. Ouellet.

Certaines fermes de Saint-Jean possèdent cependant un instrument nouveau, le moulin à battre mû par l'action du vent ou par une force animale; il y a 43 instruments de ce type à Saint-Jean dès 1844³¹. Ce progrès technique, l'une des premières étapes de la mécanisation des fermes, entraîne cependant le

chômage. En effet, on pourrait probablement mettre dans la bouche du curé de Saint-Jean le témoignage du vicaire de Saint-Grégoire répondant, en 1849, à une circulaire de son évêque:

Depuis quelque sept ou huit ans, on promène dans nos campagnes des moulins à battre que l'on

transporte de grange en grange, et moyennant lesquels on fait en 4 ou 5 jours l'ouvrage de deux ou trois mois; une foule de pauvres qui gagnaient leur pain à cet ouvrage sont maintenant désœuvrés et crèvent de faim³².

31. *Récapitulation des retours du dénombrement des habitants du Bas-Canada...*, Montréal, Desbishire et Desbarats, 1846, p. 104.

32. *JALPC*, 1849, appendice A.A.A.A.A.

Récapitulons: la population augmente, les emplois non-agricoles sont rares, le territoire cultivable est restreint, les terres, petites, les récoltes, mauvaises et, en plus, le travail de la terre demande moins de bras. Que faire sinon chercher du travail ailleurs? Plusieurs habitants de Saint-Jean l'ont fait.

La route Elgin, commencée en 1849, permet de s'enfoncer dans les forêts qui couvrent le sud du comté et où seront fondées plus tard les paroisses de Saint-Damase, Tourville, Sainte-Perpétue et Saint-Pamphile. La société de colonisation, fondée en 1849 pour attirer des colons de l'Islet et de Kamouraska au Lac Saint-Jean, apporte de l'aide à ceux qui veulent bien répéter l'oeuvre de leurs ancêtres, mais certains ne peuvent même pas se payer une terre sur les immenses territoires de la Couronne³³. D'autres vont vers les villes mais ce n'est souvent qu'une étape avant de se diriger vers les États-Unis, attirés par les manufactures de la Nouvelle-Angleterre ou par les terres arables de l'Illinois ou du Michigan. Un enfant de la région, prédicateur de la tempérance qui sera plus tard excommunié, l'abbé Chiniquy, y attire

plusieurs de ses compatriotes.

Nous possédons malheureusement peu de statistiques précises sur le nombre d'habitants de Saint-Jean partis chercher fortune sur les terres de colonisation, vers les villes ou aux États-Unis entre 1845 et le début du XXe siècle. Il y en eut certes plusieurs milliers car, même si les taux de natalité et de mortalité varient peu, la population n'augmente pas mais diminue entre 1861 et 1871, passant de 2975 à 2436. Ensuite, elle augmente à 2622 en 1881 pour retomber et se maintenir entre 2000 et 2200 de 1891 à 1941. Calculons, approximativement, l'accroissement naturel (en soustrayant le nombre des sépultures de celui des naissances) dans les années 1850: il est de cent personnes. Réduisons-le à un minimum de soixante-dix individus et nous aurons, pour une période de quatre-vingts ans (1861 à 1941), un minimum de 5600 personnes ayant quitté Saint-Jean pour une destination ou l'autre³⁴.

Certains ont qualifié cet exode d'"hémorragie nationale": il s'agit plutôt d'une saignée bienfaisante dans les circonstances difficiles de la seconde moitié du XIXe siècle. La surpopulation de Saint-Jean Port-Joli et des paroisses de la région aurait pu créer des problèmes socio-économiques du type de ceux qui ont troublé la région du Richélieu et de Montréal en 1837-38.

33. *Ibid.*

34. Les données concernant la population sont tirées des recensements du Canada et des registres paroissiaux.

la belle époque



ous certains aspects, Saint-Jean Port-Joli est revenu à ce qu'il était un siècle plus tôt. La création de la paroisse de Saint-Aubert a réduit le territoire de Saint-Jean aux deux premiers rangs, soit à peu près ce qu'il y avait de défriché au début du XIX^e siècle. Sur ce territoire vivent un peu plus de 2000 personnes, l'exode vers les villes, les paroisses de colonisation ou les Etats-Unis entraînant hors de la paroisse un nombre de personnes à peu près égal à l'excédent des naissances sur les décès. Saint-Jean est au beau milieu d'une période de remarquable stabilité démographique dont témoignent, en 1891, trente-cinq maisons inhabitées¹.

Environ 75% de la population vit principalement de l'agriculture. La dimension des terres cultivées tend à augmenter de 1891 à 1921. Le cheptel moyen est

stable: un ou deux chevaux, quatre ou cinq vaches, même nombre de porcs. Seul le nombre de moutons diminue légèrement (sept ou huit par ferme). La superficie des grandes cultures évolue: en 1911, le blé a perdu de la popularité (5.3% de la surface des grandes cultures) au profit de l'avoine (32%) et du foin qui compte désormais pour 50% des grandes cultures. Les rendements augmentent: celui du blé passe de 6.3 à 10.6 boisseaux à l'acre, celui de l'avoine de 8.9 à 18.0, celui du foin de 0.9 à 1.3.

Certains agriculteurs peuvent maintenant compter sur une faucheuse encore rudimentaire, une moissonneuse-javeleuse, un moteur à essence pour actionner le moulin à battre² mais la grande nouveauté de l'époque est la beurrerie qui, à l'origine, fabrique aussi du fromage. Les premiers établissements de ce genre appartiendraient à Edouard Vaillancourt et Jean-Baptiste Saint-Pierre vers 1895³. En 1900, les propriétaires de beurreries sont Vaillancourt et Gilbert Jean et il n'y a plus de fromagerie⁴.

Saint-Jean peut donc s'orienter sur la voie de l'industrie laitière. Par ailleurs, Louis Lapointe, de la Côte Deschênes, Joseph Gagnon, de la "station" de Trois-Saumons, et Elie Deschênes se risquent dans le domaine de l'apiculture⁵; d'autres cultivent

1. A moins d'indications contraires, les données statistiques sont tirées des recensements décennaux du Canada.
2. Arthur Fournier, *Mémorial*, pp. 452-453.
3. *Rapport de la Société d'industrie laitière pour 1895*, p. 37.
4. *Rapport de la Société d'industrie laitière pour 1900*, pp. 297 et 323.
5. Fournier, *op. cit.*, pp. 457-459.

des vergers "dont on s'est beaucoup occupé depuis cinquante ans"⁶. Les propriétaires d'érablières disposent maintenant de chaudières en fer blanc pour remplacer les récipients de bois ou d'écorce et l'évaporateur se substitue progressivement au chaudron pour "faire bouillir"⁷. Les "pêches à anguilles", selon Fournier, sont toutefois moins nombreuses et moins rentables⁸.

Certains agriculteurs de Saint-Jean suivent l'exemple de leurs compatriotes en se donnant les institutions propres à les aider. Ils fondent une mutuelle d'assurance-incendie en 1892⁹ et, vers la même époque, un cercle agricole qui groupe 85 agriculteurs en 1895¹⁰: ce cercle achète des instruments et des grains de semences et organise des concours agricoles. Des agriculteurs de Saint-Jean peuvent aussi faire partie de la Société d'agriculture du comté de L'Islet qui joue le même rôle que le cercle agricole local sur une autre échelle. Le "beurrier" de Saint-Jean, quant à lui, est membre de la Société d'industrie laitière¹¹.

Il s'en faut cependant pour que l'agriculteur de Saint-Jean trouve grâce auprès des spécialistes. Le missionnaire agricole Edouard Martin les a observés d'un oeil critique et il fait part de ses observations, en 1903,

au conférencier agricole Jean-Charles Chapais:

Les gens de Saint-Jean sous le rapport des industries agricoles comme sous bien d'autres, du reste, sont pour le plus grand nombre réfractaires au progrès. . . C'est encore en bien des endroits le culte absolu des vieilles méthodes, des vieilles routines, de tout ce qui est le plus propre, en un mot, à paralyser, à décourager, devrais-je dire, les efforts de ceux qui voudraient arriver à quelque chose car pour être juste, il y a aussi de ce monde-là à Saint-Jean bien que l'ensemble soit plutôt de la classe des arriérés.

Et la chose qui, à mon sens, contribue davantage à amener ce désastreux résultat, c'est le manque de soins que l'on donne en particulier à l'industrie laitière. . . Ainsi, les gens de Saint-Jean ont, pour la plupart, un très mauvais système de rotation sur leurs terres, ne veulent point du tout semer de graines et le résultat c'est que les terres s'appauvrissent. . .

6. *Ibid.*, pp. 463-465.

7. *Ibid.*, pp. 460-462.

8. *Ibid.*, pp. 465-468.

9. *Ibid.*, pp. 383-384.

10. *Rapport du Commissaire de l'Agriculture. . . pour l'année 1895-1896*, pp. 98-99.

11. *Rapport de la Société d'industrie laitière pour 1895*, p. 37.



L'embouchure de la rivière Trois-Saumons à l'époque des Pricé.

Photo: collection privée

En 1900, Saint-Jean compte toujours un médecin et quatre notaires (dont le registraire) : trois de ces derniers décéderont avant la fin de 1900. Le transport maritime occupe encore quelques habitants de Saint-Jean, mais les pilotes qui s'adonnent au cabotage sont moins nombreux qu'au siècle dernier alors qu'un navire à vapeur, en plus des voiliers, fréquentait le quai de Saint-Jean Port-Joli deux fois la semaine transportant des marchandises et des voyageurs¹⁷. La faveur des voyageurs va maintenant au chemin de fer.

Le moulin à carder de Cyprien Ancill est passé au feu vers 1890¹⁵. Quant aux fours à potasse et aux fours à chaux (ces derniers, propriété de Frédéric Caron et des frères Francis et Alexandre Bourgault), ils sont disparus¹⁶. Fils du constructeur Lucien Legros, Albert Legros ne fabrique plus que des chaloupes.

Il y aurait bien aussi un mot à dire sur la question des engrais qui s'entassent depuis des années derrière certaines granges et de la mauvaise sélection des animaux, des vaches laitières et des grains de semence en ces mêmes endroits¹².

Cette lettre pessimiste est vraisemblablement celle d'un idéaliste qui reconnaît toutefois qu'un certain nombre d'agriculteurs se sont améliorés.

Les entreprises de transformation des matières premières sont encore peu nombreuses. Il y a bien sûr une entreprise d'envergure établie vers 1900 sur l'emplacement de la distillerie Harrower : c'est le moulin des Pricé Brothers. Le bois y est acheminé par la rivière Trois-Saumons sur laquelle se pratique la drave. Ce moulin emploie une centaine d'hommes pendant trois ou quatre mois par année¹³. A part cela, il n'y a que des entreprises à caractère artisanal qui emploient peu de monde. Aux Trois-Saumons, l'ancien moulin à farine seigneurial est doublé d'un moulin à carder et d'un atelier de planage. Il y a un autre atelier de planage à l'est du village, établi vers 1898, propriété des Chouinard. Amédée Lauren-

12. Archives du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, lettre de Edouard Martin à J.-C. Chapuis, 12 janvier 1903.
 13. Fournier, *op. cit.*, p. 442.
 14. Ministère des Affaires municipales, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles. Comté municipal de L'Islet*, 1938, pp. 63-65.
 15. Dans son *Mémoire*, Arthur Fournier a donné la liste des incendies majeurs dont il a eu connaissance (pp. 374-382).
 16. Fournier, *op. cit.*, pp. 433-439.
 17. Gérard Ouellet, *Ma Paroisse*, pp. 198-199.



Salluste Duval (1852-1917)



Arthur Duval (1847-1917)

De nouveau, les touristes sont nombreux à Saint-Jean durant l'été. Renouant avec la tradition, celle des pèlerins qui visitaient Saint-Jean avant l'abolition de la Saint-Jean-Baptiste (en 1810), de nombreuses familles viennent passer une partie de l'été à Saint-Jean. Nul doute que plusieurs de ces touristes sont des anciens de Saint-Jean ou des enfants des exilés de la fin du XIXe siècle. Certains logent chez des parents: c'est le cas des docteurs Salluste et Arthur Duval qui passent les vacances chez leur père, le notaire Zéphirin Duval. Après la mort de ce dernier, ils se feront construire chacun une maison d'été vers 1910, le premier au pied de la côte de Saint-Aubert, le second, dans le "bocage du curé", dans la "route de la station"¹⁸. D'autres logent à l'Hôtel Caron, au Castel et, plus tard, à l'Hôtel Touriste. Ces visiteurs saisonniers apportent un peu d'argent dans la paroisse, celui que gagnent les employés d'hôtels et les voituriers, celui qui reste dans les mains des agriculteurs lorsque les touristes (qu'il faut bien nourrir pendant leur séjour) repartent avec des produits agricoles, beurre ou sucre d'érable. En plus de leur argent, les touristes apportent à Saint-Jean des modes de la ville qui ne plaisent pas au curé, ni à

Fournier d'ailleurs qui compare les estivants à des "volailles déplumées"¹⁹.

L'établissement d'une succursale de la Banque Provinciale à Saint-Jean en 1905 témoigne d'une certaine prospérité. Cette première institution financière est ouverte par Gustave Verreault (maire et registrateur) dans le même édifice que le bureau d'enregistrement²⁰. Il y a d'autres signes de progrès et de prospérité: Salluste Duval installe des appareils téléphoniques, les premiers à Saint-Jean, qui relient les maisons de son père, de son cousin, le notaire Verreault, de son cocher, Philéas Chamard, de madame Valérie Anctil-Tessier, de son frère, le chef de gare Hospice Duval, et du marchand Alfred Blais de Saint-Aubert²¹. Plus tard, il en installera un dans sa propre maison qui sera aussi pourvue de l'eau courante et d'un cabinet d'aisance moderne²². Dans certaines autres maisons de Saint-Jean, les "poêles à miroirs" remplacent progressivement les anciens poêles à deux ou trois "ponts"²³. Les voitures à la mode au XIXe siècle, l'aristocratique calèche, le populaire "quatre-roues" et le "cab-à-rouet" des "jeunesses", subissent le même sort au profit des "Phétons", des "Mikado" et des "Sorré" manufacturés en Onta-

18. Fournier, *op. cit.*, pp. 157-159. La maison d'Arthur Duval est passée plus tard aux mains de sa nièce, Léonora Castonguay; celle de Salluste, à Emile Chouinard dont la mère était cousine du docteur Duval.

19. *Ibid.*, pp. 491-492.

20. *Ibid.*, pp. 425-428.

21. Ouellet, *op. cit.*, p. 319.

22. Fournier, *op. cit.*, pp. 158-159.

23. *Ibid.*, pp. 470-471.

rio²⁴. Le règne de ces voitures sera cependant de courte durée car, déjà, en 1906, deux automobiles passent à Saint-Jean: la première, de facture domestique, appartient à un Bélanger de Montmagny et la seconde est une authentique Ford construite aux États-Unis²⁵. En 1917, il y aura suffisamment de voitures automobiles à Saint-Jean pour organiser une bénédiction sur la place de l'église. Enfin, le maire et ses conseillers disposent, depuis 1876, d'une salle municipale pour tenir leurs assemblées²⁶.

Au niveau paroissial, le plus important progrès concerne la pratique religieuse. La première communion se fait à cinq ans à partir de 1910 (elle se fera à sept ans plus tard), de telle sorte que le nombre de communions distribuées annuellement passe de 15,000 en 1908 à 50,000 en 1936²⁷. Alors qu'on avait "une ou deux grand'messes la semaine" vers 1875-1880, il y en a maintenant "cinq, huit et même douze"²⁸. Des Confréries nouvelles se sont ajoutées à celles créées par le curé Parant: le Tiers-ordre en 1885, les Dames de Sainte-Anne en 1888, les Dames du Saint-Sacrement en 1898 et la Confrérie du Saint-Rosaire en 1903²⁹. Une fois par année, le "Sainte-Croix" amène les paroissiens de Saint-

Jean à Sainte-Anne de Beupré: ce pèlerinage est tout autant une dévotion religieuse qu'une rencontre sociale, surtout durant le voyage de retour. La Société de tempérance est active: 825 personnes "s'enrôlent" sous sa bannière en 1907 et, à la même époque, le Conseil municipal supprime la licence du débit de boisson (le seul à Saint-Jean) qui attirait les ivrognes des comtés de L'Islet et de Kamouraska³⁰. Enfin, au strict point de vue matériel, le nouveau presbytère (construit en 1872) est encore jeune de même que l'orgue et le cimetière, tous deux inaugurés en 1883.

*La bénédiction des automobiles
(8 août 1917)*



24. *Ibid.*, pp. 474-475.

25. *Ibid.*, pp. 488-490. Fournier ajoute que le premier avion passera dans le ciel de Saint-Jean en 1919.

26. *Ibid.*, pp. 423-424.

27. Ouellet, *op. cit.*, pp. 274 et 276.

28. Fournier, *op. cit.*, p. 53.

29. Ouellet, *op. cit.*, pp. 219, 233 et 245.

30. *Ibid.*, p. 258.

Dans les années 1870, le curé Lagueux avait fait des pressions pour obtenir la construction d'un couvent près de l'église. C'est son successeur, le curé Frenette, qui en verra la réalisation en 1903. Au mois d'août, des religieuses d'origine française arrivent à Saint-Jean. Les Soeurs de Saint-Joseph-de-Saint-Vallier assureront l'enseignement aux 95 enfants d'âge scolaire du village. L'arrivée de ces religieuses touche la sensibilité des gens de la paroisse, car elles ont été chassées de leur pays par les lois anticléricales³¹.

Elles arrivent cependant dans une paroisse menacée par un "schisme". Soixante ans après une tentative infructueuse, on tente encore de créer une pa-

roisse distincte aux Trois-Saumons. Les résidents de cet endroit ont leur propre gare et deux bureaux de poste, l'un au "bord de l'eau", l'autre au deuxième rang: ils demandent maintenant une église qu'ils partageraient avec des résidents de l'extrémité est de l'Islet. Une contre-requête complique la situation mais l'évêque estime finalement que cette paroisse ne peut faire vivre un curé vu son territoire et sa population. La fermeture du moulin Price en 1918 lui donnera raison³². L'année suivante, madame Arthur Caron fera construire, à ses frais, un oratoire qui servira de lieu de pèlerinage en l'honneur de Sainte-Anne³³, et il ne sera plus question de démembrement de la paroisse.

La période qui va de 1870 à 1914 a été qualifiée de "belle époque"³⁴. Certes, on note certains progrès dans de nombreux secteurs d'activité, mais peut-on vraiment qualifier ainsi une période pendant laquelle de nombreux habitants de Saint-Jean quittent leur paroisse natale parce que le développement économique se fait attendre? Il semble que l'expression "belle époque" a été appliquée rétroactivement à cette période qui a précédé les deux guerres mondiales (1914-1918 et 1939-1945) et la crise économique des années trente.

Banque provinciale et bureau d'enregistrement (vers 1905)



Photo: collection privée

31. *Ibid.*, pp. 242-250.

32. *Ibid.*, pp. 259-261, 270-272.

33. *Ibid.*, pp. 287-288,

34. *Ibid.*, p. 235.

la naissance d'une capitale



L'apparition, au tournant du siècle, du moteur à essence, de l'automobile et du téléphone laissait entrevoir de nombreuses transformations de la vie quotidienne des habitants de Saint-Jean. Ces nouveautés étaient cependant des biens de luxe inaccessibles à la majorité.

Une génération plus tard, les véhicules automobiles révolutionnent les modes de transport traditionnels. L'automobile est encore un luxe que peu de personnes peuvent se payer. D'ailleurs, elle n'est utilisable que pendant huit mois: avant la guerre 1939-45, les routes ne sont pas entretenues durant l'hiver et une bonne partie du printemps sans compter que, durant cette même guerre, l'essence et les pneus sont rationnés.

Toutefois, le transport des marchandises par camion porte

un dur coup au transport ferroviaire et au cabotage. Trois services réguliers de camionnage, dont celui de Xavier Bélanger, desservent la municipalité de Saint-Jean en 1938: ils transportent des marchandises générales de Québec deux ou trois fois par semaine¹. De plus, plusieurs commerçants, en gros ou en détail, passent régulièrement dans la municipalité, y laissant pâtisseries (David, Vachon et Vaillancourt), fruits et légumes (Blais et Proulx), eaux gazeuses (Coca-Cola et Fortier), crème glacée (Fortier et Bernier), pain (Picard), viandes (Thibault et Duval), épicerie (Bouchard), tissus et vêtements (Isaac Harris) et les produits Familex, sans compter les produits pétroliers qui sont à l'origine même de cette révolution des transports².

Le camionnage "ruine presque complètement la navigation et fait diminuer sensiblement le transport des marchandises générales par chemin de fer³". Le quai des Trois-Saumons est abandonné depuis le milieu des années trente (à la suite de la cessation des activités de Price Brothers), celui du village ne reçoit plus de voyageurs et la gare en accueille de moins en moins à la suite de l'inauguration, en 1927, du service d'autobus Lemelin; la ligne Lévis-Rivière-du-Loup effectue deux aller-retour par jour de mai à décembre⁴.

1. Ministère des Affaires municipales, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles*. Comté municipal de L'Islet. Québec, 1938, p. 67.

2. *Ibid.*, pp. 67-68.

3. *Ibid.*, p. 67.

4. *Ibid.*

Le transport routier exige des routes de meilleure qualité. Les travaux de réfection de la "transcanadienne" ainsi que la construction de nouveaux ponts sur les rivières Trois-Saumons et Port-Joli entraînent la présence, aux Trois-Saumons, d'une usine de préparation de l'asphalte et d'un concasseur de pierre, deux installations mises en place en 1937 et disparues peu de temps après la fin des travaux⁵.

La route, grâce à l'invention du moteur à essence, a pris sa revanche sur le chemin de fer et le "chemin qui marche".

Le moteur à essence est largement utilisé sur les fermes, mais il n'a pas encore entraîné une mécanisation qui ne se manifestera vraiment que durant les années cinquante par l'apparition du tracteur auquel on adaptera la faucheuse et la presse à foin. En 1956, la moitié des fermes seront pourvues d'un tracteur⁶.

Au village, comme sur les fermes, c'est l'électricité qui représente le progrès technique. Dans la deuxième quinzaine du mois d'août 1925, le courant avait "circulé" dans les fils installés par la compagnie "Quebec Power"⁷. En 1945, l'électricité éclaire le chemin du "bout des Bour-

gault", puis le village⁸. Entre temps, elle éclaire les maisons, fait fonctionner quelques appareils radio dont le premier, selon Arthur Fournier, a été acheté et mis en opération par Josaphat Chouinard en 1923⁹. Sur les fermes, l'électricité permet l'utilisation des trayeuses mécaniques: presque toutes les fermes en seront pourvues en 1956.

Cette dernière innovation apparaît au bon moment car les agriculteurs de cette époque (ils ne sont plus qu'environ 200 en 1940, deux fois moins qu'un siècle auparavant) s'intéressent de plus en plus à l'industrie laitière. Le nombre de vaches laitières par ferme augmente progressivement: six en 1931, sept en 1941, neuf en 1951. Les agriculteurs, pour nourrir ce bétail, réservent de plus en plus d'espace à la culture du foin au détriment du blé et des pommes de terre. De meilleures techniques et un meilleur outillage permettent d'améliorer le rendement du blé, de l'avoine et du foin. Conséquence d'un nombre décroissant d'agriculteurs, la superficie moyenne disponible pour chacun atteint 84 acres en 1937¹⁰.

5. *Ibid.*, p. 65.

6. A moins d'une indication contraire, les statistiques sont tirées des recensements décennaux.

7. Gérard Ouellet, *Ma Paroisse*, p. 298.

8. *Ibid.*, p. 316.

9. Fournier a dactylographié ce renseignement sur un bout de papier inséré dans son *Mémorial*. Cet appareil aurait donc fonctionné avant l'arrivée du courant électrique?

10. Ministère des Affaires municipales, *op. cit.*, p. 57.

Une centaine de cultivateurs exploitent des érablières à Saint-Jean même ou à l'extérieur de la paroisse. Ils produisent, en 1937, 2000 gallons de sirop et 25,000 livres de sucre¹¹. Saint-Jean compte aussi une vingtaine d'éleveurs de renards argentés¹² et cinq ou six cultivateurs spécialisés dans la culture maraîchère¹³.

La répartition des métiers et professions donne à Saint-Jean un visage très différent de celui qu'il avait un siècle plus tôt. En 1937, il n'y a plus que deux notaires et un médecin, mais le commerce de détail occupe environ quatorze familles qui y trouvent leur gagne-pain, onze autres tenant un petit commerce à titre d'occupation secondaire. Saint-Jean compte six cantonniers, une dizaine de marins, trois camionneurs et autant de "chauffeurs" de taxi. Outre les quinze menuisiers, les cinq forgerons, deux cordonniers, le boulanger et son aide, il y a trois garagistes, quatre médecins, deux plombiers, deux ferblantiers, un coiffeur et un horloger¹⁴.

Le secteur "industriel" est toujours, en 1937, le parent pauvre de l'activité économique de Saint-Jean. La beurrerie d'Alfred Dubé dessert 115 "patrons" et produit 83,000 livres de beurre dont plus de la moitié est acheminée vers Québec. Achille Hudon exploite, aux Trois-Saumons,

une meunerie dont la production diminue, une carderie sans avenir (vu la diminution notable du nombre de moutons) et un petit atelier de planage qui a pour concurrent le moulin d'Herménilde Chouinard. L'atelier de menuiserie d'Amédée Laurendeau a fabriqué quinze portes et soixante chassiss en 1937: il avait produit le double avant 1930. La fabrique de cercueils manque de main-d'oeuvre même si Xavier Dubé est disposé à engager des chômeurs qui reçoivent "du secours direct". Les possibilités de développement des tanneries



Le transport du lait: Gaudias Poitras vers 1925.

11. *Ibid.*, p. 59.

12. *Ibid.*, p. 60.

13. *Ibid.*, p. 59.

14. *Ibid.*, pp. 56-57.

de Camille Couillard et de Emile Boucher "semblent à peu près nulles", le charron Jos. Caron est plus un artisan qu'un industriel tandis que son collègue Cyprien Bourgeault a connu de meilleurs jours, vers 1930, alors qu'il employait une dizaine d'hommes, fabriquait 400 à 500 voitures par année et les vendait

entreprise est lié à celui de l'élevage des renards, qui a déjà cessé de progresser en 1937¹⁵.

L'avenir de Saint-Jean ne repose pas sur ces activités économiques en perte de vitesse mais, pour une bonne part, sur des entreprises nouvelles comme cette usine de meubles mise sur pied par Léon et Jean-Baptiste Toussaint en 1939. Par la suite, en 1945, une fabrique d'accessoires de beurreries est construite. Cette manufacture sera un échec, mais l'usine abritera plus tard (1950) Rousseau Métal et, tout près, Joseph Gagnon cessera de préparer sa "moulée à renard" pour fabriquer divers objets en matière plastique.

Mais après avoir vu disparaître, en moins d'un siècle, deux entreprises qui auraient pu lui apporter la prospérité (la distillerie Harrower et le moulin Price), Saint-Jean Port-Joli vit, inconsciemment peut-être, les débuts de son véritable essor. Quelques paroissiens, doués de talents artistiques et d'ingéniosité, commencent durant la crise à offrir aux passants divers objets sculptés sur bois, des voiliers miniatures, des ouvrages issus du métier à tisser.



Les premiers élèves de Médard et Jean-Julien Bourgeault (1940-41)

de Québec à Matane; en 1937, quatre ans après l'incendie qui a détruit son atelier et menacé une partie du village, il n'emploie que deux hommes et produit une trentaine de "sleighs". Deux autres établissements, d'un type pourtant nouveau, sont déjà en déclin, soit l'entreprise de mise en conserve des légumes de madame F.-G. Ouellet (3,500 boîtes vers 1934, 200 en 1937) et une "usine" produisant des "rations équilibrées" pour les renards et appartenant à Jos. Gagnon. Le sort de cette dernière

15. *Ibid.*, pp. 62-65.

Les artisans les plus connus sont les frères Médard, André et Jean-Julien Bourgault, réunis en 1931 dans le même atelier. Médard sculpte déjà depuis quelques années. En fait, le travail du bois est une tradition dans sa famille (dont le père est menuisier-charpentier), en particulier du côté de sa mère Emélie Legros. Le grand-père de Médard, Lucien Legros, était charpentier de navire et son arrière-grand-père, gendre du menuisier Eucher Tremblay, était aussi le neveu du sculpteur et statuaire Amable Charron qui a décoré plusieurs églises du Bas-du-Fleuve. En 1932, alors que Médard Bourgault expose à Toronto, son vieil oncle Albert Legros présente, à l'Exposition de Québec, un superbe trois-mâts miniature¹⁶.

Les sculptures des Bourgault, les voiliers des Leclerc et le tissage des Chamard font école. Dès 1945, une soixantaine de résidents de Saint-Jean tirent leur gagne-pain de l'artisanat¹⁷. En plus de créer des emplois directement, l'artisanat place Saint-Jean sur l'itinéraire des touristes. L'équipement hôtelier s'enrichit de l'Auberge du Faubourg et de l'Hôtel Port-Joli. Déjà durant l'été 1937, des autobus s'arrêtent chaque semaine pour permettre aux touristes américains de se restaurer et de visiter les ateliers Bourgault¹⁸.

L'artisanat est, sans nul doute, à l'origine de la croissance démographique de Saint-Jean. En 1941, la population n'est cependant que de 2180 habitants. Les enquêteurs du ministère des Affaires municipales notent en 1937 que plusieurs journaliers ont quitté Saint-Jean durant la crise, de même que des fils de cultivateurs qui n'avaient pas de terre à exploiter¹⁹.

Photo: collection privée



Les débuts de l'Auberge du Faubourg (vers 1937)

16. *La Presse*, 31 août 1932.

17. Ouellet, *op. cit.*, p. 302.

18. Ministère des Affaires municipales, *op. cit.*, p. 67.

19. *Ibid.*, p. 55.

épilogue



Logiquement, un septième portrait devrait présenter Saint-Jean Port-Joli au milieu des années soixante-dix, tel que nous le connaissons aujourd'hui. Mais ce n'est plus de l'histoire et ceux qui veulent se donner la peine d'observer ce qui se passe autour d'eux peuvent aisément dresser leur propre portrait et le comparer avec ceux qui précèdent en tentant d'expliquer les changements qui se sont produits.

Ces changements sont surtout attribuables aux nouveaux modes de transport et de communication ainsi qu'à de nouvelles sources d'énergie. Jusqu'aux dernières années du XIXe siècle, les seuls modes de transport étaient les navires, le chemin de fer (depuis 1858 seulement) et le transport routier en voiture à cheval. La force de l'homme, de l'animal (pour le transport et les travaux agricoles), de l'eau (pour le moulin à farine) et, parfois, du vent (pour le moulin à battre) étaient les seules sources d'énergie utilisables.

Depuis le début du siècle, de nombreuses inventions ont complètement transformé la vie quo-

tidienne de Saint-Jean Port-Joli tout comme celle des autres villes et villages de la province. De nouvelles sources d'énergie, le moteur à essence et l'électricité, ont entraîné une révolution au niveau des modes de transport (l'automobile, le camion, l'autobus et le tracteur) et de communication (la radio et la télévision s'ajoutant au téléphone). Ces innovations ont modifié les conditions de travail des agriculteurs et des ouvriers, créé de nouveaux emplois, donné naissance à de nouveaux loisirs.

Saint-Jean vit à l'heure du XXe siècle mais il a trouvé sa vocation, deux cent cinquante ans après l'arrivée des premiers colons, dans une activité très simple où se manifeste d'abord, avant la technique et la mécanisation, le génie créateur de l'artisan.

LISTE DES ABREVIATIONS

ANQ	Archives nationales du Québec
Ibid. (Ibidem)	Au même endroit
JALPC	Journaux de l'Assemblée législative de la province du Canada
JCABC	Journaux de la Chambre d'assemblée du Bas-Canada
Op. cit. (Opere citato)	Dans l'ouvrage cité
RAPQ	Rapport de l'archiviste de la province de Québec

EXTRAIT DU REGISTRE des baptêmes, mariages et sépultures de la Paroisse
de SAINT-JEAN PORT-JOLI, pour l'année mil huit cent soixante quinze.

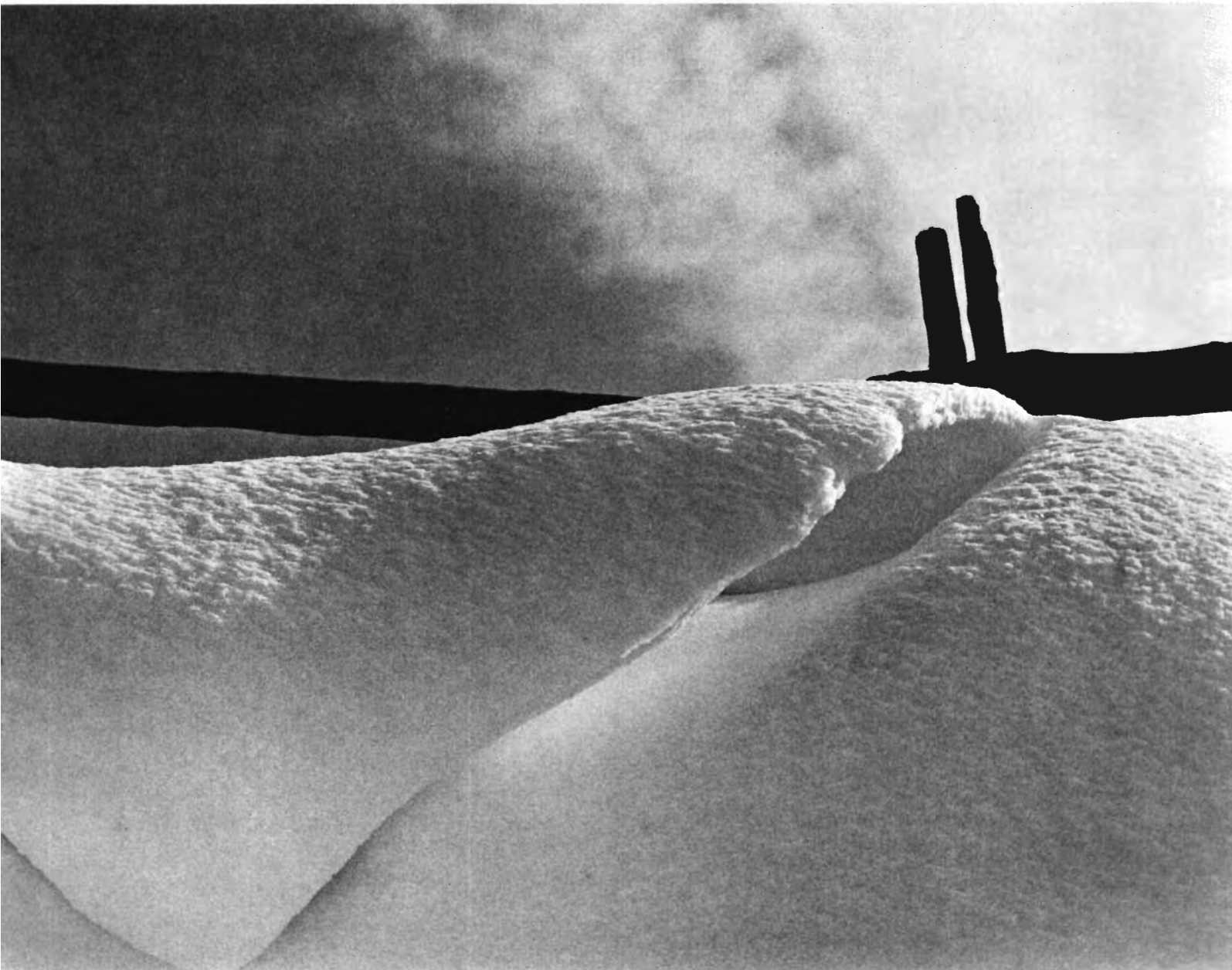
Le premier Février mil huit cent soixante quinze, nous soussigné avons inhumé dans l'église de cette paroisse sous le tombeau qui se trouve le corps de Philippe Joseph Hubert de Gaspi, veuf, ancien Seigneur de Saint-Jean Port-Joli, de St. Hubert d'autre nom, femme Suzanne Allison, âgée de vingt-neuf ans courant à l'époque de quatre-vingt-cinq ans et trois mois. Furent présents à l'inhumation
L'Honorable Jacques Anderson Stuart, l'Honorable Charles Alloué, leur Suppléant de Saint-Jean Port-Joli, Alfred Hubert de Gaspi, sous-secrétaire, Jacques Hubert Guyon, Notaire, Messieurs Thomas Hubert de Gaspi et plusieurs autres parents et amis ainsi qu'un grand nombre de gens de bien qui ont signé au bas.

(Signé) J. Stuart	J. G. Barreault	Président Dube
C. Alloué	J. D. Durois	D. Hubert de Gaspi
Richard Alloué	J. Pelletier	Pierre Dube
Doc. G. Anderson	J. B. Dumais	M. Hubert de Gaspi
A. V. Fraser	Not. J. G. G.	Symonthe Guyon
	F. H. G.	Thomas de Gaspi
		Philippe de Gaspi

Lequel EXTRAIT, NOUS soussigné de St-Jean Port-Joli, soussigné, certifions être vrai et conforme au registre original déposé dans les archives de la cure de St-Jean Port-Joli. Expédié à St-Jean Port-Joli, le sixième du mois de Mars mil huit cent soixante quinze.

Doc. J. G.

habitat
naturel



La maison Dubé aurait été
construite avec le bois de la
première chapelle.



Photo Conrad Foussaint



Maison Maxime Saint-Pierre, à l'ouest du village. Au moment de la conquête, en 1759, elle abritait les quartiers généraux de la milice du Bas-Canada.

Maison Jean-Emile Ouellet, à l'est du village. En 1759, cette maison aurait été épargnée des flammes.



Maison construite par le curé Boissonnault, vers 1842. Aujourd'hui, l'Auberge du Touriste.



Photo: collection privée

116

Maison Gustave Verrault vers 1905. Construite vers 1870, elle fut acquise par le notaire Emile Dechêne qui l'habite encore.



Photo: collection privée



Maison Barthelemy Chouinard.



Maison Ernest Fortin, située à l'endroit de la Caisse Populaire actuelle. Celui-ci avait acquis de Narcisse Duval, le droit de percevoir les rentes seigneuriales, c'est pourquoi, il se faisait appeler "seigneur".

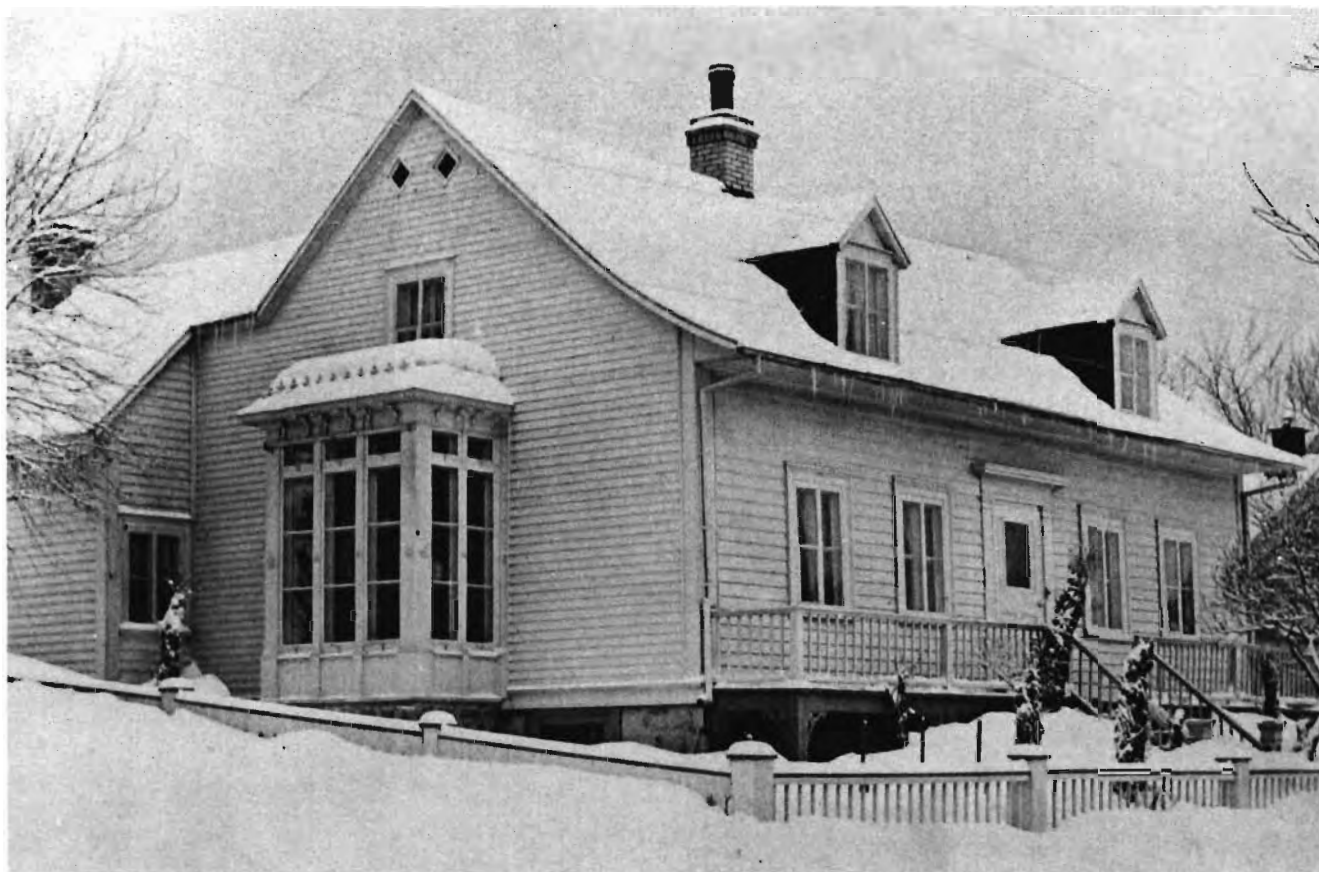


Photo: collection privée

Maison de Mme Valérie Anctil Tessier.

Bureau de poste de 1896 à 1911,
dans la maison Joseph Pelletier.
Située entre l'Auberge du Touriste
et la résidence actuelle du docteur
Fernand Lizotte.

118



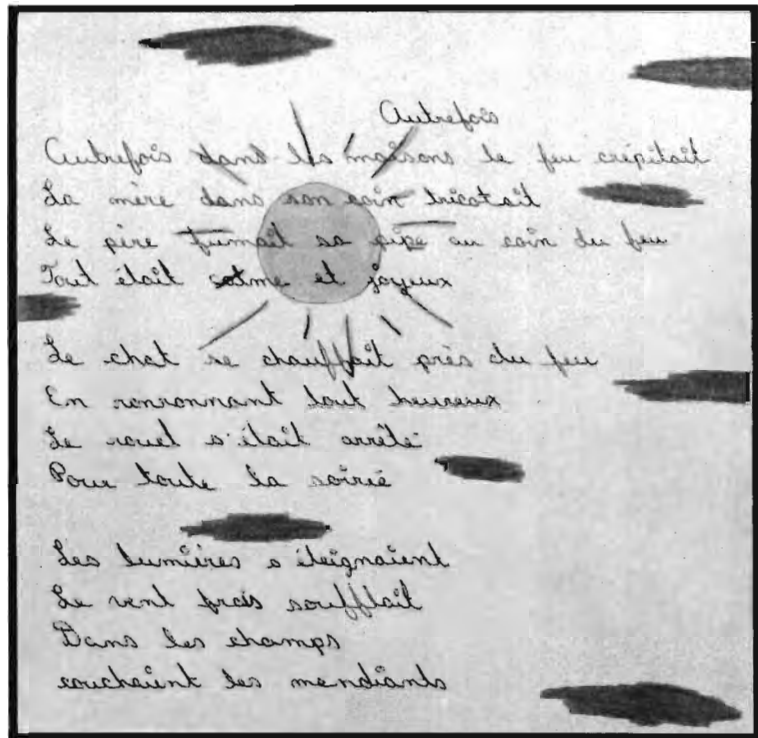
Photo: collection privée

Photo Conrad Toussaint



Bâtiment de ferme Gérard Bois.

Véronique Saint-Pierre, 13 ans



Maison Guy Robichaud.

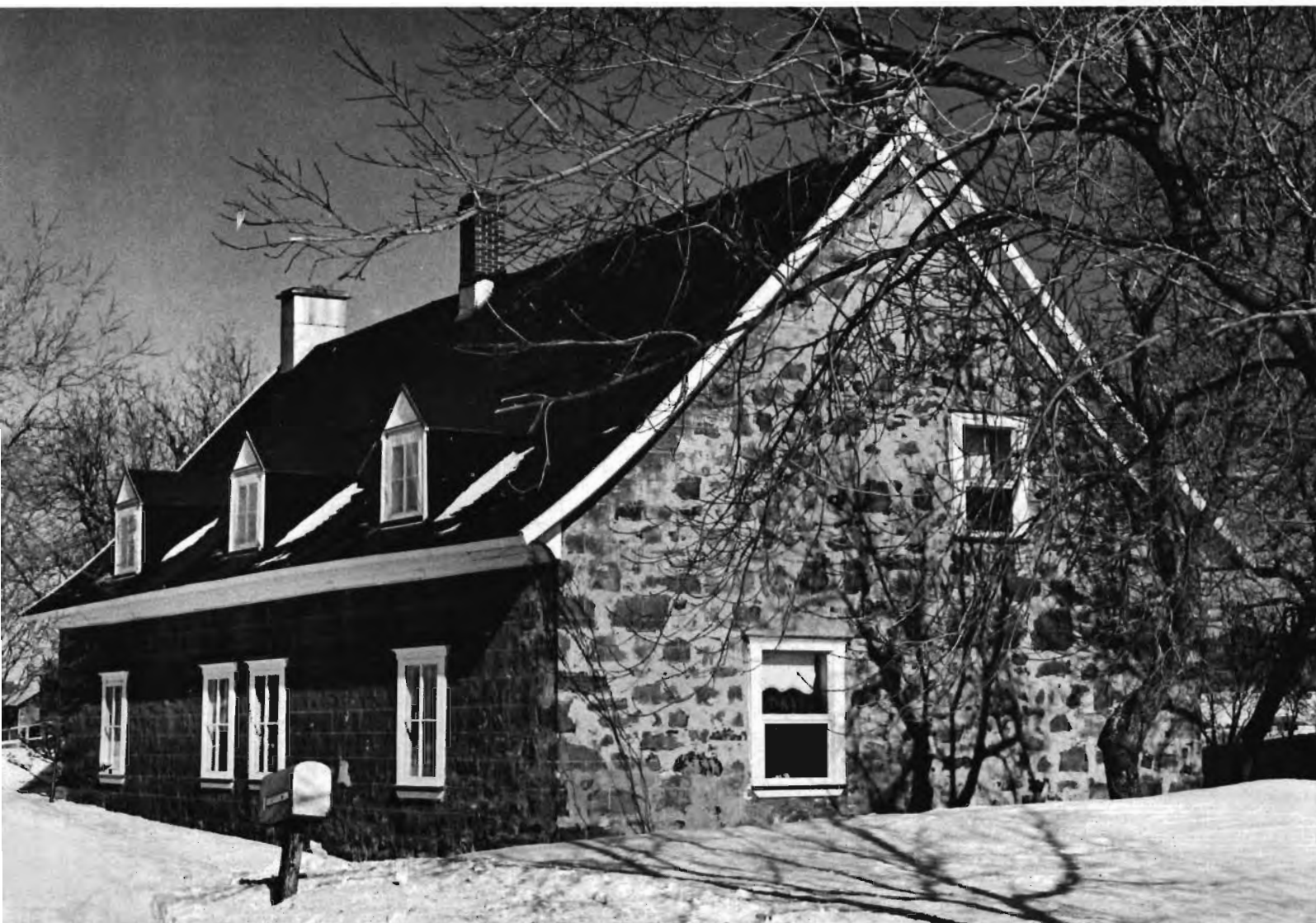


Photo Conrad Tousaint



Grange Rosaire Dubé.

Maison Caron, au 2e rang.



L'Ermitage



Photo Conrad Toussaint



Photo: collection privée

Cordonnerie Morency vers 1930.
Depuis 1972, propriété de M. Raynald
Saint-Pierre. Construite en 1830.

Résidence J.-H. Ouellet vers 1955.



Photo: collection privée

Photo Conrad Toussaint



124

Photo Conrad Toussaint



Photo Conrad Toussaint



nos auteurs



Photo Conrad Toussaint



Photo Archives nationales du Québec

PHILIPPE AUBERT DE GASPE: 1786-1871

126

Né à Québec le 30 octobre 1786, étudiant au Séminaire de Québec, il embrasse la carrière du Barreau et s'adonne à la pratique du Droit.

Suite à des revers de fortune, il s'installe définitivement dans son manoir de Saint-Jean Port-Joli.

A l'époque, Charles Nodier écrit dans une Revue littéraire: "Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires de notre peuple, avant qu'il ne les ait oubliées."

Ainsi, à 77 ans, Philippe Aubert de Gaspé surprend tout le monde littéraire en publiant son roman *Les Anciens Canadiens*, puis ses *Mémoires*.

De son roman, Mgr Camille Roy a pu dire: "Nulle part nos anciens n'ont été mieux racontés, mieux décrits, mieux photographiés, mieux ressuscités."

D'après J.-Arthur Fournier,
Mémorial de Saint-Jean-Port-Joli, p. 101

Photo: collection privée



J.-ARTHUR FOURNIER: 1864-1931

Menuisier de son métier, J.-Arthur Fournier occupe tous ses moments libres à la lecture.

De nature calme, plutôt réservé, tout ce qui touche l'histoire de sa paroisse, l'intéresse particulièrement.

Il est l'auteur de: *Mémorial de Saint-Jean-Port-Joli*, paru en 1923, dont le texte a été dactylographié par lui-même.

Dans l'avant-propos de ce livre unique, il écrit:

. . . j'ai voulu former un recueil, une gerbe qui, sans avoir une grande importance littéraire, ne sera pas néanmoins sans charmes pour le lecteur tant soit peu intéressé aux choses du passé de notre localité.

C'est, en effet, une source précieuse de renseignements quant aux événements et aux gens de son époque.

Des textes qu'il a publiés dans les journaux et les revues ont été signés sous le pseudonyme Jean Louvrier.

MARIE BONENFANT: (pseudonyme de Elisa-Emma Michaud)

Issue de la bourgeoisie rurale du XIXe siècle, Elisa-Emma Michaud est née à Saint-Jean Port-Joli du mariage de Arsène Michaud, avocat et registrateur du comté, et de Julie-Emma Casgrain, fille du seigneur de Rivière-Ouelle. Le 7 janvier 1894, elle épousait le docteur Arthur Duval, fils du notaire Zéphirin Duval et professeur de français à Kingston où les époux demeurèrent quelque temps avant de s'installer à Montréal.

Durant les vacances, les Duval résidaient à Saint-Jean, chez le notaire d'abord, puis dans la maison qu'ils se sont fait construire dans le "bocage du curé". Après la mort (1917) du docteur Duval, son épouse y fera de fréquents séjours. En 1927, celle qu'on surnommait "Loulou" montait le dernier acte de *Cyrano de Bergerac* avec le concours d'amies de Montréal où elle travaillait comme directrice du service de renseignement de la Bibliothèque Saint-Sulpice.

C'est en août 1941, que paraît *Canadiens d'hier*, un roman dont l'action se passe à Saint-Jean et à Québec. L'oeuvre est présentée sous forme de lettres échangées entre une vieille dame de Saint-Jean, Madame Valérie Anctil-Tessier, et Sylvie Carrière, fille d'un sous-ministre québécois né dans la maison voisine de celle de Madame Tessier.

128 On ne peut classer ce roman épistolaire parmi les grandes oeuvres de la littérature québécoise. Cet ouvrage a toutefois un intérêt historique comparable aux *Anciens Canadiens* car il renferme de nombreux détails sur la vie quotidienne à Saint-Jean Port-Joli. De plus, certains personnages du roman (Madame Anctil-Tessier, ses neveux Elie et Régina Dumas, Alice Pelletier, Clara Morneau, Alphonse Abel, etc.) ont réellement existé. D'autres acteurs du roman sont composés à partir de personnages réels: ainsi, l'auteur a donné plusieurs traits de sa propre personne à Sylvie Carrière dont le père ressemble tantôt à Arsène Michaud, tantôt à Benjamin Michaud, frère de l'auteur et sous-ministre de la Voirie.

Dans le *Devoir* du 27 septembre 1941, Ernest Bilodeau soulignait que le pseudonyme Marie Bonenfant cachait le nom d'une montréalaise qui avait derrière elle "une brillante carrière dans le monde canadien des bibliothécaires". Quelques mois plus tard, le 10 janvier 1942, elle décédait, à Montréal, à l'âge de soixante-dix ans.





MADAME LAURENT DUBÉ, (Caroline Fortin): 1879-1956

Des textes remplis d'une poésie limpide, telles sont les oeuvres laissées par Mme Laurent Dubé, sous le pseudonyme Flor des Dunes.

La fiancée de Charles (23 avril 1910), un roman paru en feuilleton dans le journal l'Action Catholique, avait reçu de la part de Ginevra, chroniqueur de la Page Féminine, une élogieuse note d'appréciation:

129

Je commence aujourd'hui la publication de la très intéressante nouvelle d'une des meilleures collaboratrices de la Page Féminine: Flor des Dunes. . . il me semble voir dans ce dernier travail, la marque d'une solide vocation littéraire.

En 1931, elle publie: *Et les feuilles tombent*, recueil de chroniques, écrites dans un style alerte, imagé.

Plusieurs textes manuscrits, tout aussi intéressants, sont conservés par sa famille.

Outre ce travail littéraire intense, Madame Dubé fut institutrice de carrière. Débutant à l'âge de 17 ans, elle enseigne 40 ans dans les écoles de la province et 8 ans à l'école privée.

Elle fut directrice active d'une association des Ecoles rurales catholiques, en 1927, formée pour obtenir un salaire raisonnable aux institutrices.



Photo: collection privée

130

CHARLES-E. HARPE: 1909-1952

Membre de la Société des écrivains canadiens, 1er prix au Concours national de poésie (Ottawa - 1949), Charles-E. Harpe a écrit plusieurs livres: *Les Croix de chair*, *Le Jongleur aux étoiles*, *Les Oiseaux de brume*, etc., et plusieurs ouvrages dramatiques.

Mais, pour nous de Saint-Jean Port-Joli, c'est comme réalisateur et compositeur du pageant *Les Anciens Canadiens*, que nous tenons à rendre hommage à Charles-E. Harpe.

"Cette ébauche d'une suite de fresques à la gloire de l'auteur des Anciens Canadiens et des premiers pionniers..." fut présentée par des interprètes locaux, à l'inauguration du Centre paroissial, 1949.

Doué de talents exceptionnels pour le théâtre, il présente en 1950 et en 1951, le *Jeu Sacré de la Passion*, drame d'un touchant symbolisme dont la réalisation tant au point de vue technique qu'artistique remporta un triomphal succès.



FRERE NILIUS SIGISMOND : 1870-1967, f.e.c.

Achille Chouinard, fils de Lazare Chouinard et de Marie-Virginie Leclerc, est né le 20 avril 1870.

Professeur dans les collèges de sa communauté, à travers la province, entre autres, à l'Islet, le Frère Sigismond, pendant plus de dix ans, occupe tous ses moments libres à des recherches pour retrouver le plus grand nombre des descendants de Jacques Chouinard, l'ancêtre né en 1663, à Beaumont-la-Ronce, France.

En 1921, paraît un livre *Famille Chouinard, histoire et généalogie*, signé du pseudonyme Jacques de Gaspé.

Ce volume de 336 pages représente de longues heures de travail. Les Chouinard ont raison d'être fiers de posséder un document d'une telle valeur généalogique.



ANGELINE SAINT-PIERRE:

132 Délaissant, pour un moment, les outils de son atelier d'artisan-bijoutier, Angéline a écrit des livres qui révèlent au grand public, la valeur profonde d'un artiste-sculpteur: Médard Bourgault et d'une artiste-tisserande: Emélie Chamard.

Chercheuse infatigable, l'auteur a puisé dans toutes les sources possibles de documentation: livres, revues, journaux, manuscrits, etc., invitant ainsi ses lecteurs à prendre conscience de l'évolution artisanale dans notre région.

Son souci de l'exactitude, de l'authenticité, son sens de l'art, vous les retrouverez dans le dernier volume paru: *L'église de Saint-Jean-Port-Joli*.



MONIQUE MIVILLE-DESCHENES: auteur, compositeur, interprète

Monique débute, en 1958, au poste de télévision de Rimouski.

En 1963, elle lance son premier microsillon.

1964, elle effectue une tournée à Paris, où elle chante cinquante soirs au théâtre "Aux Trois Beaudet."

Avec les Jeunesses Musicales, au début des années 70, elle parcourt le pays.

Auteur d'une centaine de chansons, de plusieurs pièces de théâtre, elle rédige, en 1973, le Jeu Sacré de la Passion.

Ce Jeu intitulé: *Une croix de Chemin*, sera présenté depuis 1974, dans les Jardins de l'Oratoire Saint-Joseph.

Cette version de la Passion du Sauveur sera publiée, la même année aux Editions Fides.



GERARD OUELLET: journaliste-historien

Gérard Ouellet est né à Saint-Jean Port-Joli, un 26 novembre. Après ses études primaires au couvent de sa paroisse, il fréquente le Séminaire de Québec, puis le Collège de Lévis.

Attiré par le journalisme, il entre à l'Événement, où il passe six ans. En 1934, il devient chroniqueur politique à l'Action Catholique.

1945 le retrouve chef de publicité au ministère de la Colonisation. Pendant plus de vingt ans, plusieurs ministères bénéficieront de ses services.

134

L'attachement profond qu'il porte à sa langue, à sa foi, à nos traditions, lui fait entreprendre la rédaction de plusieurs monographies paroissiales: Sainte-Félicité de Matane, Sainte-Anne de la Pocatière, etc.

Ma Paroisse, paru en 1946 renferme les principaux jalons de l'histoire religieuse, politique, municipale des débuts de Saint-Jean Port-Joli, jusqu'en 1945.

Depuis 1971, retiré dans son village natal, il se passionne pour les recherches dans le domaine historique.

Peut-être, un jour prochain, pourrons-nous lire une nouvelle édition de *Ma Paroisse*, c'est un souhait exprimé.

dans
le
temps...

Photo Conrad Toussaint



136

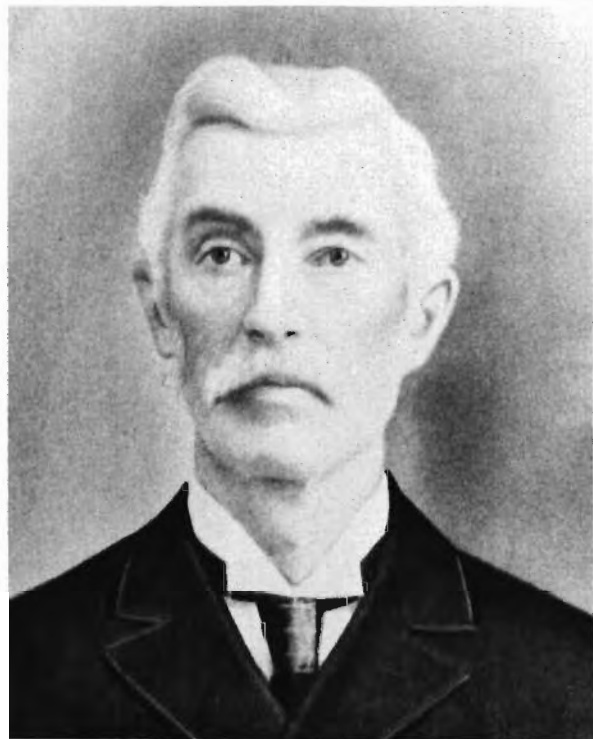


Madame Joseph Dupil (née Marie-Anna Fournier) à l'orgue, en 1951. Elle fut organiste de 1901 à 1904, puis de 1921 à 1958



137

Grande assemblée politique:
Maurice Duplessis, derrière l'Auberge
du Faubourg, 27 juin 1948



Pamphile-Gaspard Verrault. Notaire qui pratiqua plus de 40 ans, avait été marguillier, maire et le premier député de l'Islet à l'Assemblée législative.

Photo: collection privée

138



Georges Blais, marchand général, à l'emplacement actuel de la pharmacie.

Photo: collection privée





Photo: collection privée

Mademoiselle Mathilde Fournier,
institutrice, maîtresse de poste
(1861-1870)

Madame Lavery Mailloux et Madame
Valérie Anctil Tessier, debout Mlle
Alice Pelletier



Photo: collection privée



Photo: collection privée

Famille Hospice Duval. Fils du notaire Duval, il fut chef de gare de 1886 à 1915.

La famille du notaire Denis. Il pratiqua de 1903 à 1923. Il habitait voisin du Castel des Falaises, la maison actuelle de René Saint-Pierre.



Photo: collection privée

Le rouet

Pour vous filer des jours heureux
A mon petit rouet si vieux,
J'ai mis un peu de soie à couleur
chatoyante
Mais la soie est fragile et méchante,
Elle a rompu le fil en sa ronde
enlevante.
Et je n'ai plus de brin soyeux
Pour vous filer des jours heureux.

Pour vous filer des jours heureux
A mon petit rouet si vieux,
Pour vous que mon coeur aime, au
pieux sanctuaire
Plein de parfum d'encens, ruisselant
de lumière,
J'irai me prosterner le front dans la
poussière,
Et prierai le Père des Cieux,
De vous filer des jours heureux.

Texte: Suzanne Giasson



Photo: collection privée



Photo: collection privée

Excursion au Lac Trois-Saumons. Alphonse Poitras possédait un camion et organisait des excursions (1922). Ici, les quatre petites-filles de Chrysostome Perrault



Photo: collection privée

La famille de M. Xavier Dubé. Photo prise derrière la manufacture de cercueils, vers 1905

La famille Gaspard Dumas, à la pêche, vers 1905



Photo: collection privée



Elie et Régina Dumas, frère et sœur de Gaspard, propriétaire de l'Auberge du Touriste.

Photo: collection privée

144



Ce personnage habitait derrière l'Auberge du Touriste, mais on n'a pas retrouvé son nom.

Photo: collection privée

Vous, qui passez près du
"Champ de l'Eternel Repos",
ne détournez pas la tête.

Ceux, qui y dorment leur dernier
sommeil, sont les pères de nos
pères, les vaillants bâtisseurs, les
habiles Artisans de tout ce dont
nous jouissons aujourd'hui.

Qu'un pieux souvenir les associe
à la "grande fête de famille".

Photo Conrad Tomsaint



voie d'eau voie de terre



Goélette "Tadoussac Transport".
Le capitaine, M. Truchon, Saint-
Siméon, ramena Lucien Bourgault
quand la maison du Pilier brûla en
1955; elle avait été construite en
1914

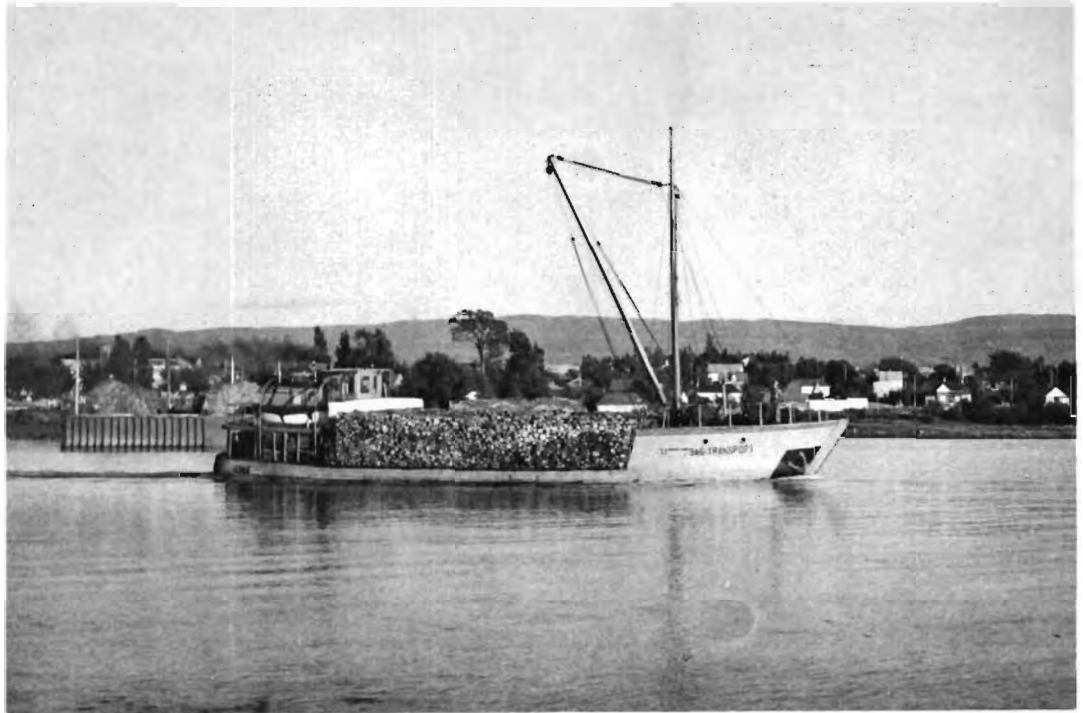


Photo: collection privée

Prise du clocher, une vue du quai
montrant le transport de bois de pulpe



Photo: collection privée

La Roche à Veillon (Algernon Rock).
Érigée en 1879, la maison fut habitée
par un gardien jusqu'en 1927. Détruite
par le feu en 1914, puis démolie en
1955, il ne reste aujourd'hui qu'un
phare automatique. Situé à 3 milles
au large, à l'ouest du village.

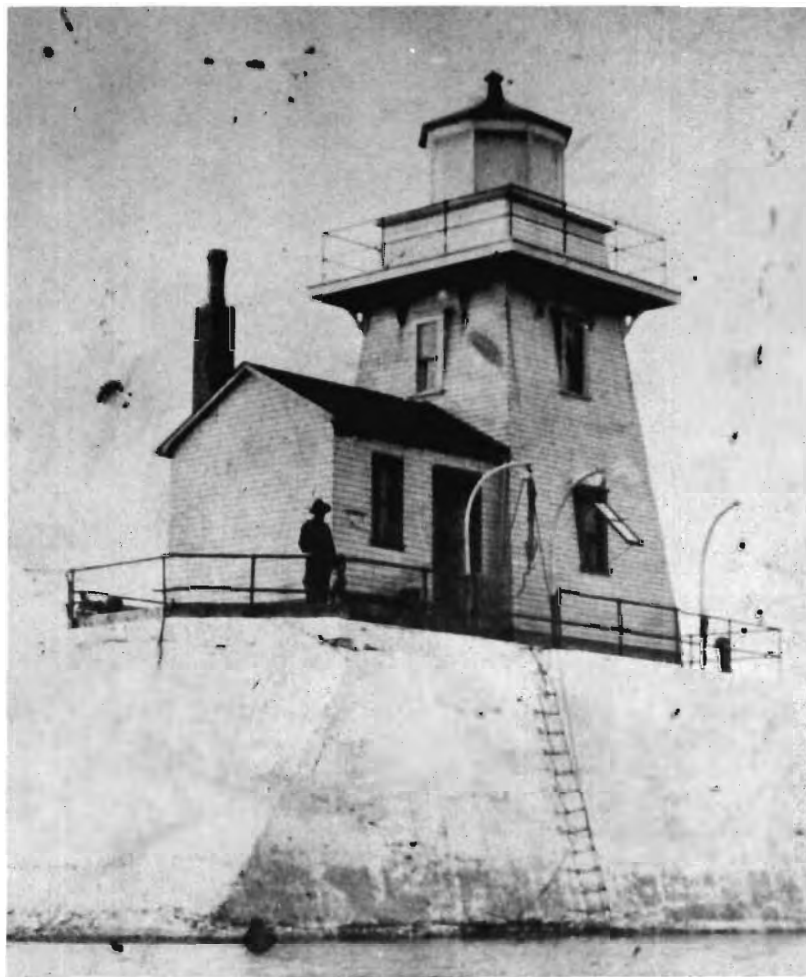


Photo collection privée

Pilier de Pierres (1945). La tour
construite en 1843 avec des pierres
apportées de l'Ecosse en voiliers,
fut allumée du 28 septembre 1843
jusqu'au 3 août 1960.
Se sont succédé comme gardiens:
Smith, Damase Babin 1874-1901,
G.-Octave Leclerc 1902-1912, Eugène
Leclerc 1912-1922, Joseph Giasson
1922-1926, Antonio Bourgault 1926-
1961. A cette date, l'éclairage devint
automatique.



Photo collection privée



La carriole, voiture d'hiver, transporte M. et Mme Lavergne, parents de Madame Gaspard Dumas.



L'Auto-neige Port-Joli

Photo: collection privée

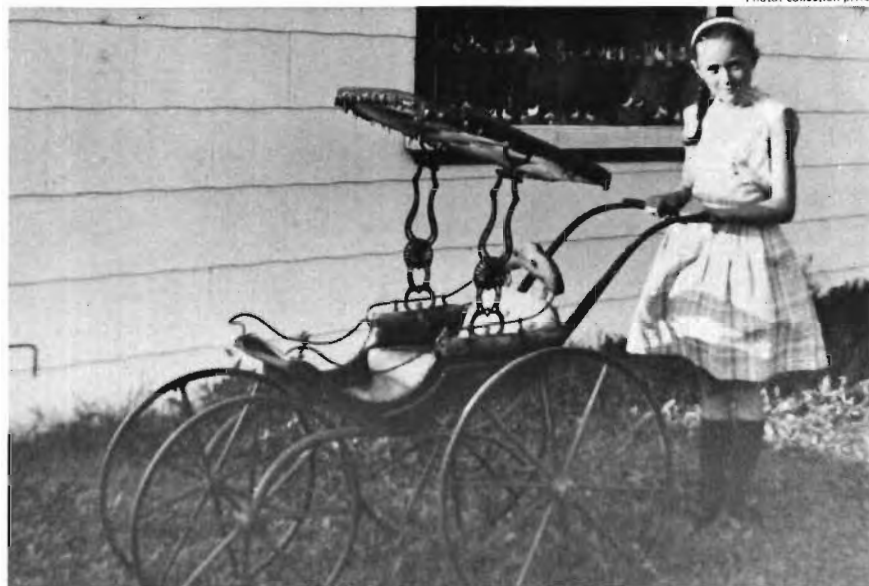
Les bogheis du bon vieux temps.



Photo: collection privée



Première automobile: Josaphat Chouinard. Deuxième: Albert Leclerc et des membres de leur famille.



Carrosse datant de plus de 100 ans. Selon certaines personnes, il aurait appartenu à Philippe Aubert de Gaspé. Fut donné à Madame Thibault, grand'mère d'Adalbert. (Jacinthe Chouinard, sur la photo).

Premier camion à Saint-Jean Port-Joli, appartenant à J.-T. Lavallée.

150



services et entreprises



Photo Conrad Toussaint

HOPITAL DE SAINT-JEAN PORT-JOLI

Saint-Jean Port-Joli, reconnu pour son initiative, a manifesté cet esprit de façon toute particulière lorsqu'en 1947, les citoyens souscrivaient chacun leur petite part pour un hôpital, oeuvre voulue par la Chambre de Commerce de l'époque.

L'organisation fut confiée à M. le chanoine Fleury, curé de la paroisse, avec quelques notables formés en corporation.

Les Petites Franciscaines de Marie acceptent la lourde tâche de la direction et l'hôpital ouvre ses portes le 15 janvier 1948.

Au cours du quart de siècle, plus de 35,000 malades ont été hospitalisés et presque autant ont reçu des soins en clinique externe et en urgence.

Dès 1964, les services déploraient un manque d'espace vital et les malades n'étaient plus en sécurité dans un édifice en bois.

1969, 1972, les projets d'agrandissement ne se concrétisent pas.

En 1973, un nouveau conseil d'administration se penche sur le dossier devant la fermeture évidente de la bâtisse actuelle dans un avenir plus ou moins rapproché. Six mois plus tard, le ministère des Affaires sociales autorise l'implantation d'un centre local de services communautaires (CLSC) auquel serait greffée une unité de soins prolongés de 40 lits.

C'est en 1977 que le projet verra le jour.



Photo Conrad Tourkaint

BUREAU DE POSTE:

Juillet 1975, le bureau de poste, après bien des pérégrinations, s'installe définitivement dans un édifice de style canadien remarquable.

Soulignons à l'admiration de chacun, les sculptures signées Maurice Harvey, qui ornent l'intérieur.

Depuis le 17 février 1947, Jos.-L. Deschênes assume la fonction de maître de poste.

Thérèse Poitras, qui avait débuté en 1946, l'a secondé jusqu'en 1973.



Photo Conrad Toussaint



Photo Conrad Toussaint

153

CAISSE POPULAIRE:

Notre Caisse Populaire fondée le 9 mars 1936, compte aujourd'hui 3524 membres avec un actif de \$6,719,582,00. Elle occupe l'édifice actuel depuis 1961.

Les divers dons distribués par cette institution démontrent bien le rôle social qu'elle entend jouer dans son milieu.

Si M. Alfred Chouinard, aidé de sa fille Lucille, a été gérant cinq ans, Monsieur et Madame Georges G. Caron, eux ont géré de 1941 à 1972; Monsieur Charles Fortin les a remplacés.

COOPERATIVE LA PAIX:

Né d'un élan nouveau de coopération qui souffle sur notre région, vers 1939, le magasin Coop La Paix a commencé ses activités le 8 mars 1940, dans la maison Fleury.

Localisée dans un édifice neuf, en 1952, cette société de consommation comptait alors plus de 500 membres.

1976, nouvelle construction, spacieux stationnement, c'est la réalisation d'un projet longtemps étudié.

Fidèles à l'esprit des fondateurs, les gérants: Charles-E. Gagnon, Monsieur et Madame Marc Chouinard, Généo Bourgault ont travaillé avec un dévouement inlassable.

1977, le chiffre d'affaires dépassera le million, Jude Bonneau occupe le poste de gérant.

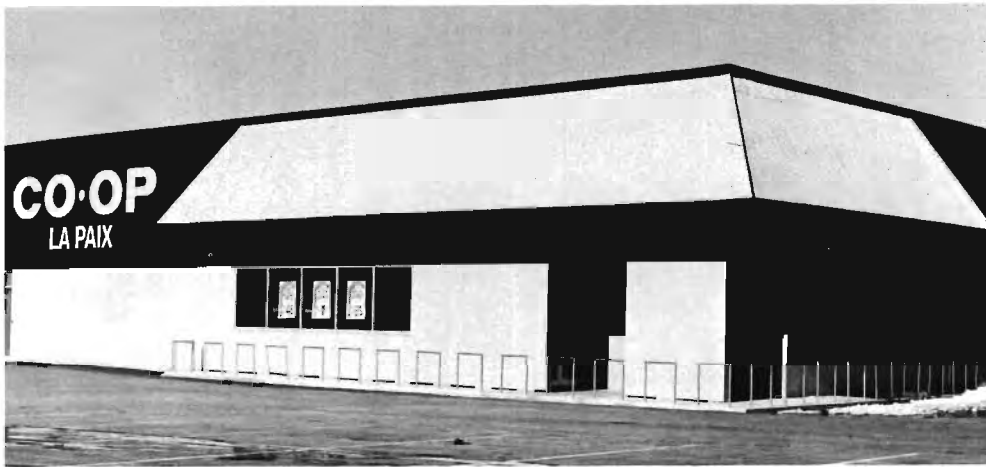


Photo Conrad Tousaint



Photo: collection privée

154

COOPERATIVE AGRICOLE DE LA COTE-SUD:

Coopérative régionale, issue de la fusion des Sociétés coopératives agricoles de Saint-Jean Port-Joli et de Saint-Pascal, en 1966, elle avait débuté localement le 4 mai 1942, par l'achat de la beurrerie de Alfred Dubé. La meunerie fut construite en 1949.

Les buts poursuivis par cette nouvelle formation: transformer la production laitière des producteurs de la région; fournir à plus de mille membres tous les services d'utilité professionnelle (machinerie, moulées, engrais chimiques, accessoires agricoles, pétrole, etc.)

Photo: collection privée



L'Hôtel Caron, à la station, 1927.
Faut-il souligner l'hospitalité, l'accueil
des Caron: Octave, Camille, Jeanne?
Fut démoli en 1969.



Photo: collection privée

155

La Gare et l'Express vers 1927



Photo: collection privée

Castel des Falaises, propriété d'abord
du Dr. Saluste Roy, fut par la suite,
recherché par les touristes qui pas-
saient l'été à Saint-Jean.

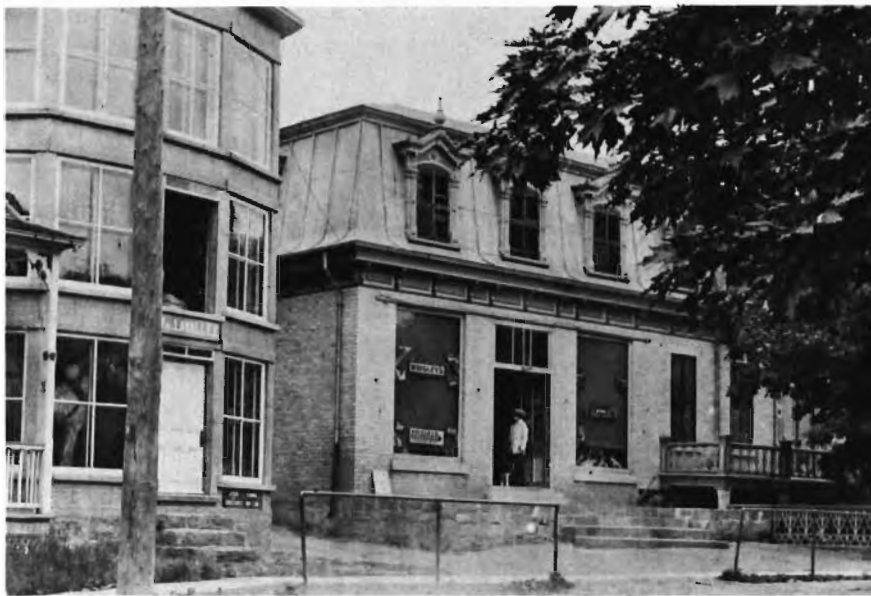


Photo: collection privée

Magasin J.-François Lavallée.



Magasin Gilbert Caron vers 1905.
Propriété de J.-B. Ouellet, valises,
depuis 1943.

Photo: collection privée

156

Le Bonnet Rouge, 1948.



Photo: collection privée

Photo: collection privée



Port Joli Inn construit par la famille Dostaler, devint l'hôtel Port Joli.

Photo: collection privée



Restaurant Chez Lucien, vers 1950.

Photo: collection privée



Magasin Eugène Robichaud vers 1935. Ouvert en 1922; la partie de gauche devint salle à manger de l'hôtel Bellevue qu'on déménagea plus tard sur le terrain actuel de l'hôpital.

Photo: collection privée



Pharmacie Port-Joli, 1952. Située sur le terrain de l'ancienne charronnerie Cyprien Bourgault, détruite par le feu en 1933, l'édifice reconstruit devint la première Auberge du Faubourg. 1956-1975, Bureau de l'Unité sanitaire.

Vue du Trois-Saumons vers 1915.
 1. Moulin des Price; 2. moulin banal;
 3. la maison Brunet; 4. la maison
 Burke; 5. la maison Camille Chouinard
 (maison des Price).



Photo: collection privée

Villa de vacances Trois-Saumons.
 Madame Armand Paquet et Marie-
 Reine Mercier y reçoivent des pen-
 sionnaires depuis 1949, pour la saison
 estivale. C'est probablement dans cette
 maison, qu'eut lieu le meurtre d'un
 colporteur par le Docteur Lindienne.



Photo: collection privée

158

Magasin Emile Cloutier au Trois-
 Saumons. Détruit par un incendie
 en 1946.



Photo: collection privée



métiers d'autrefois

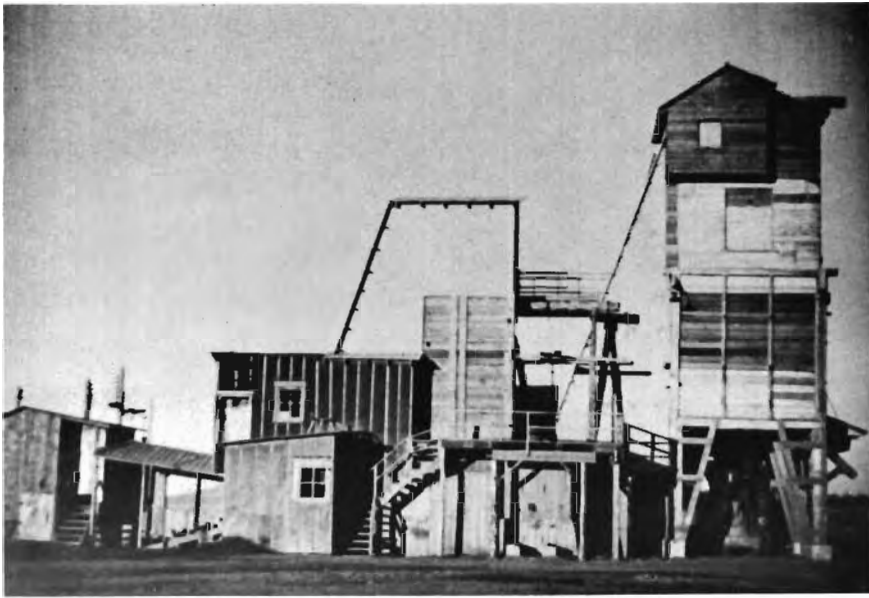


Photo: collection privée

Le concasseur de pierres du Trois-Saumons. Il fonctionna de 1936 à 1938, lors de la construction de la route 2.

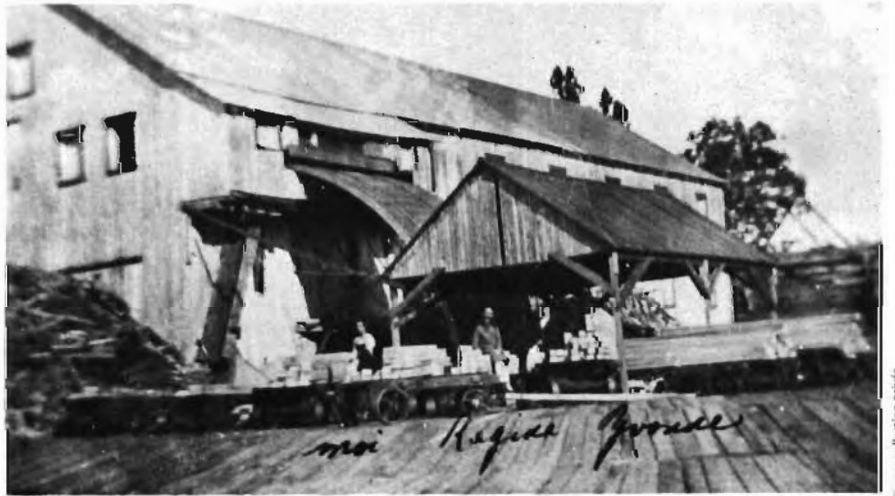


Photo: collection privée

Le moulin des Price Brothers à Trois-Saumons, établi en 1895, il fut fermé en 1918.

Adolphe Mercier, charron-voiturier, vers 1902 et sa famille. L'édifice fut transformé en école vers 1908.

160



Photo: collection privée

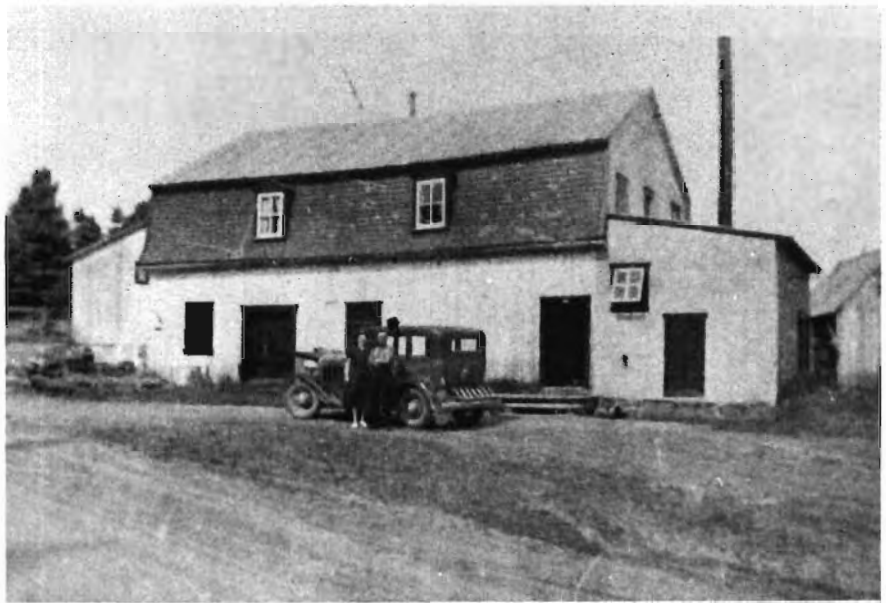


Photo: collection privée

Syndicat-beurrerie de l'Elgin Road (1899-1964). J.-B. Ernest Michaud y fut beurrer de 1915 à 1951.



Photo: collection privée

La boulangerie Saint-Jean vers 1920.

Syndicat Trois-Saumons: une beurrerie qui desservit les cultivateurs jusqu'en 1920.



Photo: collection privée



Photo: collection privée

Le colporteur. Edouard Lavoie et son frère Jean-Baptiste desservaient toutes les paroisses jusqu'à Saint-Pamphile, de 1931 à 1940. (Photo vers 1936)



Photo: collection privée

La charronnerie Cyprien Bourgeois, à gauche et la beurrerie à droite vers juillet 1913.

Moissonneuse-javeleuse sur la terre de Lazare Chouinard au 2e rang ouest vers 1900.



Photo: collection privée

La charrette attelée à un boeuf.



Photo: collection privée

Le sarclage des pommes de terre, 1946.



Photo: collection privée

En route vers les foins.



Photo: collection privée

Les voyages de foin.



Photo: collection privée

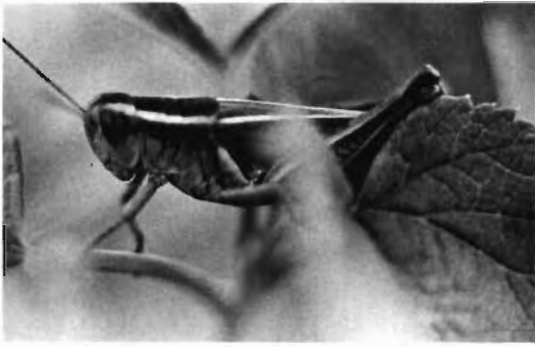


Photo Conrad Tournant

Auguste et Emile Legros revenant d'une excursion de chasse.

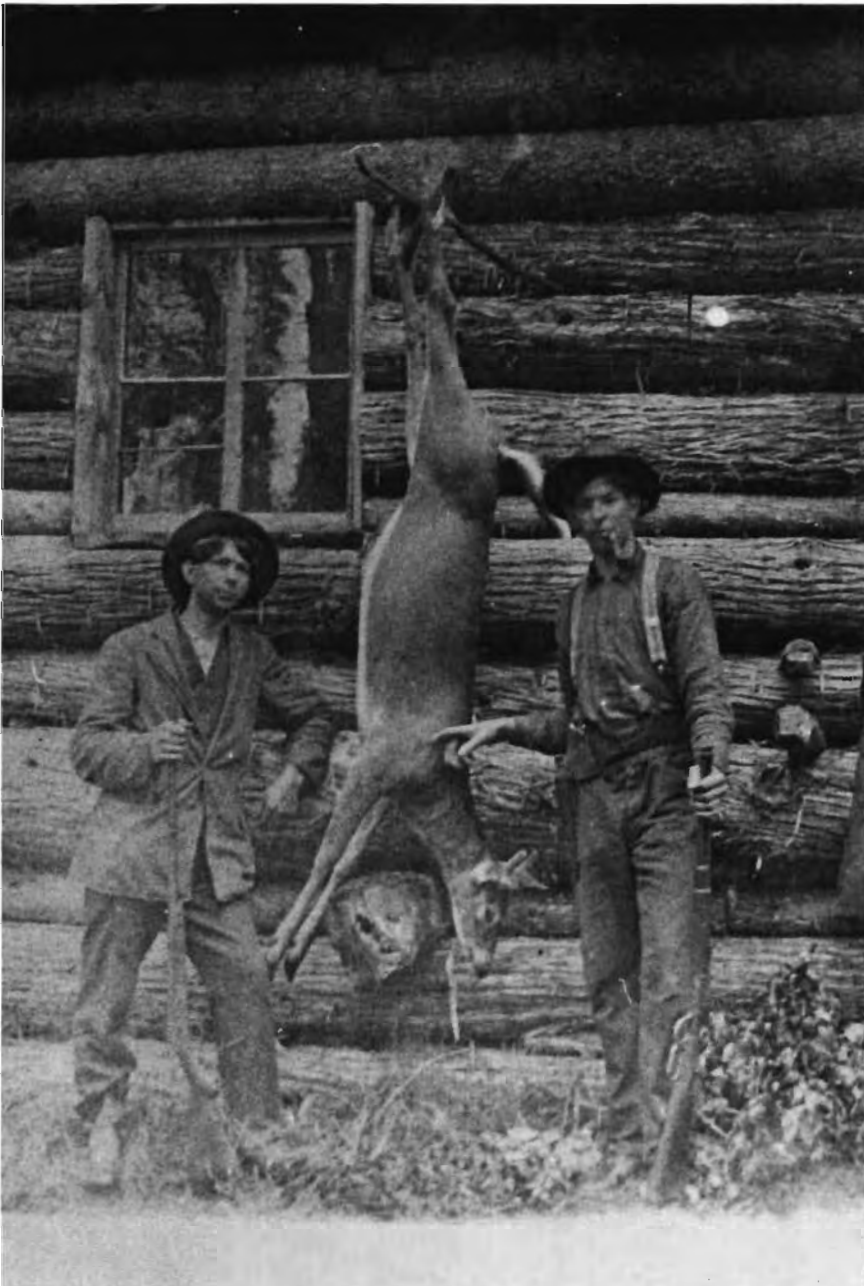


Photo: collection privée

Photo Conrad Toustaint



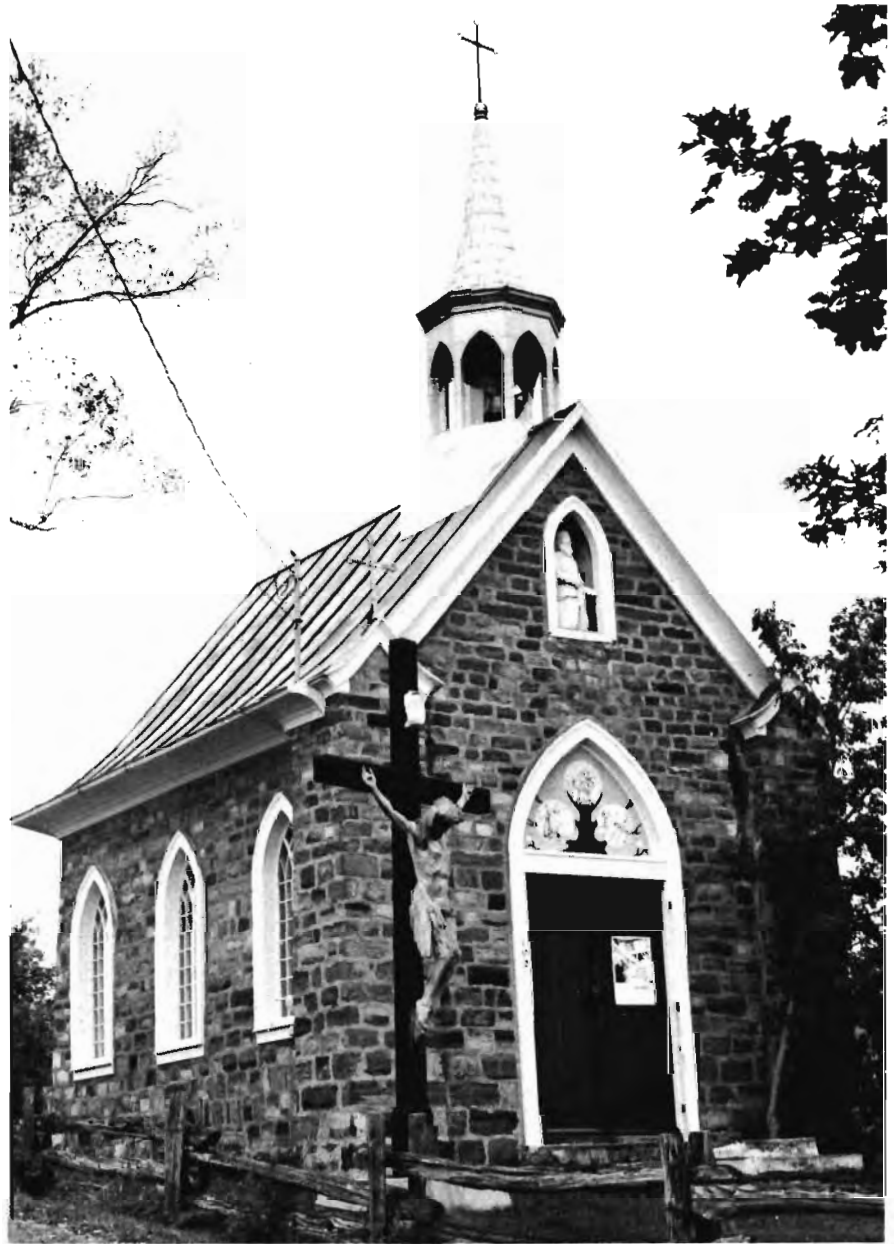
Une excursion à la cabane à sucre, 1921.



lieux historiques



Photo: collection privée



La chapelle des Processions, à l'est du village.

Bénédiction de l'oratoire dédié à Sainte-Anne, 1919. Situé à Trois-Saumons, face au moulin banal des Aubert de Gaspé.

Photo: collection privée





Photo: collection privée

La marina au Trois-Saumons.



Photo: collection privée

L'ancien pont de la rivière Port-Joli. Il fut remplacé par le pont actuel vers 1935.

168

L'Anse à Eloi (1927)



Photo: collection privée

Photo: collection privée



Plaque commémorative sur le terrain du manoir des Aubert de Gaspé.

Vieux four, seul vestige du manoir seigneurial.

Photo: collection privée



La croix du Chemin chez M. Odilon
Toussaint. Aujourd'hui, Clément
Chouinard.



Photo Conrad Toussaint

La Roche à Veillon, boîte à chanson aménagée en 1964 grâce à l'initiative d'un groupe de citoyens; en 1965 on y ajouta le restaurant "Boustifaille"





Photo: collection privée





La porte, aux sculptures anciennes, s'est refermée. . . Notre visite à la maison "des souvenirs", se termine! Nous n'y avons pas fouillé coins et recoins, car le temps et l'espace nous ont limités. Mais, si, pour chacun est né le désir de tisser, fil par fil, la trame de son Histoire, le but est atteint: le Tricentenaire vivra!